

# Jack

## La clé anglaise

*Geneviève St-André*



## Table des matières

<b>Chapitre 1</b>	<b>11</b>
<b>Chapitre 2</b>	<b>19</b>
<b>Chapitre 3</b>	<b>27</b>
<b>Chapitre 4</b>	<b>35</b>
<b>Chapitre 5</b>	<b>44</b>
<b>Chapitre 6</b>	<b>49</b>
<b>Chapitre 7</b>	<b>57</b>
<b>Chapitre 8</b>	<b>62</b>
<b>Chapitre 9</b>	<b>68</b>
<b>Chapitre 10</b>	<b>75</b>
<b>Chapitre 11</b>	<b>79</b>
<b>Chapitre 12</b>	<b>84</b>
<b>Chapitre 13</b>	<b>95</b>
<b>Chapitre 14</b>	<b>109</b>
<b>Chapitre 15</b>	<b>115</b>
<b>Chapitre 16</b>	<b>124</b>
<b>Chapitre 17</b>	<b>133</b>
<b>Chapitre 18</b>	<b>139</b>
<b>Chapitre 19</b>	<b>155</b>
<b>Chapitre 20</b>	<b>161</b>

<b>Chapitre 21</b>	<b>175</b>
<b>Chapitre 22</b>	<b>182</b>
<b>Chapitre 23</b>	<b>190</b>
<b>Chapitre 24</b>	<b>204</b>
<b>Chapitre 25</b>	<b>213</b>
<b>Chapitre 26</b>	<b>221</b>
<b>Chapitre 27</b>	<b>230</b>
<b>Chapitre 28</b>	<b>236</b>
<b>Chapitre 29</b>	<b>243</b>
<b>Remerciements</b>	<b>248</b>



# Jack

La clé anglaise

Roman de fiction

Geneviève St-André



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et  
Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Jack : la clé anglaise / Geneviève St-André.

Noms : St-André, Geneviève, auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20210052104 | Canadiana (livre numérique)

20210052112 | ISBN 9782925178002 (couverture souple) | ISBN 9782925178019 (PDF) |

ISBN 9782925178026 (EPUB)

Classification : LCC PS8637.A4512 J33 2021 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Geneviève St-André

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Geneviève St-André, 2021

Dépôt légal – 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1<sup>re</sup> impression, septembre 2021





*Pour J.*



# Chapitre 1

*Londres, 2017*

*Un homme s'assit sur un banc humide dans le parc Hyde et soupira. « Pendant combien de temps, encore, dois-je vivre cette expérience ? Un mois, une année, toute ma vie ? Je n'en ai aucune idée. Comment est-ce possible ? Tout cela me semble insensé. Irréel. Pourtant, je le vis et c'est pour moi une preuve incontestable. Est-ce une affliction ou une bénédiction ? Je n'en sais rien. »*

*Alors qu'il aperçoit le coucher du soleil à travers le London Eye, son esprit refuse de s'apaiser. Un voyage se prépare.*

\*\*\*

Montréal se réveillait peu à peu quand John enfourcha son vélo pour se diriger vers le café où il travaillait tous les matins. Il aimait ces moments de quiétude avant que ne surgisse la symphonie des voitures, des camions, des motocyclettes et des piétons. La vitesse que le jeune homme prenait en dévalant les pentes à toute allure lui procurait le sentiment d'avoir la chaussée juste pour lui. Cela l'énergisait pour toute la matinée. En ce jour de mai, l'air frais du printemps encore jeune lui crispait les muscles du visage, faisant qu'un large et franc sourire se figeait d'une oreille à l'autre. Les mains engourdis par le froid, il accéléra sa course, après avoir rapidement consulté sa montre. En tournant un coin de rue, il freina d'un coup. Couché sur un banc, un solide gaillard à la peau ridée et aux vêtements trop grands se levait péniblement en frottant ses yeux. Voyant John descendre de son vélo, il lui lança :

— Salut, le jeune !

— Salut, Bob. Belle matinée, non ? répliqua John en fouillant dans son sac à dos.

— Comme toujours.

John tendit à l'homme un thermos de café encore fumant et un croissant aux amandes enveloppé dans un petit chiffon.

— Toé, t'es un chum, le jeune ! s'exclama Bob en mordant dans la viennoiserie. T'sais, si tous les gens avaient une once de ta bonté, reprit-il la bouche pleine, la misère serait moins dure à supporter, crémoé !

— La bonté est partout, mon Bob.

— Pourquoi tu fais ça ? J'suis même pas de ta famille ! Tu viens me voir tous les mardis, qu'y neige, qu'y pleuve, qu'y fasse beau ou qu'y fasse tempête... Trois ans que ça dure ! Ça fait plus longtemps que ma dernière blonde !

Bob lâcha son rire sonore et grave, non sans expulser quelques miettes de croissant, puis avala une grande gorgée de café. John referma silencieusement son sac, sans croiser le regard du vieil homme. Tout à coup, un arôme de romarin flottant dans l'air lui remémora un souvenir.

*Sa mère est dans le jardin et étend la lessive, alors que son père observe attentivement tous les gestes qu'elle pose. Il se lève, s'approche d'elle, l'enlace tendrement et l'embrasse derrière l'oreille. Elle lui répond par un regard amoureux et lui rend son baiser. Il attrape ensuite son chapeau et quitte la maison. C'était la dernière fois que John devait le voir. Il avait onze ans. C'était un mardi.*

— Hé, le jeune ! Ça va ?

John sursauta et vit l'air inquiet de Bob.

— Oui, ça va... Ça m'a fait plaisir de te voir ce matin, Bob, répondit-il en affichant un faible sourire.

Sans laisser le temps à son interlocuteur de répliquer, il remonta sur son vélo et quitta le parc. La propriétaire du Café Minelli l'attendait. Il ne vit pas Bob lui envoyer la main lorsqu'il tourna le coin de la rue.

À six heures trente, il cadénassa son bicycle dans la ruelle derrière le café et, se sentant épié, leva la tête vers la fenêtre de l'appartement au-dessus du commerce. Or, le rideau se referma au même moment. John haussa les épaules et entra par la porte de service. Le café ouvrait à sept heures et il devait préparer les muffins et les brioches avant l'arrivée des clients. Une femme s'approcha de lui sans faire de bruit, pendant qu'il démarrait la machine à espresso.

— Bonjour, Mia ! la salua-t-il sans même se retourner. Encore de bonne heure, ce matin ? S'il te plaît, ne me dis pas que tu dors ici !

— *Buongiorno*, Johnny, dit la femme en actionnant la caisse enregistreuse. Tu es si attendrissant de t'inquiéter pour moi, *cuore mio*, mais j'ai besoin de plus de confort qu'une chaise de bureau pour me refaire une peau de pêche.

— Je ne m'inquiétais pas. C'est toi la patronne, après tout !

— Et toi, tu es mon *artista* préféré ! dit Mia en essuyant les cabarets. À quand cette exposition au café dont tu m'as parlé, il y a quelque temps ?

— Eh bien, il me reste une œuvre ou deux à terminer, laissa entendre John tout en continuant de préparer les diverses viennoiseries. Que dirais-tu si le vernissage avait lieu dans un mois ?

— Un mois, c'est bien ! Cela me laisse assez de latitude pour publiciser l'événement.

— Toutes tes connaissances seraient conviées ?

— Bien sûr !

Le jeune homme tenta de contenir sa joie, mais sa voix trahissait un enthousiasme débordant.

— Mia, comment te remercier ? *Grazie mille* !

Cela dit, il souleva sa patronne de terre et la fit tourner dans la cuisine. Celle-ci se mit à rire à gorge déployée ! Une fois les deux pieds revenus au sol, tout en reprenant son souffle, elle lança :

— *Dio mio, Johnny* ! Je n'ai plus l'âge pour faire ce genre de folie ! J'ai failli perdre connaissance à force de tourner ainsi !

— Arrête-moi ce discours de vieille tante ! Tu ne parais même pas ton âge. Je te considère comme ma grande sœur !

— N'essaie pas de me flatter, Johnny. Je pourrais être ta *mamma*, quand même !

— Tu aurais été une très jeune mère, puisque j'aurai trente-six ans cette année !

Les deux rirent de plus belle, puis reprurent leurs occupations.

— Tu ne m'as pas répondu quant à la raison de ton arrivée hâtive, poursuivit John.

Mia ouvrit les lumières et marcha machinalement vers les portes.

— Oui, eh bien... c'est parce que je termine plus tôt, désormais. Jack a besoin de mon aide en après-midi.

— Ton locataire de l'appartement au-dessus ?

Pour toute réponse, la femme se contenta de hocher la tête.

— Depuis combien de temps vit-il là-haut ?

— Quelques mois, répliqua Mia en enfournant quelques pains.

Il ne sort pas beaucoup et il boite d'une jambe, alors je fais ses courses

— Qui te remplace au café ?

— J'ai engagé une nouvelle employée. Tu n'as pas remarqué sur le babillard ? Nelly, qu'elle s'appelle. Elle travaille en soirée, car je quitte le commerce vers seize heures, maintenant.

Une femme entra dans le café à ce moment précis. Elle envoya la main à Mia et adressa un signe de tête à John, avant de dépasser le comptoir et se diriger vers la cuisine. Elle dégageait un je-ne-sais-quoi qui déstabilisait John. De façon générale, les femmes qui ont de l'assurance l'intimidaient. Il profita du fait que Nelly était loin pour questionner Mia.

— C'est elle ? Que vient-elle faire ici, si tôt ?

— Elle commence l'inventaire.

— Quand l'as-tu engagée, au fait ? Je ne t'ai vu afficher aucune annonce ni passer des entrevues...

— Nelly s'est pointée ici un après-midi très achalandé et a commandé un café pour emporter. Elle m'a entendue soupirer et a entamé la conversation. Après m'être épanchée sur le manque de temps pour m'occuper de choses et d'autres, je lui ai demandé si elle était libre pour travailler avec moi. Je ne sais pourquoi, elle m'inspirait confiance, cette fille !

— Alors ?

— Elle a aussitôt accepté ma proposition et je l'ai engagée.

— Pfff, chuchota John en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. Une personne qui accepte un emploi aussi vite... Son agenda ne doit pas être très chargé. Ça ne fait pas très sérieux...

— Aïe, Johnny, tu juges vite, ma foi ! Ce n'est pas toi, ça ! Qui plus est, regardez qui parle ! Je t'ai engagé il y a plusieurs années, alors que tu étais un universitaire volubile, rêveur et sans le sou ! Et à présent, je trouve que tu es le garçon le plus sérieux qui soit... Trop, parfois, ajouta Mia avec un sourire en coin.

— Hé !

— Je te taquine ! Mais, si je ne te connaissais pas, je dirais que tu as peur de ta nouvelle collègue. Tu veux que je te la présente ? Je suis sûre que vous vous entendrez à merveille !

— Euh... pas maintenant. Nous avons des clients qui arrivent...

— En tout cas, je remercie le ciel que cette fille soit venue une journée où tout se déroulait de travers ! Sans quoi, aujourd'hui, je n'aurais personne pour travailler durant l'après-midi !

— Je t'aurais dépannée, Mia, tu le sais très bien, rétorqua John.

— Non, non, non ! Un créateur doit aussi plancher sur sa production. Nelly et toi, vous formez désormais mon équipe d'artistes et j'en suis très fière.

— D'artistes ?

Mia sourit mystérieusement et se tourna vers la horde d'étudiants qui entraient, portables en main et heureux de pouvoir s'asseoir dans le lieu merveilleux qu'est le Café Minelli pour savourer de nombreux *lattes* tout en cliquant frénétiquement sur les touches de leurs ordinateurs. Ah, l'université ! La fameuse période de remise de travaux d'étape... John s'en souvenait comme si c'était hier ! Plus de dix années s'étaient pourtant écoulées depuis l'obtention de son diplôme. Les rencontres d'équipe, les examens, mais aussi les fêtes de début, milieu et fin de semestre. Et les sorties au cinéma entre deux cours avec... Anaïs Richard...

Anaïs, pour qui il avait eu le béguin pendant toutes ces années durant lesquelles il avait étudié à la faculté des arts. Avec ses lèvres pulpeuses et ses cuisses aussi dorées qu'un croissant, cette fille faisait tourner la tête des étudiants et battre le cœur de John. Mais elle n'avait cure des jeunes de son âge. Elle recherchait des hommes plus matures. Déjà active dans la société, elle espérait ainsi gravir plus rapidement les échelons qu'elle souhaitait atteindre. Lors de la remise des grades, elle avait reçu une mention honorifique pour la qualité de son travail. Et elle le méritait. John était bien placé pour le reconnaître, car ils avaient souvent travaillé en équipe. Quoi qu'il en soit, tous connaissaient les goûts d'Anaïs en matière d'hommes. Une camarade de classe, jalouse, avait alors laissé planer une rumeur sur la probable manière dont Anaïs avait obtenu une telle reconnaissance. Si

John s'était retenu de réprimander l'envieuse, Anaïs ne s'était gênée de le faire. Elle avait approché la fautive en plaçant son nez à deux centimètres du sien. Avant que personne n'ait pu réagir, elle l'avait giflée à lui faire virer la tête, pour ensuite lui cracher au visage. Après quoi, elle avait quitté le campus la tête bien haute. Anaïs était ainsi. Un volcan en constante ébullition.

L'année suivante, John avait cherché à la contacter à deux reprises, sans qu'elle y donne suite. Profondément blessé, il avait tenté de l'oublier tant bien que mal. Un soir, deux ans plus tard, il avait cru l'apercevoir, alors qu'elle déambulait sur le trottoir de l'autre côté de la rue. Elle traversait la chaussée en sautillant sur la pointe des pieds, uniquement vêtue d'une légère robe en soie rouge. Le cœur battant, John s'était lancé à sa poursuite. Puis, lorsqu'il avait voulu l'intercepter en lui touchant l'épaule, elle avait crié le nom d'un homme avant de s'élancer vers lui. John s'était figé devant le spectacle d'Anaïs et de l'individu musclé qu'elle embrassait à pleine bouche. Elle avait remarqué sa présence trop peu trop tard, alors qu'il s'éloignait déjà. John ne l'avait pas entendue l'interpeler dans les bruits entremêlés de klaxons. Tout ce qui lui était parvenu à l'oreille s'était limité aux battements douloureux d'un cœur qui se brise.

— *Cuore mio, stai bene?*<sup>1</sup>

D'un air inquiet, Mia l'observait depuis un moment. John se rendit compte que plusieurs minutes s'étaient probablement écoulées depuis qu'il s'était mis à fixer les muffins aux pépites de chocolat, bien alignés dans le présentoir de verre.

— Hein ? Oui, oui. Ces muffins, dit-il en les désignant, c'étaient les préférés d'Anaïs.

— Johnny ! s'exclama Mia avec exaspération. Oublie cette fille, une bonne fois pour toutes ! Tu te fais du mal, chéri. Tiens, va porter ces *lattes* à ce groupe, là-bas.

— As-tu déjà aimé de tout ton cœur, Mia ? se risqua à la questionner John.

Voilà un sujet rarement abordé entre sa patronne et lui. Mia était si secrète sur ses relations. Il lui prit le plateau des *lattes* tout en attendant une réponse.

---

1. Mon coeur, tu vas bien ?

— Tu sais, soupira-t-elle, je me souviens de l'époque où toi et Anaïs veniez faire vos travaux ici. Cette biche te consumait ; c'était si évident que même un aveugle l'aurait remarqué. Tu buvais chacune de ses paroles plus que tu goûtais à ton café et elle le devinait très bien. Elle connaissait les pouvoirs de son charme et n'hésitait pas à les utiliser sur TOUT UN CHACUN... Devant une fille comme elle, tu cours et tu fuis le plus loin possible, avant que tu ne brûles et ne te retrouves réduit en cendres. *Capisci?* Et pour répondre à ta question, oui, j'ai déjà été amoureuse. Maintenant, va ! Et tâche de ne plus y penser !

John quitta le comptoir des commandes et se dirigea vers la table où des étudiants s'étaient regroupés pour travailler. S'il était perturbé par la discussion qu'il venait d'avoir avec Mia, il ne le laissa aucunement paraître et servit la clientèle avec la plus grande des courtoisies. Sourire aux lèvres, sa patronne l'observait du coin de l'œil en secouant la tête. Elle ne pouvait toutefois écarter cet étrange sentiment de vide qu'elle ressentait à ce même moment dans son cœur. Pendant sa conversation avec John, une vieille blessure s'était ravivée en elle. C'est pourquoi elle décida de passer le reste de la matinée dans son bureau. John se débrouillerait bien seul. Ainsi, elle pourrait régler des affaires plus urgentes.

\*\*\*

Midi sonna et John remit son tablier sur le crochet derrière la porte de la cuisine. Déjà postée au comptoir, Mia accueillait les gens avec son plus beau sourire, chaleureux et amical. Elle salua son employé de la main et retourna vers le moussieur à lait. L'idée vint alors à John de faire connaissance avec sa nouvelle collègue, qui se trouvait toujours dans l'arrière-boutique. Ce serait la moindre des choses de se présenter à elle, puisqu'après tout, ils seraient appelés à travailler quelques fois ensemble. Les bonnes manières, quoi ! Il resta figé sur place quelque temps, les mains moites, puis, lorsqu'il se décida enfin à passer à l'acte, Mia lui ordonna de partir.

— Va finir ton œuvre, Johnny, si tu veux être prêt pour ton vernissage ! Je compte sur toi. Je vais inviter la moitié de la ville, tu sais !

— Ne me mets pas de pression, ironisa John. Ça n'a jamais fonctionné avec moi !

— Je tente toujours le coup ! Tu me connais ! ricana Mia. À demain !

John quitta le café, finalement soulagé de ne pas avoir eu à rencontrer sa collègue, et s'empressa de rejoindre l'atelier où il peignait tous les après-midi. Tout en pédalant, il songeait à la chance d'être sous l'aile d'une femme aussi influente que Mia Minelli. En plus d'être sa patronne et mentore, elle était devenue une amie, toujours disponible et de bonne humeur. Pourtant, ce jour-là, elle lui avait semblé préoccupée et triste. Il avait remarqué comment des cernes creux avaient lentement remplacé ses petites joues roses et rebondies. Quelque chose qu'elle taisait n'allait pas. Il se promit de la questionner à ce sujet dès le lendemain matin. Et pourquoi avait-elle insisté sur le *tout un chacun*, lorsqu'elle avait parlé du charme séducteur d'Anaïs ? Qu'avait-elle voulu dire ? Plusieurs interrogations traversaient l'esprit de l'artiste quand il arriva enfin à l'atelier. Une grande baie vitrée permettait aux passants de voir l'intérieur du commerce, où John pouvait distinguer une silhouette. L'ombre le salua de la main, signe auquel il s'empressa de répondre avant d'entrer.

## Chapitre 2

L'atelier, nommé *La Zone Onze*, reflétait la personnalité de John tout autant que celle de son acolyte : coloré, un peu épars, de bon goût et chaleureux. Dans un coin de la pièce principale, un foyer au gaz faisait danser une flamme constante. Pour tout décor, une table et trois chaises, des tentures et une vieille méridienne de style *Empire* en bois d'acajou. De plus, de nombreuses lampes sur trépied diffusaient une lumière d'ambiance chaude. John en était à enlever sa veste et à la déposer sur le meuble quand il remarqua un foulard de soie fuchsia sur l'assise.

— Tu portes du rose, maintenant, Max ? lança-t-il d'un ton malicieux avant de se tourner vers son chevalet.

Au même moment, la porte de la salle d'eau s'ouvrit et un jeune homme en sortit en se frictionnant les mains. Il s'approcha de John et lui fit l'accolade.

— Je suis un homme rose, alors cela va de soi ! répliqua Max, tout sourire. Non, sérieusement, j'ai engagé un modèle pour réaliser mes œuvres et elle a dû oublier cet accessoire.

— Elle ? s'étonna John.

— Tu devrais voir la fille, mon gars ! C'est difficile de rester concentré !

— Je ne savais pas que tu employais des modèles.

— La photo, c'est trop figé, je n'aime pas. Ce que cette fille requiert comme cachet n'est pas trop élevé, alors j'ai conclu un marché, expliqua Max en s'asseyant pour mieux discuter avec son ami, vers qui il se pencha. Il y a environ deux semaines, j'étais en train de lire dans le métro quand une femme s'est approchée de moi. Elle m'a demandé si j'étais Max Dugas. « Bien sûr », que je lui ai répondu. Et elle m'a dit qu'elle adorait mon travail. Puisqu'elle avait de beaux traits, j'en ai profité pour la solliciter comme modèle et elle a accepté.

— Comme ça... pouf ?

— Aussi facile que ça.

John connaissait Max depuis deux ans et jamais il ne l'avait vu aussi fébrile. Ils s'étaient rencontrés lors d'un vernissage au centre d'art de l'université et s'étaient tout de suite liés d'amitié. Dès lors

John avait proposé à son nouvel ami de venir s'installer dans son atelier, où ils partageaient non seulement un espace, mais leurs réussites et leurs défaites, ainsi que leur savoir. Plus tard, devenus inséparables, ils avaient décidé d'emménager dans le même appartement pour répartir les frais et se simplifier la vie. John travaillait au café le matin, pendant que Max s'occupait de leur entreprise. L'après-midi, le premier prenait le relais, alors que le second gérait la boutique que son oncle possédait au centre-ville. Comme leurs présences à l'atelier se complétaient, ils pouvaient offrir au public un horaire d'ouverture plus que respectable.

— Je trouve ça quand même étrange, ce hasard... poursuivit John.

— Il n'y a pas de hasard, que des rencontres ! Tu le sais bien, c'est toi qui me le répètes tout le temps ! Allons, nous sommes de plus en plus reconnus ! Tu devrais t'en réjouir !

— Mouais... répondit John, loin d'être convaincu.

Peinant à contenir son excitation, Max se frotta les mains et dit :

— Et tu ne te douteras jamais de la meilleure !

— Vas-y donc !

— La fille m'a réservé cinq toiles dont elle est le sujet !

— Comment ça ? Et qu'en est-il de la nouvelle collection que tu dois sortir cet automne ? répliqua promptement John.

— Elle attendra.

— Combien tu la paies, cette fille ?

— Vraiment pas cher !

— Et combien tu lui vends tes œuvres ?

— Vraiment cher !

— Merde, Max, il y a anguille sous roche, tu ne vois pas ? s'exclama John, de plus en plus agacé. Cinq portraits d'elle, en plus ? Tu parles ! C'est d'un narcissisme !

— Mais non ! Elle m'assure que c'est pour sa clientèle.

— Quoi ? Que fait-elle dans la vie, cette fille, à part servir de modèle ?

— C'est une agente commerciale. Elle crée des liens et se garde une cote sur la vente des œuvres.

—N’importe quoi ! Pourquoi ses clients ne viennent-ils pas à l’atelier ?

—Elle dit qu’ils sont européens. Ils voyagent très peu, car ils n’aiment pas prendre l’avion. De son côté, elle se déplace régulièrement partout dans le monde...

—Et qui sont ces gens ?

—Je n’en ai pas la moindre idée. Elle insiste sur le fait qu’ils désirent rester dans l’anonymat ! Dis donc, c’est un interrogatoire, ou quoi ?

—Je veux voir une de tes œuvres, exigea John en se levant.

—Impossible, refusa Max en se plantant devant ses chevalets. Elle m’a fait promettre de ne rien montrer à personne.

—Tu n’as quand même pas signé un contrat de confidentialité avec cette fille, j’espère ? En tant que partenaire d’affaires, j’exige de voir ton travail !

Cela dit, John se dirigea vers les tableaux recouverts de toiles protectrices et en souleva brusquement une.

—Doucement ! Tu vas l’abîmer ! protesta Max.

John n’en crut pas ses yeux. Des lèvres roses et pulpeuses, des seins pointant à travers un mince chemisier de soie blanche, des cuisses dorées comme un croissant... Il blêmit et déglutit. Sa vision devint si trouble, qu’il s’affala sur la méridienne. Max eut tout juste le temps de le rattraper avant que sa tête ne heurte le bras du meuble. Il l’étendit de tout son long, souleva ses jambes et alla chercher un sac de glace. En ouvrant la trousse de premiers soins, il entendit son ami gémir :

—Anaïs...

\*\*\*

Quand John ouvrit les yeux, il trouva Max penché au-dessus de lui, le regard sondeur. Il referma les paupières et se leva péniblement.

—Ne me questionne pas, surtout, j’essaie de l’oublier depuis si longtemps... lâcha John.

—Alors, c’est elle la fille dont tu me parlais tout le temps ?

—Et voilà que tu ne m’écoutes pas !

— Cette fille est ton ancienne flamme ?

— Disons plutôt une erreur de jeunesse. J'en étais amoureux fou et je suis juste resté fou après cette mésaventure. Ne t'avise pas de commettre la même bévue que moi ! s'exclama John.

Il reformula le discours de Mia en imitant la voix de cette dernière...

— *Devant elle, cours le plus vite que tu peux et fais le plus loin possible. Sinon elle consumera ton âme et te réduira à l'état de cendres.*

— O.K., je vois. À ce point-là ?

— Je préfère ne pas développer le sujet.

— D'accord, mais j'ai déjà signé le contrat. Il me reste encore quatre autres toiles à créer avec elle. M'en voudras-tu de ne pas le résilier ?

— Je vais te répondre en te posant une question à mon tour : te propose-t-elle une sorte de... *compensation supplémentaire*, dis-moi ?

— Elle... enfin... elle tente de... mais rassure-toi, je ne...

— Voilà qui ne me reconforte aucunement. Pour ta gouverne, je t'en voudrai éternellement de ne pas annuler ce contrat, ronchonna John, las, en se dirigeant vers la sortie.

— Comment pouvais-je deviner que cette fille était la fameuse femme de tes rêves dont tu me parlais tout le temps ? se défendit Max. Tu ne m'as jamais dit comment elle s'appelait et tu ne m'as jamais montré de photographie ! C'était digne de la série Harry Potter : *celle dont on ne doit jamais prononcer le nom*... Où vas-tu ? Tu ne peux pas quitter l'atelier, je dois rejoindre mon oncle à l'instant !

— Permits-moi seulement de prendre quelques bouffées d'air, afin que je ne m'évanouisse pas à nouveau...

— Je comprends... agréa Max, visiblement mal à l'aise. À ce soir, John. Je suis désolé... vraiment, je ne savais pas. Elle ne m'a jamais parlé de toi...

« *Bien sûr, Anaïs...* » pensa John. « *Comment aurais-je pu penser que tu te soucierais de moi ? Tu m'as rayé de ta liste d'amis dès la fin de nos études...* »

L'âme en peine, il sortit sans répondre. Lorsqu'il revint, quinze minutes plus tard, Max était déjà parti et avait verrouillé la porte de l'atelier derrière lui. Il avait tourné l'affichette indiquant : *De retour dans quelques instants*. De même, il avait laissé une note écrite à la main sur le guéridon, près de son chevalet.

*John,*

*Sois sans crainte. Dès que ce contrat sera terminé, elle quitte l'atelier. Et je n'accepterai aucun « bonus ». Par respect pour toi, mais aussi parce que ce n'est que pour le boulot, rien de plus.*

*À plus tard.*

Anaïs ! Comment osait-elle entrer dans sa vie à nouveau, et de cette façon, en plus ! Fulminant de rage, John donna un coup de pied sur un pot de peinture vide, qui se coinça sous la méridienne. Le mot de Max l'ayant tout de même aidé à se calmer, il s'installa l'âme en paix à son chevalet. Il alluma le petit haut-parleur portatif, sélectionna quelques chansons sur son téléphone et monta le volume de l'appareil. Un peu de musique le défoulerait et lui donnerait l'énergie de peindre. Il entreprit sa séance en étendant de la couleur vive sur sa nouvelle toile à l'aide de gestes brusques et répétitifs, tout en jetant quelques coups d'œil vers le tableau de Max. Au bout d'un moment, il se leva subitement et se précipita vers l'œuvre de son ami pour la dissimuler sous sa mince couverture en coton afin de ne plus la voir. Après quoi, il se surprit à respirer plus aisément et même, à sourire, pour finalement retrouver son état habituel vers la fin de la journée. Alors que le soleil disparaissait à l'horizon, il quitta l'atelier et enfourcha joyeusement sa bicyclette. En chemin vers la maison, il hésita à un carrefour et bifurqua au dernier moment vers le parc, où il aperçut Bob, étendu sur son banc usuel.

— Qu'est-ce qui se passe, le jeune ? Tu vas commencer à venir me voir en fin de journée aussi, maintenant ?

— Bob, t'arrive-t-il de te sentir seul au monde ?

Remplaçant son sourire par un air perplexe, Bob fixa l'artiste, qui regretta sa question dès que le vieil homme lui répondit :

— Tu veux rire de moi ?

— Laisse tomber, c'était déplacé de ma part... Désolé.

— Combien de gens viennent me dire bonjour tous les jours, tu crois ?

— Je n'ai pas voulu...

— Je vis la solitude, le jeune, tu as raison. Beaucoup passent à côté de moi et détournent les yeux. Ils refusent de me voir. C'est une amère fatalité que d'être encerclé de gens et se sentir seul. Mais tu sais quoi, le jeune ?

— Quoi donc ?

— Malgré tout, je ne suis jamais seul.

— Ah bon ?

John observa les alentours avant de regarder à nouveau le sans-abri, qui affichait une lumière mystérieuse au fond de ses yeux bleus.

— Tu veux dire que...

— Bien sûr que je parle de toi, mon gars ! rigola Bob à gorge déployée en se tapant la cuisse, fier de sa blague.

— Je... je dois retourner chez moi, bégaya John en esquissant un petit rictus par simple politesse. Bonne nuit, Bob.

— À bientôt, le jeune, et pas de soucis pour moi. Je suis toujours accompagné... murmura Bob en contemplant le ciel étoilé.

En entrant dans l'appartement, John laissa toutes ses choses dans le hall et fila droit vers la douche. Il n'attendrait pas le retour de Max, ce soir. Aussi, ce fut sans grands efforts qu'il s'abandonna au sommeil.

\*\*\*

Quand John se réveilla, le lendemain, son colocataire avait déjà quitté leur appartement. Il se traîna hors du lit et se fit couler un café. Sur le comptoir, son téléphone affichait un message.

*Salut John !*

*J'aimerais te parler le plus tôt possible. Penses-tu que tu pourrais arriver plus tôt à l'atelier ? J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer !*

*Max*

Est-ce que Max tentait de le mettre de meilleure humeur après ce qui s'était passé la veille? Peu importe, John lui répondit par l'affirmative et choisit de se déplacer en taxi, puisque la journée s'annonçait pluvieuse. En plus, il devait apporter du matériel à l'atelier.

En route vers le Café, il demanda au chauffeur d'effectuer un arrêt au parc. Une fois là-bas, il sortit du véhicule et alla rejoindre Bob qui s'était abrité sous un sapin.

— Salut, le jeune! C'est la fête des *guernouilles*, pis t'as même pas ton parapluie!

— Ouais, je l'ai oublié. Tiens, dit John en lui tendant un sac de papier, je t'ai apporté du café et un muffin anglais tartiné avec du beurre d'arachide.

— Mon préféré! Merci...

— Je suis sincèrement désolé pour hier, continua John, je ne voulais pas t'offenser...

— T'en fais pas. Tu m'avais l'air dans tous tes états! Alors, ça avance comme tu l'espères avec ta peinture? questionna le vieil homme.

— Assez bien. L'installation est prévue dans un mois, au Café Minelli.

— Waouh! Déjà? Mon gars, tu travailles vite! Il me semble que tu enchaînes les expositions l'une après l'autre!

— Tu viendras, Bob?

— Quoi? Je suis invité?

— Bien sûr, qu'est-ce que tu crois?

— C'est que... je ne sais pas si Mia verra d'un bon œil ma présence dans son café tout propre... J'ai pas d'autres vêtements...

— Ne t'inquiète pas avec cela. Je te trouverai quelque chose pour l'occasion. Alors, tu es partant?

Ayant cessé de mâcher, Bob regardait fixement John, les yeux embués. Par pudeur, il détourna soudainement la tête.

— Je ne veux pas te rendre mal à l'aise, Bob... reprit John.

— Non, non, ce n'est pas ça, le jeune. C'est que... Dieu que la vie est bonne avec moi! J'accepte ton invitation avec joie, John! Sûr que je souhaite être là pour voir ça!

Le clochard se leva et pour la première fois depuis qu'il le connaissait, il prit John dans ses bras. Celui-ci se retint pour ne pas grimacer, du fait que le dernier bain de Bob devait remonter à déjà quelques jours. Il se détacha doucement de l'étreinte du vieil homme, qui le regardait droit dans les yeux.

— Je ne peux pas croire que je vais à ton vernis de sage !

— Vernissage.

— C'est ce que je disais !

Le mendiant se pencha ensuite vers son interlocuteur comme pour lui confier un secret.

— Tu sais, je suis le parfait candidat pour juger les peintures, car j'ai une vue hors du commun. De toute ma vie, ma vue n'a jamais été aussi bonne que durant cette dernière année passée sur ce banc, expliqua-t-il avec cet air mystérieux que John lui connaissait. Alors, j'irai à ton vernis de sage...

— Vernissage.

— Exactement ce que je disais !

— Eh bien, c'est entendu, alors ! À plus tard, Bob !

— Une belle journée à toi, le jeune !

Alors que John se dirigeait vers le taxi qui patientait au coin de la rue, il entendit Bob lui lancer :

— Je suis content pour toi, mon gars. Tu le mérites !

L'artiste lui fit signe de la main et entra dans le véhicule, qui reprit sa route jusqu'au Café Minelli. Pendant ce temps, Bob était resté planté sous son arbre et se parlait tout seul, entre deux bouchées.

— Si tu savais comment tu le mérites, John...

## Chapitre 3

“*Con te partiro... Su navi per mari, la-la-la-la...*”<sup>2</sup>

La bonne humeur faisait chanter Mia, ce matin-là. En entrant, John reconnut la jolie voix soprano de l’Italienne. Par la même occasion, il remarqua que des petites lanternes avaient été suspendues au-dessus des tables. Il s’approcha de Mia, alors occupée à décorer les vitrines.

— Est-ce que j’ai manqué un événement spécial ou une fête italienne que je ne connais pas encore ? s’enquit-il.

— Oh ! C’est toi ! Je ne t’ai pas entendu arriver ! sursauta Mia avant de rire de sa belle voix chantante. C’est une idée de Nelly. Elle voulait améliorer l’ambiance dans le café et a apporté ces objets hier. Elle les a façonnés elle-même. Elle a beaucoup de talent pour fabriquer des bijoux de ce genre !

— Mais... c’est du verre soufflé ! constata John en s’emparant d’une des lanternes.

— Exact !

— C’est du beau travail, convint John.

— En effet ! Nelly avait raison. Ces lanternes procurent au café une atmosphère enveloppante, tu ne trouves pas ? lança fièrement Mia.

— Vraiment ! Je suis presque jaloux de ne pas y avoir pensé avant ! blagua l’artiste.

Tout à coup, ce dernier se sentit intrigué par sa nouvelle collègue. En tout cas, ses créations ajoutaient assurément un petit je-ne-sais-quoi à l’endroit. Pendant qu’il travaillait, John se questionna longuement à propos de cette fille. Lors de sa pause, il alla même sur le Web pour effectuer quelques recherches à son sujet. Il trouva son site internet et aperçut la photographie de l’artiste aux yeux rieurs. De même, il apprit qu’elle avait étudié en Italie, dans un atelier réputé, avant de faire le tour du monde. Décidément, sa coéquipière avait tout un chemin de vie pour son âge ! Lorsque midi sonna, son taxi l’attendait devant le café. En s’y asseyant, il indiqua l’adresse de La Zone Onze au chauffeur.

---

2. Chanson *Con te partiro* d’Andrea Boccelli.

À son arrivée, John déposa son matériel près de son poste de travail, tandis que son ami poursuivait sa nouvelle œuvre en cours. À son grand soulagement, Anaïs avait déjà quitté l'atelier. Il n'aurait pas eu le courage de la revoir. Pas maintenant. Déjà, il avait la nausée chaque fois qu'il la voyait sur les toiles de Max, qui la peignait avec minutie. John toussota pour signifier sa présence.

— Salut, dit simplement Max en déposant son pinceau avant de s'essuyer les mains avec un chiffon. Alors, tu t'es remis de tes émotions ou tu m'en veux encore ?

— Mais non, tu le sais bien, répondit John après un court silence. Je m'habitue tranquillement à voir son visage sur tes œuvres.

Plusieurs toiles étaient alignées le long d'un mur. Quelques-unes étaient en cours, tandis que deux autres étaient achevées. Muet devant ces multiples portraits d'Anaïs, John sentait son cœur se serrer davantage.

— Alors, poursuivit-il, que souhaitais-tu me dire ?

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle à t'apprendre.

— Commence par la bonne.

— J'ai reçu une bourse pour une résidence d'artiste, annonça Max avec une pointe de fierté dans la voix.

— Super, ça ! s'exclama John en esquissant un sourire et en tapotant l'épaule de son ami. Je suis content pour toi !

— Merci, mon vieux ! Après toutes ces démarches !

— C'est où ?

— Euh... écoute... c'est ça, la mauvaise nouvelle : c'est à Manchester, en Royaume-Uni.

— Mais ce n'est pas une mauvaise nouvelle, ça ! Tu pars quand ?

— Dans deux semaines.

Un silence s'ensuivit, jusqu'à ce que Max reprenne en disant :

— Je manquerai ton vernissage, je sais, mais ne t'inquiète pas... J'irai voir les photos publiées, je commenterai tes articles et...

— Tu seras absent longtemps ? interrompit John, alarmé.

— Douze semaines, laissa tomber Max.

— Quoi ?

— J'ai deux mois de loyer d'accumulés et je te transférerai l'argent juste avant mon départ. Je te transmettrai les autres paiements pendant mon séjour en Europe. John, peux-tu croire ce qui m'arrive ? L' Royaume-Uni !

— C'est fabuleux et je suis content pour toi, c'est sûr, mais... répliqua John, peu émotif.

— Je sais, j'aurais aimé que nous soyons sélectionnés tous les deux et que nous y allions ensemble. Mais cette expérience sera bonne, et pas juste pour moi ! Quand je reviendrai, ce sera différent pour nous deux et...

— Tu n'as pas à te justifier, l'ami.

— Alors, pourquoi cette tête ?

*Un coup de vent. Une odeur de romarin qui ressurgit du passé. Encore. John est transporté dans les confins de ses souvenirs d'enfance, alors qu'il vivait dans la campagne anglaise.*

— Maman, pourquoi je m'appelle John ?

— Oh, c'est une longue histoire, mon chéri, lui répond tendrement sa mère en souriant.

— On est en pique-nique ! On a tout notre temps !

— Oui, tu as raison. Eh bien, quand j'étais une jeune femme, il y avait un groupe de musique qui gagnait en popularité. Les Beatles, ça te dit quelque chose ?

— La maîtresse a déjà parlé d'eux, à l'école.

— Évidemment. Je vouais une admiration toute particulière à John Lennon, l'un des musiciens. Il plaidait pour l'amour, la paix et ralliait les gens. Je suivais ce groupe de ville en ville et ne manquais jamais un spectacle ! Comme je vivais des jours sans soucis ! Les temps ont bien changé. Le jour où John est décédé, j'ai ressenti une profonde peine. Un an plus tard, jour pour jour, je donnais naissance à un magnifique garçon : toi. La joie a remplacé le chagrin et dès lors, j'ai décidé de rendre hommage à mon idole en te léguant son prénom.

— C'est de là que vient mon nom ?

— Oui. John Allan Roy. Allan est mon nom de famille et celui de ton père est Roy.

*Il y eut un silence qui marqua John au fer rouge. Une interruption qui alourdit tout à coup la légèreté d'une anodine, mais profonde conversation. Du haut de ses onze ans, John, qui avait perçu ce mutisme criant, voulut le faire taire.*

— Maman... quand est-ce que papa va revenir ?

— John... répondit sa mère d'une voix chevrotante. Ton père... il ne reviendra pas...

\*\*\*

— John ? appela Max en secouant son ami par les épaules. John, est-ce que tu vas bien ? Tu es blême, tout à coup.

— Je... rien, un souvenir, répliqua John en sortant de sa rêverie.

— Tes souvenirs ne semblent pas joyeux, on dirait, plaisanta Max.

John détourna la conversation. Bien que son cœur fût grand, il y avait des morceaux de son histoire qu'il ne souhaitait partager avec personne. Même pas avec Max. Il troqua sa mine déconfite pour un ton plus encourageant...

— Je te trouve bien chanceux d'aller au Royaume-Uni, mon ami. C'est un pays qu'il me plairait de revoir, un jour...

— Viens avec moi ! On peut fermer l'atelier pour quelques semaines ! Des vacances, ça n'a jamais fait de mal à personne, non ? Et puis, rendus là-bas, on pourrait tisser quelques liens avec des diffuseurs de la région, qui sait ?

— Je te rappelle que je prépare un vernissage qui aura lieu dans un mois...

— Le Café Minelli ? Oh, John ! On parle de l'Royaume-Uni ! Je n'ai rien contre ce café, se moqua gentiment Max, mais...

— C'est ainsi que tu juges la prestance de mon exposition ? s'offusqua John. Mia est mon amie, une femme très respectée qui possède un réseau de relations que plusieurs ministres jalouseraient !

— O.K., O.K., concéda Max. Vu sous cet angle, ça me semble plus intéressant. J'ai porté un jugement trop rapide et je suis désolé.

— N'en parlons plus. Je trouverai quelqu'un pour te remplacer pendant ton absence.

— Et peut-être qu'en voyant les photos à faire rêver que je t'enverrai, tu te décideras à venir me rejoindre...

— Mouais, j'y penserai, répondit John avec un faible sourire en coin.

Sur ce, il sortit ses tubes de couleur et ses pinceaux, pendant que Max se préparait à quitter l'atelier. Sa dernière œuvre en vue du vernissage avançant bon train, John s'était donné comme objectif de l'achever d'ici la fin de la semaine. Son partenaire d'affaires siffla d'admiration après avoir jeté un coup d'œil dans sa direction.

— J'adore ! Il y a une clarté singulière qui semble apparaître de nulle part et qui illumine la toile ! C'est réussi !

— Attends de la voir terminée !

— Et c'est quoi cette forme lumineuse qu'on voit au milieu ? demanda Max, intrigué.

— Tiens, je n'avais même pas remarqué !

— Intéressant, en tout cas. On en reparle ce soir !

Quand la clochette de la porte retentit, John sut que son ami venait de quitter les lieux. Il se mit immédiatement au travail, les écouteurs sur les oreilles et un sandwich sur la table.

\*\*\*

Dix-huit heures trente. L'œuvre était achevée. Mené par son inspiration, John avait peint sans relâche, et avec passion. Fier et satisfait, il apposa sa signature au bas de la toile et recula pour mieux admirer le fruit de son travail. Sa peinture possédait ce petit quelque chose de spécial, comme Max l'avait mentionné. Il ne comprenait pas pourquoi, mais elle suscitait en lui une grande joie. Sur cette pensée agréable, il revêtit sa veste et prit congé de l'atelier. Sans réfléchir, il se dirigea machinalement vers le Café Minelli pour annoncer la bonne nouvelle à Mia. Chemin faisant, il envoya un message à Max afin de lui signifier que finalement, il rentrerait après le souper. C'est là qu'il se souvint que Mia partait vers seize heures. Du coup, elle ne serait pas là. Un peu déçu, il s'apprêtait à rebrousser chemin, quand l'idée lui vint d'aller se présenter à cette nouvelle collègue de travail qu'il n'avait pas encore rencontrée. Il se rendit donc au café et, avant d'en-

trer, s'arrêta pour observer ce qui s'y passait à travers les baies vitrées. Derrière le comptoir, une jeune femme s'affairait et répondait aux visiteurs, qui semblaient ravis. Dans l'établissement, les lanternes de verre diffusaient une lumière produite par de petits lampions imitant la flamme d'une vraie bougie, ce qui offrait une ambiance feutrée et *cosy*. Souriante, la serveuse s'octroyait quelques minutes entre deux commandes pour déambuler entre les tables et s'assurer de la satisfaction des clients. Suivant ses moindres gestes, John observait la façon dont elle arquait la tête lorsqu'elle riait. Soudain, elle se tourna dans sa direction, l'air de chercher quelque chose du regard à travers la fenêtre. Pris de panique, John se pencha, de sorte qu'on ne l'aperçoive pas. « Qu'est-ce que je fais là ? Voyons, reprends sur toi, mon vieux ! »

En remontant tranquillement la tête pour regarder à nouveau dans la direction de Nelly, il vit avec stupéfaction qu'elle lui envoyait la main. Encore une fois, il se plia en deux dans le but de fuir les lieux sans être démasqué, quand une porte s'ouvrit derrière lui.

— Hé, toi ! lâcha une voix féminine dans son dos.

— Moi ? fit John en feignant la surprise.

— Oui, toi ! Je t'ai aperçu de l'intérieur du café. Tu m'épiais. Qu'est-ce que tu me veux ? demanda sans gêne la jeune femme, un sourire aux lèvres.

— Mais rien du tout ! Je me promenais, voilà tout. Nous sommes dans un pays libre, non ?

— Oui, bien entendu, et toi, tu prends la liberté de déambuler le soir en espionnant les gens qui sont à l'intérieur des commerces et des maisons... se moqua Nelly.

— Je n'épiais personne.

— Allons à l'intérieur, Sherlock Holmes, où l'on pourra faire connaissance, suggéra Nelly en s'approchant de son collègue avec un air taquin. Tu le veux noir, ton café, comme d'habitude ?

— ... ?

— Suis-moi ! rigola la jeune femme. Je me demandais combien de temps tu mettrais avant de venir me rencontrer !

— Hé ! s'arrêta John. Je te signale que toi non plus tu n'es pas venue te présenter à moi !

— C'est vrai. Hum, hum... Je m'appelle Nelly Leclerc. Enchantée de faire votre connaissance, Sherlock...

— John. John Allan Roy, répondit l'artiste en serrant la douce main qui lui était tendue.

— Super, les présentations sont faites ! Allez, maintenant, viens t'asseoir au comptoir pour qu'on jase un peu !

John emboîta le pas de Nelly. La voyant s'adresser à tout le monde, il se dit qu'elle était visiblement très à l'aise avec les gens. Tout en bavardant, il ne pouvait s'empêcher de la dévisager pendant qu'elle lui servait un café noir du Kenya, exactement comme il l'aimait.

— Mia m'a indiqué tes préférences en la matière, lui avoua-t-elle en lui lançant un clin d'œil amical.

— O.K., tu me rassures, je croyais avoir affaire à une télépathe, lança le jeune homme à la blague.

— Heureusement, je n'ai pas cette qualité, Sherlock ! Quoique... elle me serait probablement très utile en plusieurs circonstances, j'imagine...

— À quoi bon lire dans la tête des gens ? Il n'y aurait aucun plaisir à discuter !

— Tu as raison. C'est bien plus agréable de bavarder !

Nelly observa son nouvel ami tout en prenant une longue gorgée de latte. John sentit son pouls accélérer.

— Par exemple, continua la jeune femme, si on parlait sérieusement, je dirais : qui es-tu et que fais-tu de tes après-midi, John Allan Roy ?

— Wow ! Pour être directe, tu l'es ! On ne passe pas par quatre chemins avec Nelly Leclerc ! J'acquiesce à ta demande si tu me fais le plaisir d'ajouter tes propres réponses à la suite des miennes.

— D'accord.

— Donc, pour ta première question, je suis un homme.

— Et moi, une femme. Voilà qui est clarifié.

— J'aime le café.

— Bien évidemment. Et je suis atteinte de la même dépendance.

— Je me passionne pour la peinture depuis mon plus jeune âge et j’aspire à créer des œuvres qui se surpassent.

— Je suis une rare mordue de la verrerie italienne et j’adore fabriquer des objets en verre soufflé.

— Je travaille pour Mia depuis plusieurs années et je me plais dorénavant à partager mon horaire de la journée entre ces deux activités.

— Entre la création et le Café Minelli ?

— Exact.

— Idem pour moi. Cela nous fait encore un point en commun, Sherlock.

Un ange passa.

— Qu’est-ce que Mia t’a raconté d’autre, à mon sujet ? interrogea John, qui ne quittait plus son interlocutrice des yeux.

— Juste ce qu’il faut, lui répondit cette dernière en buvant une seconde gorgée de son latte.

Un silence paisible s’installa naturellement entre les deux jeunes gens. Nelly interrompit momentanément la conversation quand une cliente se présenta au comptoir. Elle s’excusa donc auprès de John et alla servir la dame. L’artiste peintre en profita pour prendre ses messages sur son téléphone et nota que Max avait tenté de le contacter à deux reprises. Il fut surpris de constater que le temps s’était écoulé rapidement et qu’il était bientôt l’heure de fermer le café. «Max me cherche probablement. Je l’appellerai lorsque je serai en route vers l’appartement», pensa-t-il.

Soudain, un homme d’âge mûr et de belle apparence entra et envoya la main à Nelly, qui lui fit une affectueuse accolade. Par la suite, les deux entamèrent une discussion joyeuse et animée. Sentant son ventre se nouer, John fila à l’anglaise pour ne pas interrompre leur conversation. Une fois à l’extérieur, alors qu’il marchait, il appela un taxi.

## Chapitre 4

Voilà plusieurs jours que Max et John ne s'étaient pas croisés à l'atelier. Ce dernier s'assurait d'arriver le plus tard possible afin d'éviter tout risque de tomber nez à nez avec Anaïs, qu'il n'avait aucune envie de revoir.

Le lundi suivant, Mia accorda un congé de plusieurs jours à son serveur pour lui permettre de terminer la préparation de son exposition. Max ne le dérangerait pas de la journée, trop occupé à planifier son séjour au Royaume-Uni avec l'agence de voyages. Il avait finalisé sa collection d'œuvres sur Anaïs, une nouvelle qui ne fut pas sans soulager John. «Enfin», pensa-t-il, «un tracas de moins!» Lorsque ce dernier eut fini d'emballer sa dernière toile, il se dit qu'avant de retourner chez lui, un petit détour au café pourrait être reposant. En même temps, il pourrait visualiser l'installation de ses peintures. Il prit donc son vélo dans le bureau et quitta l'atelier.

\*\*\*

*Quelque part au Royaume-Uni, un vieil homme empoigna sa valise et se dirigea vers la porte de sa maison en toussant. Un étage plus bas, un taxi l'attendait dans la rue. Il se mira une dernière fois dans le miroir du hall d'entrée, puis franchit le seuil, billet d'avion en main.*

\*\*\*

La mi-mai approchait à grands pas. Ce matin-là, Mia et Nelly travaillaient d'arrache-pied. Une vingtaine d'étudiants avaient atterri tous en même temps au Café Minelli, portable en main et valises sous les yeux. La fin de la session se faisait sentir et Mia pouvait le deviner juste en calculant les kilogrammes de café consommés pendant ce mois de l'année. John entra dans le commerce et, voyant l'achalandage, sourit en se remémorant ses propres fins de session; des soirées interminables à compléter des travaux et des matinées à étudier en vue des examens! Il s'installa discrètement à une table, au fond du café, ce qui lui permettait d'observer Nelly de loin. La clochette de la porte tinta et Max apparut devant lui.

— Max ? Que fais-tu là ?

— Je suis passé par La Zone Onze et tu n’y étais plus. Je me suis donc dit que tu te trouvais ici. Écoute, est-ce qu’on peut parler ?

Visiblement, Max semblait anxieux. La peau moite et le teint pâle, il s’installa devant John et reprit la parole.

— John, un gars est débarqué à l’atelier, hier, et a demandé à te voir.

— Qui donc ?

— Je ne sais pas. Il n’a pas mentionné son nom et est parti dès que je lui ai répondu que tu étais absent. Il n’a rien dit d’autre. Il avait l’air pressé et suait à grosses gouttes. J’ai trouvé ça très étrange. Son visage me disait quelque chose, mais je n’arrivais pas à me souvenir à qui il me faisait penser.

— A-t-il laissé une carte professionnelle ? Ses coordonnées ?

— Non.

— Jusqu’à présent, je n’y vois rien de mal. Beaucoup de personnes aux allures bizarres traînent dans le quartier sans que ça fasse d’eux des gens mal intentionnés.

— Je ne sais pas. J’ai eu un mauvais pressentiment, confia Max. D’autant plus qu’il m’a dit des... choses...

— Quelles choses ?

— De ne pas partir. Ni toi ni moi.

— Je n’ai pas l’intention d’aller quelque part.

— Ce n’est pas la question ! Comment a-t-il pu savoir que *moi*, je parlais ?

— Peut-être qu’il t’a entendu le dire au téléphone ?

— Rassurant, ça !

— Bon, j’avoue que ce n’est pas très reluisant, comme hypothèse.

— Ce qui m’angoisse plus, c’est qu’il connaît notre numéro et notre adresse. Il a laissé une note sur la porte d’entrée de l’immeuble et un message sur notre répondeur vocal.

— Et ?

— Même chose : n’allez pas au Royaume-Uni !

— Qui va au Royaume-Uni ? interrompit une voix féminine.

Ayant entendu les dernières bribes de la conversation, Nelly s'était approchée à l'insu des deux hommes. Dès qu'il la vit, John sentit les battements de son cœur accélérer.

— Max a été accepté en résidence d'artiste, confia-t-il aussitôt. Max, je te présente Nelly, ma nouvelle collègue au Café Minelli. Nelly, tu connais maintenant Max, mon ami et partenaire d'affaires.

La jeune femme tendit la main, que Max baisa galamment, ce qui fit rire Nelly et rouler des yeux John. Max changea de ton et effaça toute trace d'angoisse dans sa voix, question d'adopter cette forte prestance que John lui connaissait quand il se trouvait en présence de jolies femmes.

— Enchanté de faire votre connaissance !

— Moi de même ! Donc, vous pliez bagage bientôt ?

— Oui, en effet, je prépare mon départ et je venais discuter avec John des problèmes reliés à mon absence de l'atelier. D'ailleurs, continua Max d'un ton qui se voulait professionnel, nous sommes à la recherche d'une personne qui pourrait me remplacer à l'atelier, en matinée. Si jamais vous entendez parler d'une personne digne de confiance en quête d'un travail d'été relativement facile...

— Je vais le faire, le coupa subitement Nelly.

— Ah bon ? Vous êtes libre ? s'étonna Max.

— Oui, puisque je travaille au café seulement en après-midi et en soirée. Je suis donc disponible.

— Détenez-vous quelques connaissances en arts visuels ? questionna Max.

— Nelly est artiste verrière, intervint John en lançant un œil furtif à sa consœur. C'est elle qui a créé toutes ces lanternes en verre soufflé.

— Impressionnant ! lâcha Max en sifflant d'admiration et en administrant un léger coup de pied dans le tibia de son ami, sous la table. John a omis de me dire que sa collègue était une artiste de talent.

Pour toute réplique, John grimaça et lui jeta un regard noir.

— Qu'est-ce que tu en dis, partenaire, on l'engage ? lui demanda Max avec un sourire narquois accroché aux lèvres.

— Ne peut-on pas en jaser à l’atelier, tout à l’heure ? répliqua John en lui remettant son coup dans les jambes.

— Je vous laisse en discuter entre vous, laissa entendre Nelly. Je vais aider Mia à servir les clients. Je vous rapporte quelque chose ?

— Juste un café, pour moi, commanda John.

— Tu le prends comme d’habitude, Sherlock ?

— Oui, murmura-t-il, les joues cramoisies.

— Moi, ce sera un café et un panini aux tomates séchées, pesto et *bocconcini*, enchaîna Max. Merci.

— Je reviens dans un instant, promet Nelly en ne se doutant pas de l’embarras de John.

— C’est quoi, cette histoire de Sherlock ? questionna Max après qu’elle se fut éloignée.

— Aucune idée, mentit John.

— Allons, John ! Ce n’est pas le moment de faire le difficile. Elle est parfaite : charmante, jolie, audacieuse...

— Ce sont tes critères de sélection pour la personne qui te remplacera ?

— Je ne parle pas de l’employé qui travaillera à l’atelier durant mon absence, mais d’une fille avec qui sortir ! Elle s’intéresse à toi, ça crève les yeux !

— Attention ! Avec ce que tu viens de me défilier à son sujet, je pourrais croire que c’est TOI qui es intéressé !

— Engage-la, chuchota Max après s’être penché vers l’oreille de son ami. Elle arrive au bon moment ; elle a les qualités requises pour faire le travail et nous n’avons pas le temps de recevoir des candidats en entrevue. N’oublie pas que je pars dans une semaine. Pour le reste, on verra bien si je me trompe.

— Et pour le drôle de type qui est passé à l’atelier ?

— On en reparlera plus tard. Voilà notre recrue qui revient.

Nelly s’approcha d’eux, un plateau dans les mains. Elle déposa un à un les plats sur la table et demanda :

— Alors ?

— Peux-tu venir à La Zone Onze, cette semaine ? l’interrogea John. Nous t’expliquerons ton rôle des trois prochains mois...

\*\*\*

*Je ne sais pas si je dois le dire à quelqu'un. On me prendrait pour un fou ! J'en ai assez de devoir cacher ce secret à tout le monde. Il faut absolument que je trouve une solution. Et cet avion qui me rend encore plus nerveux ! À mon arrivée en terre américaine, je saurai où le trouver et à ce moment-là, j'évaluerai...*

\*\*\*

Max avait quitté le café pour s'occuper de tout ce qu'impliquait sa future résidence d'artiste. De son côté, John était demeuré à la table où il tentait de lire le journal, non sans épier Nelly du coin de l'œil de temps à autre. Celle-ci se promenait entre les clients, nettoyait les surfaces et rangeait soigneusement les chaises libres. Tout à coup, sans prévenir, elle s'assit devant John et entama la conversation.

— Nous n'avions pas fini notre causerie, l'autre soir, quand tu as quitté le café...

— Je suis désolé, j'ai dû partir rapidement et je n'ai pas eu la chance de te saluer. Il y avait ce visiteur qui semblait te connaître et je n'ai pas voulu interrompre votre discussion...

— C'était mon frère, Vincent.

— Ah, répliqua John, soulagé et surpris de l'être.

— J'aurais pu te présenter à lui. Il est sculpteur.

— C'est de famille ?

— Ouais. Et toi, tu as des frères et sœurs ?

— Je suis fils unique.

Soudain, ils entendirent un cri en provenance de la cuisine. Sans attendre, les deux coururent retrouver Mia. Une entaille assez profonde sur la main de celle-ci faisait gicler du sang sur la surface de travail. La pauvre semblait sur le point de s'évanouir. Nelly s'empressa de sortir la trousse de premiers soins, pendant que John appliquait une pression sur la plaie avec le premier chiffon propre trouvé sur place. Après quoi, il entraîna sa patronne vers une chaise et lui ordonna de pencher la tête entre les jambes. C'était la première fois qu'il voyait Mia pleurer à chaudes larmes.

— Est-ce que c'est douloureux ? s'enquit-il.

— Pas vraiment ! Je suis juste bouleversée, *cuore mio*, mon père est gravement malade et on a dû l'hospitaliser d'urgence. Ma cousine vient de m'appeler pour m'apprendre la nouvelle. Je n'arrivais plus à me concentrer sur mes tâches, et voilà le travail, sanglota Mia en exhibant son bras meurtri.

— On va arranger ça avec des points de rapprochement, indiqua Nelly. J'ai souvent vu ma mère en faire pour mon casse-cou de frère. Tu pourras ensuite visiter ton père à l'hôpital et en même temps, consulter un médecin pour faire soigner ta blessure.

— Tu ne comprends pas, *cara mia*, mon père habite en Europe, au Royaume-Uni ! C'est hors de question pour moi d'aller là-bas !

— Non, mais... qu'ont-ils tous avec ce pays ? grommela John.

— Quoi ? lâcha Mia.

— Rien. Je me parlais à moi-même.

— Mia, continua Nelly, si tu vas rejoindre ton père, John et moi pourrons très bien tenir le café ; n'est-ce pas, John ?

— Bien sûr.

— Et tu reviendras quand tu seras en mesure de travailler le cœur en paix et la tête légère, ajouta Nelly.

— Vous êtes gentils, les enfants. J'y réfléchirai. C'est qu'il y a aussi Jack...

Nelly alla dans le bureau chercher les effets personnels de Mia, qui quitta le café à la hâte en compagnie de John. Un taxi se posta quelques secondes plus tard devant eux et conduisit Mia à l'hôpital. John revint ensuite pour ranger la cuisine avec Nelly, qui épongeait les dernières gouttes de sang sur le sol.

— Pauvre Mia, murmura la jeune femme. Sa famille vit si loin...

— Je ne savais pas pour son père... C'est probablement pour cette raison qu'elle a diminué ses heures de travail. Ça l'épuisait.

— En effet, confirma Nelly. Et prendre soin de son locataire lui demande aussi beaucoup.

— Est-ce que cet homme a quelqu'un, dans sa famille, qui pourrait prendre le relais ? C'est tout de même incroyable que ce soit Mia qui s'occupe de tout ! s'indigna John.

— Mia m'a dit que Jack n'avait personne, ici, signifia tristement Nelly.

— Il vient d'où ?

— Royaume-Uni.

— C'est le thème du jour, on dirait !

John aida Nelly à tout nettoyer. Ce faisant, ses pensées vagabondaient malgré lui vers un souvenir flou et très lointain.

*Décembre 1993. L'avion atterrit sur la piste de l'aéroport de Montréal sans trop de difficulté. L'Amérique. Le premier voyage de John, seul avec sa mère. Un an s'était écoulé depuis que le paternel avait déserté le nid familial et Maggie Allan tentait tant bien que mal de refaire sa vie avec son fils.*

— John, nous voilà chez nous, maintenant.

— Où allons-nous vivre ?

— Pour quelque temps, nous habiterons chez ton oncle Robert.

— Oncle Bob ?

— Oui. Il a réussi à obtenir un poste important au sein d'une compagnie de technologie informatique et il est propriétaire d'une grande maison dans l'ouest de la ville. Ce sera notre chez nous jusqu'à ce que nous trouvions une nouvelle demeure bien à nous ! s'exclama Maggie.

— Papa sera-t-il capable de nous retrouver, si jamais il nous cherche ?

À cette question, le ton de Maggie changea brusquement, passant de la chaleur au froid glacial.

— Ton père ne reviendra jamais, je te l'ai déjà dit. Cesse de me parler de lui, John, tu m'entends ?

\*\*\*

Nelly retourna voir les clients et finit de débarrasser les tables où traînaient ici et là des tasses et des assiettes. John retrouva ses esprits et se laissa choir sur une banquette du café, près d'une des vitrines. Se souvenant soudainement de la raison de sa venue, il prit discrètement quelques photos supplémentaires des lieux. Il en aurait besoin pour planifier l'installation de ses toiles. C'est alors qu'il se demanda si

avec toutes ses préoccupations, Mia avait pu trouver le temps d'expédier les invitations pour le vernissage. Dans le cas contraire, il lui enverrait un message dès le lendemain pour déplacer la date de l'événement et ainsi, lui permettre de souffler un peu. Elle n'avait probablement pas eu droit à beaucoup de repos ces derniers temps.

— Ton ami part bientôt ? questionna Nelly en s'amenant vers lui.

— Dans moins d'une semaine, répondit John. Tu es toujours certaine de vouloir le remplacer ? Avec ton horaire au café, ça te fera de très longues journées...

— Je suis sûre de mon choix.

— Mais comment feras-tu pour réaliser tes projets de création en verre ? C'est que nous n'avons pas l'équipement requis, à l'atelier.

— Aucun problème. Je travaillerai chez moi le samedi et le dimanche.

— N'as-tu pas de temps libre, parfois ? taquina John.

— D'une certaine façon, oui... répliqua Nelly.

— Et que fais-tu ? l'interrogea John, curieux.

— J'écoute un bon film pour me détendre. Je chante, aussi.

— Dans une chorale ?

— Non, toute seule, chez moi, rigola la jeune femme. Il y a des choses qu'on aime faire juste pour le plaisir, n'est-ce pas ? Comme peindre, par exemple. J'adore ça !

— Vraiment ? Me montrerais-tu l'une de tes œuvres ?

— Si tu le souhaites. Lors de la visite de votre local ?

— Entendu, confirma John en jetant un coup d'œil à l'horloge installée au mur. Comme le temps passe vite, le café va bientôt fermer ! Est-ce que tu veux que je te raccompagne chez toi ?

— Non, ça va, merci. Je n'habite pas très loin. Mais c'est gentil de le proposer.

— Bon, eh bien... bonne soirée, alors !

— À bientôt, John ! Je suis contente que tu sois venu, aujourd'hui !

John sourit, poussa la porte du café et s'engouffra dans la nuit naissante. Derrière lui, Nelly ferma une à une les ampoules des lan-

ternes de verre, avant d'éteindre toutes les autres lumières. Pour sa part, son collègue se dirigea vers le support à vélo où était cadenassé son bolide. Dans la pénombre fraîche de mai, il roula vers son appartement, le cœur léger et des étoiles dans les yeux.

## Chapitre 5

Les jours suivants, Bob n'occupait pas son banc habituel et John s'en inquiéta. C'est que l'homme n'était plus très jeune et qu'il lui connaissait déjà quelques ennuis de santé. Ce matin-là, il se promit de revenir sur l'heure du dîner pour s'assurer qu'il se portait bien. Sans quoi il appellerait l'organisme qui lui venait généralement en aide.

Il arriva donc au café plus tôt et prit quelques minutes pour passer un coup de fil à Max, qu'il n'avait pas eu la chance de croiser dernièrement. Il lui annonça que Nelly passerait possiblement à l'atelier au cours de l'avant-midi. Son partenaire l'assura qu'il transmettrait le maximum d'informations quant aux responsabilités imputées à l'emploi et raccrocha. Tout à coup, un homme aux allures étrangement familières déambula sur le trottoir, près d'une des vitrines. John en profita pour aller débarrer la porte du commerce et placer l'affichette du côté *ouvert*, tout en scrutant les traits du passant. Avec ses cheveux gris, sa peau relâchée et son dos légèrement courbé, l'homme devait compter au moins soixante-dix bougies. John fut surpris de le voir fouiller dans la pochette arrière de son vélo qu'il avait attaché au lampadaire, face au café. Il sortit en trombe et accosta le curieux personnage.

— Excusez-moi, mais c'est ma bicyclette. Cherchez-vous quelque chose ? demanda-t-il d'un ton accusateur.

L'homme sursauta comme un enfant qu'on vient de prendre la main dans le sac. Le regard triste, il manipulait un bout de papier.

— Je cherchais plutôt quelqu'un, répondit-il dans un français aux syllabes déformées. Et je crois l'avoir maintenant trouvé...

« Non, impossible... LUI ? » se dit John en sentant le sol se dérober sous ses pieds et le sang quitter son visage.

— Pa... papa ? bégaya-t-il.

— John ! s'exclama le vieil homme dont les yeux s'humidifièrent.

— Qu'est-ce... que fais-tu ici ? Comment...

— Je suis arrivé il y a quelques jours.

Les mots se bousculaient dans l'esprit et la bouche de John, tandis que des émotions opposées s'entrechoquaient brutalement dans

tout son être : joie, colère, tristesse. Le paysage tournait tout autour de lui, alors que le temps semblait soudainement s'être figé.

— Tu as brisé le cœur de maman. Tu nous as abandonnés...

Les deux hommes se scrutèrent, puis James bégaya à son tour :

— Je suis tellement désolé, John...

— Si tu ne voulais plus nous voir, alors, pourquoi reviens-tu maintenant ?

— Me voilà un vieillard, à présent, soupira James, las. Je suis venu... te transmettre un message.

— Comment nous as-tu trouvés ? Et maman, dans tout ça ?

— Tu connais ta mère ! Elle m'a claqué la porte au nez ! Oh, il est facile de trouver des gens, de nos jours. C'est beaucoup plus ardu de se faire pardonner.

— Elle ne voulait pas que je lui parle de toi. Jamais. Tu n'existais plus pour elle, James. Tu avais disparu et elle s'était fait une raison.

— Je sais. Ç'a été la pire erreur de ma vie. Je sais que le fait de t'avouer cela aujourd'hui n'a aucune valeur, mais c'est la triste vérité. Écoute, les médecins ne me donnent tout au plus que deux mois à vivre. Je dois te parler.

— Alors... tu souhaites te donner bonne conscience avant de mourir, c'est ça ? demanda amèrement John, stoïque, après avoir encaissé le coup.

— Ce n'est pas pour cette raison que je te cherchais. Nous avons beaucoup plus de points en commun que tu ne le croies, John. Je viens t'avertir... de ne pas aller au Royaume-Uni !

C'était donc lui, le vieil homme en sueur dont Max parlait !

— C'est toi qui es passé à l'atelier ?

— Je t'en supplie, ne change pas de sujet. C'est très important !

— Mais qu'est-ce que tu me racontes ? Tu débarques de nulle part, tu t'immisces dans ma vie sans crier gare après vingt-cinq ans de silence, et tu voudrais que je prête attention à tes conseils dénués de sens ? N'importe quoi ! Pour qui te prends-tu ? se fâcha John.

— Écoute-moi, je t'en prie ! Si tu vas là-bas, ça pourrait changer le cours de ton existence !

— Tu as déjà changé le cours de mon existence et je m'en suis très bien tiré. Maintenant, je vais te demander de partir et de nous laisser tranquilles, maman et moi. Tu sauras le faire, tu t'y connais dans ce domaine !

John tourna les talons et abandonna son père sur le trottoir. Celui-ci courba le dos et, en traînant les pieds, s'éloigna jusqu'à disparaître de la vue de son fils. Entretemps, des clients étaient entrés et attendaient au comptoir, l'air impatient. John jeta un œil à l'horloge et eut soudainement hâte que midi sonnât.

\*\*\*

Vers onze heures, Mia arriva avec un bandage autour du bras, enroulé de façon à lui laisser la liberté de mouvement dont elle avait besoin pour travailler. Quand elle vit l'allure de John, elle s'exclama :

— Dis donc, tu en fais une tête, aujourd'hui ! Que se passe-t-il ?

— Mon père... Il est réapparu ce matin...

— *Mio dio* ! s'écria Mia en plaquant la main sur sa bouche. Après tout ce temps ? Je n'en reviens pas ! Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Me parler, imagine-toi ! Monsieur m'a conseillé de ne pas suivre Max au Royaume-Uni ! D'ailleurs, je ne comprends même pas comment il a été mis au courant de cette éventualité !

— Peut-être qu'il a été informé des projets de ton ami et qu'il pensait que tu l'accompagnerais ?

— Ben voyons donc ! C'est du délire ! Mais si ça ne l'est pas, c'est inquiétant !

— Tu as raison, c'est absurde. A-t-il dit autre chose ?

— Que nous avons beaucoup en commun, lui et moi... Il y a plus de vingt ans qu'il nous a quittés, ma mère et moi, alors comment peut-il prétendre me connaître à ce point ? lâcha John en s'asseyant sur un tabouret.

— As-tu tenté d'en savoir plus sur lui ? Ce qu'il fait et le lieu où il réside, par exemple ?

— J'aurais dû ? J'étais tellement mêlé et furieux, Mia. Je lui ai dit de me laisser seul. Ce qui ne changera pas grand-chose, de toute manière, car c'est ce qu'il a toujours fait.

— John, reprit Mia en s'asseyant près de lui, tu sembles lui en vouloir encore beaucoup, et je comprends que tu aies pu souffrir de son absence. Mais sache quelque chose... Tu ne pourras pas arrêter la douleur tant que le pardon ne sera pas accordé. As-tu songé à cela ?

— Que je lui pardonne ?

— Offre-toi ce cadeau. Ça libère.

— Et toi, Mia, as-tu déjà eu à pardonner à quelqu'un ?

— Maintes fois, confessa Mia après s'être levé et avoir détourné le regard.

John se mit à réfléchir en silence. Par délicatesse, l'Italienne changea de sujet.

— J'ai pris la décision d'aller retrouver mon père malade. Je le fais surtout pour moi. Il y a beaucoup de choses dont j'aimerais discuter avec lui. Il m'a justement demandé pardon et je compte le lui accorder en personne.

— Et qu'advient-il de ton locataire ?

— Oui, eh bien... je me demandais d'ailleurs si tu ne pourrais pas t'en occuper ?

— Moi ? fit John, perplexe.

— Tu pourrais lui rendre visite chaque fin d'après-midi ? Seulement pendant mon absence...

— Mais, je ne le connais même pas !

— Tu n'auras pas grand-chose à faire. Il a seulement besoin de compagnie, quelqu'un pour effectuer les tâches qui nécessitent un peu plus de force. Tu sauras comment t'y prendre, j'en suis certaine. Je vois comment tu prends bien soin de ce Bob.

— On pourrait croire que tu as décidé pour moi.

— Peux-tu me rendre ce service ? demanda Mia, les yeux suppliants.

— D'accord, mais seulement pendant que tu seras à l'extérieur du pays.

— Tu es un *angelo*, tu le sais, ça ?

— Si tu le dis ! Enfin. Parlant de vieil homme, mon père m'a confié autre chose, reprit John. Qu'il n'en avait pas pour très longtemps. Quelques mois à peine.

— Alors, réfléchis à ce dont nous avons discuté. Ce n'est peut-être pas sans raison qu'il est venu à toi.

Mia laissa John à ses pensées et prit le relais au comptoir. Voyant sur l'écran d'ordinateur que Nelly lui avait écrit un message, l'artiste s'empressa de l'ouvrir.

*John,*

*J'ai averti Mia qu'aujourd'hui, j'arriverai quelques minutes plus tard au café. Max m'a dit qu'il était trop occupé à peindre et qu'il me conseillait de passer vers l'heure du dîner pour voir les détails avec toi. On se voit donc tout à l'heure !*

*Nelly*

« Sacré Max ! » songea John. « Il s'est arrangé pour me laisser seul avec Nelly ! À moins qu'il ne veuille pas être dérangé pendant qu'il est seul avec Anaïs ? »

Le jeune homme chassa cette dernière pensée de son esprit et quitta le café, pressé de se rendre à l'atelier. Avant de prendre son vélo, il leva les yeux vers l'appartement au-dessus du commerce et vit les rideaux de la fenêtre se refermer au même moment. Décidément, ce Jack n'avait rien d'autre à faire que d'épier les gens ! Tout en roulant sur la chaussée humide de la rue, il s'inquiéta de la santé mentale du vieux locataire de Mia.

## Chapitre 6

Les piétons se rassemblaient par petits groupes devant la vitrine de La Zone Onze pour contempler l'artiste à l'œuvre. Pour la plupart, il s'agissait de touristes qui se mélangeaient aux étudiants, aux citadins et à quelques sans-abris. En hiver, lorsque la température chutait à vingt degrés sous le point de congélation, des itinérants venaient parfois se réchauffer à l'intérieur. Chaque fois, John leur offrait des breuvages chauds. Il s'occupait de tout le monde, celui-là, par amour pour l'humanité. Et les gens l'aimaient. C'est ainsi qu'il avait connu Bob. En plus de porter le prénom de l'oncle qui les avait hébergés, sa mère et lui, Bob avait le même sens de l'humour que ce dernier, ce qui lui plaisait. Un hiver, lors d'une semaine de froidure extrême, il avait accueilli l'itinérant dans son atelier tous les jours. Non sans fierté, Maggie lui avait lancé : « Mon John, c'est toi qui incarnes le mieux ce prénom ! » C'était le plus beau compliment qu'il avait reçu de sa part, sachant l'admiration sans bornes qu'elle vouait au chanteur des Beatles !

Dans La Zone Onze, occupé à fixer les attaches au dos de ses œuvres, John ne prêtait guère attention aux curieux agglutinés devant la vitrine. Un tapotement sur la porte d'entrée le fit sursauter. En se retournant, il aperçut un vieil homme debout dans le vestibule.

— Bob ! s'exclama-t-il. Je pensais justement à toi ! Où étais-tu passé ?

— En bonne compagnie, le jeune ! Je crois que je suis amoureux ! Mais elle n'est pas facile d'approche ! Elle a refusé le bouquet de fleurs que je lui ai offert, répondit Bob d'un air penaud.

— Ah, elle ne saura résister à ton charme bien longtemps ! l'encouragea le peintre.

— J'espère, mon gars. En tout cas, j'suis patient. Je vais réussir à la conquérir, foi de Robert Couturier !

— Je n'en doute même pas ! Tiens, c'est pour toi, dit John en tendant un sandwich à son visiteur. J'avais prévu un repas supplémentaire.

Les deux hommes se saluèrent et Bob retourna se promener dans le quartier, laissant l'artiste à ses réflexions. Plus tard, ce der-

nier songea de nouveau à Jack, le locataire de Mia. Il n'avait jamais rencontré ce type. Il l'avait entrevu quelques fois à travers les rideaux de sa fenêtre, mais sans plus. Mia allait sûrement les présenter l'un à l'autre avant de partir. Soudain, la clochette de la porte retentit une seconde fois.

— T'as oublié quelque chose, Bob? questionna John sans se retourner.

— Bonjour, John, entendit-il.

Cette voix tout droit sortie du passé lui glaça le sang dans les veines. Il leva les yeux et murmura :

— Anaïs.

« *C'est quoi, cette journée infernale! Ce matin, mon père, et maintenant, ELLE!* » maugréa-t-il en son for intérieur.

La splendide beauté entra dans l'atelier et laissa choir son foulard sur la méridienne en esquissant son sourire le plus charmeur.

— Tu n'as pas tellement changé, commença-t-elle d'un ton enjôleur. C'est vrai qu'il ne s'est pas vraiment écoulé tant de temps depuis la fin de nos études...

— Plus de dix ans, précisa sèchement John.

— Autant que ça? Il m'a semblé que c'était hier que nous bavardions et travaillions ensemble pour réaliser toutes sortes de projets...

— Hier, c'est bien avant que tu ne le croies.

— À ce point-là?

« *Tu ne réussiras pas à me déstabiliser, Anaïs* », tenta de se convaincre l'artiste.

Anaïs s'approcha de lui en exagérant son déhanchement et s'assit à ses côtés, avant de reprendre la conversation.

— Tu sais, de mon côté, j'ai fait un grand bout de chemin. Pas toujours fière de ce que j'ai fait, mais j'ai beaucoup mûri.

— Ah, bon! laissa échapper John d'un ton sarcastique.

— Tu m'en veux? C'est vrai que tu as toujours été si présent pour moi, lui expliqua-t-elle en tentant sans succès de lui toucher l'épaule. J'avais tellement besoin de liberté et d'explorer... J'ai agi de manière égoïste et ai perdu beaucoup d'amis. Comme toi...

— Anaïs, tu sais que mes sentiments pour toi dépassaient largement le stade de l'amitié.

— John ! Si j'avais su... s'exclama Anaïs en feignant la surprise.

— Comme c'est charmant ! Tu oses te présenter ici et me mentir en pleine figure ! Tu n'as pas tant changé que cela, finalement. Arrête de me faire perdre mon temps et retourne chez toi, Anaïs ! Ou peut-être venais-tu pour voir Max ?

— Tu me blâmes d'avoir approché ton ami ? Ne te méprends pas... C'est un artiste que j'admire vraiment beaucoup. Nous sommes maintenant très proches l'un de l'autre.

— Ah, bon ? Comme tous ces professeurs qui t'ont enseigné ?

John ne vit pas la main de la femme atterrir sur sa joue. Anaïs avait développé une rapidité admirable pour administrer des gifles sans qu'on s'y attende.

— De telles paroles, venant de toi ! siffla-t-elle entre les dents. Qui aurait cru ?

L'artiste se frotta la mâchoire et fixa l'impétueuse visiteuse dans les yeux. Les curieux s'étaient éclipsés, probablement gênés d'être témoins d'une pareille scène.

— Tu m'as fait rêver pendant de nombreuses années, Anaïs. J'aspirais à plus grand que tu ne pouvais l'imaginer, confia John. Toi et moi, un couple d'artistes traversant les âges et peignant des tableaux qui marqueraient l'histoire. C'était ridicule et puéril, quand j'y pense !

— C'était mal me connaître, chéri ! J'avais choisi cette branche, parce que c'était la seule qui pouvait me prouver que j'avais du talent en quelque chose. Je n'avais aucune ambition dans ce domaine et je n'en ai pas davantage aujourd'hui ! Cependant, je suis en mesure de VENDRE l'art. Je suis même devenue experte ! Laisse-moi t'aider, comme j'aide ton ami Max !

— Pourquoi crois-tu que j'aie besoin de ton aide ? Et pourquoi devrais-je te faire confiance ?

— Tu as vu les toiles de Max ? Nous les avons bien emballées et elles s'envoleront cette semaine vers l'Europe. Elles ont déjà une place chez des collectionneurs. Ces gens aisés ne font affaire qu'avec des intermédiaires soucieux de la discrétion...

— Ils ont une fixation sur toi, ou quoi ? Parce qu'au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, TU FIGURES SUR TOUS LES TABLEAUX !

— Ils voulaient mon portrait, voilà tout, répliqua Anaïs en rougissant.

— Ah, bon ? ironisa John.

— Qu'y a-t-il de mal à jouer le rôle de la muse ? s'offusqua Anaïs.

— Non, rien, pas de mal. Tu pourrais les produire toi-même, tes autoportraits !

— Je n'ai aucunement envie de me remettre à peindre !

— Et moi, je n'ai aucunement besoin de ton assistance, et certainement pas de cette façon. Merci, mais non merci !

— Tu vas regretter d'avoir refusé mes services, John Allan Roy ! Crois-moi, tu viendras me supplier à genoux de t'apporter mon aide !

Tout en se retenant de ne pas rire, John se rendit compte que finalement, son ex-consœur de classe avait moins d'emprise sur lui qu'il ne le pensait. Tellement, qu'Anaïs en parut déstabilisée. Son visage s'était transformé et ses joues changeaient de couleur, virant du rose au rouge vif. Au même moment, la clochette de l'entrée retentit à nouveau, puis une jeune femme apparut dans le cadre de la porte. John s'empressa d'aller à sa rencontre et de l'enlacer, non sans la voir figer sur place.

— Bonjour, ma chérie ! lâcha-t-il en clignant d'un œil.

— Bonjour, répondit Nelly, un peu surprise.

— Comment s'est passée ta matinée ?

— Bien, répliqua la brunette avec un sourire en coin.

— Approche, que je te présente à une amie d'université. Anaïs, voici Nelly, ma femme...

— Tu... tu es marié ? s'écria Anaïs.

— Enchantée de faire votre connaissance, Anaïs, rétorqua Nelly en se prêtant au jeu. John m'a beaucoup parlé de vous.

— Je ne savais pas que tu t'étais marié ! répéta Anaïs sans même un regard pour Nelly.

— Nelly et moi, nous nous sommes rencontrés il y a trois ans au Café Minelli.

— Oui, poursuivit Nelly. Nous nous sommes vus à travers la vitrine et je l’ai invité à entrer pour prendre un latte ! Tu t’en souviens, chéri ?

— Si je m’en souviens ! Tu étais rayonnante et j’étais ébloui par ta beauté.

— Nous avons passé un merveilleux moment et tu as ensuite dû quitter les lieux subitement... Pourquoi donc, déjà, trésor ?

— Une urgence soudaine à régler. Dommage, car ce n’est pas l’envie de te reconduire chez toi qui manquait.

— Ah oui ?

— Hum, hum... toussota Anaïs en toisant John du regard. Bon, eh bien... je vous laisse. Voici ma carte pour me joindre lorsque tu changeras d’avis concernant notre association. À bientôt, John.

Elle quitta aussitôt l’atelier, en agrippant brusquement son foulard au passage. Dès qu’elle fut sortie, John pouffa de rire et s’affala sur la méridienne.

— Merci, Nelly ! Tu ne peux savoir à quel point tu tombais à pic !

— J’avais l’impression que tu souhaitais te débarrasser de cette femme ! s’esclaffa Nelly.

— Tu as été super ! Je me sens si bien, maintenant, si léger !

— Elle était casse-pieds à ce point-là ?

— Oh oui ! En fait, je n’en avais aucune idée. Je viens de le découvrir.

— J’ai une intuition, Sherlock : une ancienne flamme ?

— Vraiment perspicace, mais ajoutons cette nuance : c’est une fille pour qui j’avais le béguin lorsque j’étudiais à l’université. Mais ça n’a jamais collé entre nous.

— Un romantique...

— Ça te surprend ?

— Je constate le fait, c’est tout ! répliqua Nelly.

Ils échangèrent un sourire gêné, puis Nelly détourna les yeux.

— J’ai apporté des sandwichs et des boissons chaudes. Ça te dit de les partager avec moi ? proposa John.

— Bien sûr.

Le peintre se leva et saisit un sac en papier qui reposait sur la crédence, près de la porte du bureau. Il invita Nelly à prendre place à ses côtés et déposa le repas sur une table ronde devant eux. Une douce fragrance sucrée lui chatouilla le nez lorsqu'il se pencha vers elle pour lui donner son goûter. Quand leurs mains se frôlèrent maladroitement, Nelly lâcha un petit rire qui ravit John. Ils mangèrent quelques minutes en silence, jusqu'à ce que la jeune femme relance la conversation.

— Alors, qu'attends-tu de moi? Je veux dire... en ce qui concerne le travail à l'atelier?

— Ah oui, le travail, c'est vrai. Voici, j'ai imprimé ton horaire.

— Parfait.

— Ensuite, pour les ventes des œuvres, il y a le cartable, dans le bureau, qui explique la procédure. Si les clients ont des questions et que tu n'es pas certaine des réponses, tu peux toujours m'appeler et laisser un message sur mon téléphone portable. Pour les urgences, texte-moi. Là, poursuivit John en se levant de la méridienne pour ensuite pointer du doigt un coin de l'atelier, ce sont les toiles de Max. C'est son espace de travail.

— Intéressant! On dirait la fille qui vient de partir!

— En effet! Et en plusieurs exemplaires! ironisa John.

— Ça ne te pose pas de problèmes que ton ami peigne ton ancien flirt?

Rougissant jusqu'à la racine des cheveux, John détourna le visage.

— Je suis désolée, ça ne me regarde pas, s'excusa Nelly.

— Je ne l'aime plus, rétorqua John, alors j'imagine que ça ne devrait pas m'affecter, non?

Nelly le fixa avec intérêt. Il continua la visite en désignant un autre endroit de l'atelier.

— Là, tu le devines, c'est mon espace de création. Et ici attendent gentiment les œuvres qui seront exposées au Café Minelli dans quelques semaines.

— Tu as dit à Mia qu'elle pouvait repousser le vernissage, alors?

— Bien sûr. Vu ce qui se passe avec son père, c'était la moindre des choses, non?

— C'est certain.

Après un silence complice, John demanda :

— As-tu apporté une de tes œuvres, tel que tu m'avais promis ?

— Je l'ai laissée dans l'entrée.

En voyant Nelly se diriger vers la crédence, John remarqua qu'elle portait une jolie jupe juste assez courte pour laisser voir le haut de ses genoux. Sa peau était couleur de miel. Lorsqu'elle se trouva à quelques pas de lui, il ne put se retenir de jeter un œil discret sur les magnifiques courbes qu'il pouvait apercevoir à travers son gilet. Elle souleva son œuvre devant lui et lança :

— Voilà. C'est ce que je fais pour m'amuser.

Ce que John vit alors le stupéfia. Non seulement Nelly possédait sa touche particulière et savait comment appliquer et mélanger, mais au-delà de la technique, il sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

— Impressionnant, s'exclama-t-il en prenant le tableau dans ses mains.

— Tu te moques de moi, c'est ça ? s'étonna Nelly.

— Je suis bouleversé par l'étendue de tes talents ! Vraiment !

— N'en mets pas trop, quand même ! Je fais ça à temps perdu, rien de bien ambitieux.

— Tu devrais songer à faire carrière ! Tu as réellement un don, je te jure ! s'écria John.

— Je vais y penser, promis Nelly en enlevant le tableau des mains de John, sourire aux lèvres. N'ajoute plus rien, je pourrais croire que tu me mènes en bateau !

— Attends ! Installe ton œuvre ici, sur ce mur.

Nelly s'exécuta. L'éclairage mettant son tableau en évidence, elle dut avouer qu'il figurait très bien à côté des toiles de John. Tous deux se reculèrent machinalement et s'assirent en même temps sur le divan. Ils rebondirent et s'esclaffèrent. Face à face, seulement quelques pouces séparaient leurs lèvres. Nelly scruta les yeux sombres de John, qui s'approcha doucement...

« *Driiing !* »

La sonnerie du téléphone les fit sursauter. Nelly replaça quelques mèches de cheveux, tandis que John s'excusa avant de se lever pour répondre à l'appel dans le bureau. La jeune femme l'entendit parler

tout bas, et le vit se frotter la nuque. «De mauvaises nouvelles, on dirait», pensa-t-elle. Elle prit discrètement son cabas et s'éclipsa sans bruit. Elle devait y aller, de toute façon, car Mia l'attendait au café.

Quand John raccrocha, il constata, déçu, que son amie avait déjà quitté les lieux. Au mur, toutefois, sa toile faisait rayonner sa présence. Malgré la nouvelle qu'il venait d'apprendre, il sourit et ferma l'atelier, puis rejoignit sa mère aux urgences.

## Chapitre 7

À l'hôpital, Maggie Allan arpentait le hall, les bras croisés. Elle semblait avoir vieilli de dix ans. John pensa que cette transformation était sûrement due à la visite impromptue de son père. Les yeux rougis, sa mère s'avança vers lui et le prit dans ses bras.

— Oh, John... Je suis tellement désolée, commença-t-elle en tentant de retenir un sanglot.

— Mais voyons, maman, qu'est-ce que tu racontes ? Tu n'y es pour rien !

— Si tu savais comme je me sens mal en ce moment...

— Qu'est-ce...

Une infirmière les interrompit et leur ordonna de la suivre. Quand ils entrèrent dans la chambre d'hôpital, John prit la main de sa mère et la guida vers le fauteuil près des fenêtres. La soignante vérifia les signes vitaux du patient et sortit de la pièce, laissant Maggie et John seuls avec lui. Sur le devant du lit, un petit écriteau indiquait *James Roy*. Assoupi et branché de partout, celui-ci ronflait.

Maggie se leva et s'approcha du lit. Du bout des doigts, elle caressa la main de son ex-mari, qui continuait de dormir.

— L'infirmière lui a administré un calmant. Cela nous permettra de discuter sans qu'il nous entende.

— Maman, je ne comprends rien à rien. Peux-tu cesser ce mystère et me parler ?

Maggie retourna s'asseoir sur le fauteuil. Elle se pencha vers l'avant et mit sa tête entre ses paumes, les coudes sur ses genoux. Quelques perles glissèrent de ses yeux et allèrent imbiber ses pantalons. John lui posa un bras sur l'épaule, histoire de l'encourager.

— John, articula-t-elle d'une voix chevrotante, j'aimerais tellement revenir en arrière et effacer certains passages... Ce que je m'appête à te confier risque de te choquer.

— Avec la journée que je viens de vivre, un truc de plus ou de moins, ça ne fera aucune différence, la rassura John.

— Ce n'est pas ton père qui nous a quittés quand tu étais enfant. C'est moi qui suis partie.

— Quoi ?

— Il était en... voyage et j'ai pris la décision... de tourner une page de notre vie. Je t'ai donc emmené en Amérique. Quand ton père est revenu, il a trouvé une note que je lui avais écrite et laissée sur la table.

— Mais... pourquoi ?

Maggie semblait déchirée entre le devoir de dire la vérité et le choix de garder le silence, ce qui n'était pas sans redoubler la blessure causée par la délivrance d'un tel secret. Néanmoins, elle continua son récit.

— Je t'en prie, John, sache d'abord que j'ai cru faire ce qui était le mieux, pour nous, vu les circonstances.

— Pourquoi m'avoir raconté pendant toutes ces années que c'était lui qui nous avait quittés, alors que c'était tout le contraire ? Qu'avait-il fait de si grave pour que tu ne veuilles plus qu'il fasse partie de notre existence ? De MA vie !

— S'il te plaît, écoute-moi ! Je souhaiterais que les choses se soient passées autrement, que James soit en forme et que nous ayons plus de temps devant nous pour tout nous dire, mais ce n'est pas le cas.

— Te rends-tu compte, maman, du mensonge dans lequel j'ai baigné pendant tout ce temps ?

— Tu as raison et je me sens terriblement coupable, crois-moi. Je m'en veux, mais c'était nécessaire...

— Mme Maggie Allan ? M. John Allan Roy ? les interrompit un homme qui au même moment, entra dans la chambre. Je suis le docteur Morin. J'aurais souhaité vous annoncer que l'état de James est stable, mais ce serait faux. Sa condition s'aggrave et j'ai peur que nous devions le transférer dès demain dans l'aile de soins palliatifs...

— Docteur Morin, pouvez-vous nous dire si le tout se mesure en mois, en semaines... ? le questionna Maggie d'une voix chevrotante.

— Je suis vraiment navré de vous le faire savoir ainsi, mais je crois que si vous désirez passer le plus de temps possible avec James avant son départ, vous devriez songer à demeurer à son chevet...

Pleurant de plus belle, Maggie s'effondra, alors que John était aussi désespéré qu'égaré. À peine quelques heures auparavant, son père réapparaissait dans sa vie, et voilà que maintenant, sa mère lui avouait d'étranges secrets, en plus de pleurer sur le sort d'un homme

qu'elle avait fui une vingtaine d'années plus tôt. Comment retrouver son chemin, alors qu'il se dérobe à chacun de nos pas ? Perdu dans ses pensées, le jeune homme n'entendit pas le docteur Morin leur souffler des mots réconfortants. Quand celui-ci quitta la chambre, Maggie s'essuyait les yeux à l'aide d'un mouchoir. Ce faisant, elle nota que John ne cessait de la fixer.

— Mon Dieu, par où commencer ? soupira-t-elle.

— Disons par la raison qui t'a poussée à fuir le Royaume-Uni...

— Ce n'est pas offert à tout le monde d'avoir plusieurs dons et James avait... a tout pour lui... reprit Maggie en s'approchant de son fils. Pas étonnant qu'il me plaisait tant ! Quel charisme émanait de cet homme, à l'époque où je l'ai connu !

Son regard s'assombrit lorsqu'elle poursuivit en disant :

— Mais il avait décidé d'user de ses... capacités pour commettre des actes qu'il savait à l'encontre de mes valeurs. Je ne pouvais plus passer l'éponge et continuer d'agir comme si je ne me rendais compte de rien.

— Qu'a-t-il fait de si épouvantable ?

— Tu sais, John, répliqua Maggie en pivotant vers son garçon, ce n'est pas parce que j'ai vécu la période *Peace and Love* que j'adhérais à tout ce que les hippies prônaient ! L'amour libre et tout ça, c'était de la foutaise, pour moi, rien de moins ! Un beau slogan et un mode de vie magnifique, mais mal ciblé, si tu veux mon avis. Ton père a dépassé... mes limites. Je l'aimais de tout mon cœur et de tout mon être. Lui aussi, d'ailleurs. Mais, il s'est perdu dans des aventures extra-conjugales. Mon désir pour lui s'est éteint, tout comme ma confiance. Alors, je n'ai eu d'autre choix que de le quitter.

— Tu aurais pu partager ma garde avec lui, répliqua John après s'être accordé un moment de réflexion. Comme n'importe quel couple qui se sépare ?

— Et le laisser te corrompre avec ses idées ? Jamais de la vie ! Tu aurais fini comme lui, à courir les jupons ! Je voulais que tu grandisses en développant une capacité de discernement et un respect pour l'amour ! Regarde l'homme que tu es devenu ! Intègre ! Voilà pourquoi je suis partie ! Toutes les femmes doivent assurément se pâmer devant toi, aujourd'hui !

— Si tu savais, maman! s'exclama John. Je n'ai jamais eu beaucoup de chance avec la gent féminine... En tous cas, jusqu'à tout récemment, c'était peu glorieux!

Cela dit, John se remémora le visage lumineux de Nelly et sourit. Remarquant sa mine réjouie, Maggie sauta sur l'occasion pour se permettre d'en ajouter à son histoire, avec l'espoir que la soudaine bonne humeur de son fils l'aiderait à surmonter la prochaine nouvelle...

— Chéri, continua-t-elle, il y a autre chose.

— Plus rien ne m'étonne, aujourd'hui, lâcha John.

— Lui qui adorait écrire, il m'a demandé que nous entretenions une correspondance, afin qu'il puisse être informé de ton évolution. En échange, j'ai exigé de lui une totale discrétion, jusqu'à ta majorité. Il a accepté ce marché. Mais, pour une raison que j'ignore, il n'a jamais tenté de prendre contact avec toi après tes dix-huit ans.

— Tu veux dire que vous aviez gardé un lien?

— Plus ou moins. Tous les ans, je lui envoyais des photos de toi. Chaque fois, il m'écrivait une lettre en retour pour me remercier de lui donner de tes nouvelles. Après tout, tu étais aussi son fils. Puis une année, c'était à l'époque où tu finissais ton secondaire, je lui ai fait parvenir, comme à l'habitude, quelques clichés, et il ne m'a jamais répondu. L'année suivante non plus. Alors, j'ai mis fin à notre correspondance épistolaire. J'ai pensé qu'après tout ce temps, il avait probablement dû refaire sa vie... Mais je me trompais. Il a communiqué avec moi lorsqu'il est arrivé au Québec.

— Quand?

— Il y a tout juste deux semaines.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit?

— Oh, John, j'avais tellement peur que tu m'en veuilles de t'avoir caché la vérité sur cette histoire! Comprends-moi! Vingt ans se sont écoulés sans que j'obtienne des nouvelles de lui. Je croyais qu'il avait fait une croix sur nous! Alors, qu'est-ce que ça aurait changé? J'aurais émis une demi-vérité, puisqu'il nous avait finalement oubliés! Mais non, il est revenu!

— Comment as-tu réagi? s'enquit John.

— Pas très bien! C'était un mardi. Le carillon a sonné. Imagine ma surprise quand j'ai vu ton père sur le pas de ma porte!

— C'est sûr ! laissa entendre John en se remémorant sa récente rencontre avec Anaïs.

— Je ne l'ai pas laissé entrer. J'étais troublée et mon cœur balançait entre l'envie de le serrer dans mes bras et celle de le frapper ! Il gesticulait, demandait à te voir, disait qu'il était impératif qu'il te parle, et cetera. Plutôt que de l'écouter, je lui ai fermé la porte au nez après lui avoir crié que tu n'étais plus un petit garçon qui habite chez sa maman et que, s'il savait encore compter, il comprendrait que son fils avait maintenant l'âge d'être père.

Maggie marqua une longue pause durant laquelle elle jeta un regard sur la poitrine de James, qui montait et descendait lentement.

— Je me sens tellement mal, à présent. Il ne m'avait pas dit qu'il était souffrant à ce point.

John s'approcha de sa mère, qui poursuivit son histoire lovée dans le creux de ses bras.

— Je ne saisis rien à son baratin, mais je crois qu'il est de ton droit de connaître un peu plus ton père. C'était égoïste de ma part de t'avoir éloigné de lui durant toutes ces années et je m'en rends bien compte. Tu m'en veux, dis ?

— Je comprends ce que tu as pu vivre, et donc, je ne suis pas fâché. Je resterai à son chevet le temps que je pourrai. Retourne chez toi.

— Merci, John. Je t'aime.

— Moi aussi, maman.

\*\*\*

Le soir venu, John ouvrit son portable et écrivit un petit message à Nelly pour lui faire savoir qu'elle pourrait commencer le travail à l'atelier dès le lundi suivant. Il lui expliqua la situation avec son père, lui dit qu'il était désolé d'avoir dû écourter leur rencontre et qu'il serait heureux de reprendre éventuellement leur discussion...

## Chapitre 8

John s'était assoupi dans le fauteuil de la chambre 202. Une infirmière glissa le rideau derrière lui, ce qui le fit sursauter. La lumière du jour entra et illumina la pièce. L'artiste se frotta les yeux et vit son père assis dans son lit, un plateau devant lui. Lorsque la garde-malade somma le vieil homme de prendre quelques bouchées de son déjeuner, celui-ci lui adressa quelques grimaces pendant qu'elle avait le dos tourné. Il se retourna vers John et, dès l'intruse eut quitté la chambre, il poussa le cabaret un peu plus loin. Un long silence qui sembla durer une éternité s'ensuivit, jusqu'à ce qu'il se décide à y mettre fin.

— Salut, John.

— Salut.

— Alors, tu es resté toute la nuit ?

— Comme tu peux le constater.

— Je suis content que tu sois là.

Un ange passa, puis James reprit.

— Écoute, mon garçon, des conneries, j'en ai fait dans ma vie et ta mère avait de bonnes raisons de t'éloigner de moi.

— Elle ne m'a rien raconté en détail, mais je peux comprendre que c'était assez important pour qu'elle ne souhaite plus vivre avec toi.

— Oui, c'est la femme la plus loyale et la plus extraordinaire qu'il existe sur Terre. Et je sais de quoi je parle. Je ne méritais pas son amour...

— Pourquoi tourner autour du pot, James ? Pourquoi ne pas aller directement au but, maintenant que je suis là ?

— Tu as raison. Je n'ai plus beaucoup de temps, regretta de devoir répondre James, alors, ne perdons pas de précieuses secondes.

Le vieil homme toussa et cracha un mince filet de sang, qu'il esuya discrètement. Son souffle se faisant ardu, il s'épongea les tempes du revers de son bras à plusieurs reprises. Après quoi, il fit signe à John d'approcher. En s'asseyant sur le lit, ce dernier vit que son père tremblait et remarqua quelques cicatrices sur son torse. Il ressentit de la compassion pour ce monsieur qu'il ne connaissait qu'en souvenir.

— Toi et moi, on se ressemble tellement, John. Tu ne peux pas savoir à quel point !

— En effet... acquiesça John.

— Tu peux m'en vouloir toute ta vie et je ne t'en tiendrai pas rigueur. Mais j'ai besoin de te transmettre un message avant de m... de rejoindre un autre monde.

— Et à propos du Royaume-Uni, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— C'est plus que cela. Je... je ne peux te raconter toute une existence qui ne rimerait à rien pour toi, mais... s'il y a au moins quelque chose que je peux faire pour t'aider, c'est de te supplier de rester chez toi, le jour où tu aurais cette envie soudaine d'aller là-bas.

— Pourquoi ? Ce n'est pas parce que mon ami y est accepté en résidence que je ferai le voyage aussi ! Je ne suis plus un gamin qui veut suivre son copain partout !

— Quoi ? Quel ami ? s'enquit James, qui venait de virer au blanc.

— Celui à qui tu t'es adressé il y a quelques jours à La Zone Onze !

— Je n'ai discuté avec aucune autre personne que ta mère et toi, ces derniers jours.

— Allons donc, James ! Max m'a dit qu'un vieil homme avait atterri à l'atelier pour lui transmettre cette même mise en garde !

— Je le jure. Ce n'était pas moi ! lança James dont les yeux s'agrandirent avant de s'embuer et de laisser voir une lueur d'espoir dans son regard. Mais... ça signifie que... Arrggh !

Il vira au rouge et se mit à respirer difficilement.

— James ? JAMES ! PAPA ! paniqua John.

Il appuya sur le bouton d'urgence pour alerter les infirmières. Arrivées sur place, celles-ci se déplacèrent frénétiquement autour du lit. Affecté d'une surdité aussi soudaine que partielle, John ne comprit qu'à moitié l'intervenante en chef lorsqu'elle lui demanda ce qui venait de se passer. N'ayant pu soutirer assez d'informations, la femme contacta le médecin responsable tout en transportant son patient en salle de choc. Le son crépitant des lampes fluorescentes revint quelques minutes plus tard, en même temps que le docteur qui expli-

qua à John que James avait été transféré dans l'aile des soins palliatifs. Il enleva son masque, puis ajouta d'un air grave :

— Votre père demeure très souffrant. Le mieux serait de minimiser les situations émotionnelles trop intenses.

— Docteur, est-ce que vous prescrivez des cachets qui permettent de remonter le temps ?

Pour toute réponse, le médecin se contenta de tapoter l'épaule du jeune homme et sortit de la chambre.

\*\*\*

*Auparavant...*

*Le vieux venait d'arriver en terre américaine. Il demanda un taxi, qui le transporta au centre-ville. Dans le parc, près d'un banc, il aperçut un jeune homme d'environ sa grandeur parler avec un sans-abri. Cette scène le fit sourire. « Te voilà, murmura-t-il. Il est grand temps que nous fassions connaissance ». Et il indiqua au chauffeur l'adresse de sa destination.*

\*\*\*

Parfois, quand le changement s'invite dans notre vie, il bouscule beaucoup de choses et, comme un éléphant dans un étalage de porcelaine, il y a de forts risques de bris, d'accidents. John avait demandé quelques jours de congé à Mia, le temps de digérer les récents événements et de s'occuper de son père. Tandis que sa mère et lui se relayaient à son chevet, l'Italienne lui envoyait des plats préparés par Nelly, accompagnés de gentilles notes. Comme son ami Max partait dans deux jours, il avait besoin de faire le plein d'énergie. Ne tenant plus en place, celui-ci passait sans cesse en revue la liste du matériel qu'il voulait apporter. Ce jour-là, pendant que Max tournait en rond dans le salon, John lui demanda :

— Max, crois-tu aux coïncidences ?

— Tu parles du hasard ? Je pense que c'est un concept intéressant de supposer que rien n'arrive pour rien.

— Et ce fameux avertissement ?

— Oh, ça, mon vieux, je n'en ai aucune idée. Je ne veux même pas y songer. Déjà que de prendre l'avion me fout la trouille, s'il fallait en plus que je commence à m'inquiéter des lubies de tout le monde...

— Et si ce n'était pas une lubie ?

— Arrête, John...

— Non, je parle sérieusement ! Je suis heureux que tu aies la chance de faire ce voyage, mais... je ne sais plus quoi croire...

— Laisse tomber. Ton père avait probablement envie de te revoir, j'imagine. Ou peut-être qu'il ne veut pas que tu débarques dans ton pays natal pour découvrir des squelettes dans le placard de son passé ?

— Ce que tu dis est logique. Tu as sûrement raison. Désolé, je ne cherchais pas à t'effrayer encore plus.

— C'est O.K., mon vieux, répliqua Max en serrant John dans ses bras. Je comprends que cette histoire puisse te rendre nerveux.

— Désorienté, en fait. Je me sens comme à la sortie d'un manège, laissa entendre John.

— Je compatis, moi qui ai les montagnes russes en horreur. Hé, veux-tu me conduire à l'aéroport, dimanche ? Mon avion décolle au petit matin et si tu acceptes, je pourrais profiter de ta joyeuse compagnie jusqu'à mon départ.

— D'accord. Cela me changera les idées.

Max ouvrit sa valise, y plaça soigneusement ses effets personnels et demanda d'un air narquois :

— Alors, est-ce que Nelly pourra s'occuper de tout pendant mon absence ?

— Elle fera l'affaire, répondit John sans donner suite à l'allusion.

— Tant mieux. Je suis content de t'entendre le dire. Tu sais, pour Anaïs, j'avais peur qu'elle t'embête, alors je lui ai conseillé de te laisser tranquille.

— Elle ne t'a pas écouté, de toute évidence, puisqu'elle est venue me voir un après-midi, grommela John. Mais ça, c'est Anaïs tout craché !

— Sans rancune ?

— Mais non...

— Et tu m'en voudrais, si elle me rejoignait à Manchester? s'enquit Max à mi-voix.

Comme son copain ne répondait pas, Max reprit en disant :

— John?

— Cette fille n'a plus d'importance à mes yeux. Et aux tiens? Je croyais qu'elle n'était d'aucun intérêt pour toi?

— En effet. Mais je le suis pour elle. Elle a écoulé toutes mes œuvres en Europe et compte me faire rencontrer quelques personnes, là-bas! expliqua Max en tendant un chèque à John.

— Qu'est-ce que c'est?

— C'est le fruit de mes ventes, en plus de ma part de loyer pour les trois prochains mois.

— Pourquoi tout cet argent, ici et maintenant?

— Pour que tu viennes me rejoindre à Londres, gros bêta! Tu en auras aussi besoin pour ton exposition! Allez, ne fais pas cette tête! On est partenaire ou on ne l'est pas?

— Max, je ne peux pas accepter...

— Allez, ne te fais pas prier! Je compte sur toi! Après ton vernissage au Café Minelli, hop! dans l'avion et tu t'amènes en Europe!

— Je vais y penser...

— Quoi? Je t'offre un billet pour le Royaume-Uni et tu ne sautes pas de joie en me disant que je suis le meilleur copain du monde? Ingratitude! railla Max.

— J'en discuterai avec Mia. Elle aussi doit se rendre là-bas pour voir son père qui est malade. Nelly ne pourra s'occuper seule du café et de l'atelier. Et il y a dorénavant mon paternel dans le décor...

— Tu as raison. Désolé, je n'y pensais plus... Tu vas vraiment suivre son conseil?

— On en reparlera plus tard...

John ouvrit ensuite le sac que Nelly avait envoyé à son intention. Deux barquettes de saumon avec chou kale et noix de pin. Le tout avait beau être bien emballé, quelques odeurs appétissantes parvenaient tout de même à s'échapper. Après quoi, l'artiste détacha le papier que sa collègue avait collé au paquet et le lut.

*Cher John,*

*J'espère que tu vas bien. J'ai su pour le retour de ton père. J'ai cru comprendre que tu ne l'avais pas vu depuis très longtemps. C'est Mia qui m'a tout raconté ! Si tu as envie d'en parler, je t'écouterai. Aussi, je suis libre, demain soir, et je vous invite, Max et toi, à venir souper chez moi, juste avant son départ. Appelle-moi pour me dire si cela vous chante.*

*À bientôt, j'espère.*

*Nelly*

John sourit et déposa le mot sur la table. Se pourrait-il que même dans la tempête, son cœur s'enflamme à nouveau ?

— Max ? Dépêche-toi de boucler ta valise ! Demain soir, on va chez Nelly !

## Chapitre 9

Alors que le soleil descendait à l'horizon, Max ajusta le collet de sa chemise pendant que John marchait à ses côtés, sacs et bouteille de vin en main. La soirée s'annonçait fraîche, mais un vent chaud venant du sud-ouest réchauffait l'air et permettait de sortir sans pardessus. John observait son ami resserrer sa ceinture et placer ses boucles rebelles qui virevoltaient au gré de la brise.

— Tu n'as pas eu assez d'une heure dans la salle de bain pour te préparer ou il faut impérativement que tu te pomponnes en déambulant dans la rue ? questionna John. Ce n'est pas un rendez-vous galant, à ce que je sache !

— Passe-moi quelques sacs au lieu de dire des âneries ! Jaloux !

— Merci de m'aider à transporter tes nombreux cadeaux d'hôtesse !

— Ta mère ne t'a jamais appris la politesse ? répliqua Max. Quand on est invité chez quelqu'un, on apporte toujours un petit quelque chose !

Les deux hommes arrivèrent chez Nelly et restèrent bouche bée à la vue du magnifique et original immeuble en brique rouge qui se dressait devant eux. Un portillon travaillé en fer forgé et une immense porte d'entrée en bois massif avec des insertions de verre coloré représentant un paysage de la région de Charlevoix s'offraient à leur vue. En devanture de la maison, la végétation en bourgeons laissait présager un somptueux jardin de fleurs en devenir. La mignonne demeure, petite et chaleureuse, était à l'image de sa propriétaire. Intimidé, John remercia intérieurement l'excès de galanterie de Max et se dépêcha de retirer un paquet ou deux des mains de son ami, tout juste avant que Nelly ne leur ouvre la porte.

— Bonsoir, les gars ! Entrez et soyez les bienvenus ! leur lança-t-elle.

Max lui fit la bise en premier et lui offrit les présents qu'il tenait dans les mains. Pour sa part, sous l'œil étonné de son ami, John la serra doucement dans ses bras, tandis qu'elle déposait un baiser pudique sur ses joues. Après quoi, il lui tendit la bouteille de vin qu'ils avaient apportée.

— J’espère qu’il s’agencera bien avec le repas. Max et moi ne savions pas quelle était ta préférence, rouge ou blanc... On a donc opté pour un rosé.

— C’est très aimable, merci ! s’exclama Nelly en prenant le sac.

— Ce n’est rien. Il est naturel de présenter un petit quelque chose, n’est-ce pas, Max ? lança John avec un regard moqueur.

Dans la pièce voisine au hall, une musique d’ambiance sortait d’un haut-parleur et défilait des airs estivaux. Les deux hommes y suivirent leur hôtesse. Quelques fauteuils étaient aménagés près de l’âtre de la cheminée, cintrant un tapis perse d’une honorable dimension. Une table basse siégeait au centre, décorée de quelques couverts et coupes de verre.

— C’est très joli, chez toi, Nelly, commenta poliment Max, pendant que la jeune femme ouvrait la bouteille et servait le vin.

— Merci. J’habite cette maison depuis près de trois ans. Le propriétaire de l’époque n’arrivait pas à la vendre. Elle m’a tout de suite charmée, alors j’ai fait une offre et il a accepté.

— Où travailles-tu ? s’enquit John.

— Dans un pavillon, à l’arrière de la résidence. Ce n’est pas très grand, mais ça me convient pour le moment. Je vous ferai visiter tout à l’heure, si vous le désirez.

— Ça me plairait beaucoup, acquiesça John.

Nelly hocha de la tête, désigna quelques fauteuils à ses invités et dit :

— Attendez-moi ici, je reviens avec le repas. Ça vous dérange si on mange au salon ?

— Pas le moins du monde ! la rassura John.

Elle revint quelques instants plus tard avec des bols fumants, des baguettes et un plateau de sushis.

— Vous aimez la nourriture asiatique, j’espère ?

Max changea de couleur, mais ne laissa rien paraître de son malaise, tandis que John se retenait pour ne pas pouffer de rire, sachant que son ami ne raffolait ni des fruits de mer ni du poisson.

— Ça sent divinement bon, s’empressa de répliquer John.

— Soupe tonkinoise comme entrée ! annonça fièrement Nelly. Et comme plat de résistance, des sushis ! Je les ai faits cet après-midi !

Discrètement, Max s'assit le plus loin possible de la table, bien calé dans la bergère, non sans jeter un œil de travers au sashimi de thon. Choissant le divan le plus grand, Nelly et John s'installèrent côte à côte, sans mot dire.

— Les gars, s'écria la maîtresse des lieux en levant son verre, je trinque à notre rencontre et à tous ces beaux projets qui nous tiennent à cœur.

— Santé ! s'exclamèrent les garçons d'une seule et même voix.

— Merci de nous inviter chez toi, Nelly, enchaîna John après que les trois eurent bu une gorgée de vin. C'est sympathique de ta part.

— Ça nous permet de faire davantage connaissance. Même si j'ai parfois l'impression de te connaître depuis longtemps, John... ajouta Nelly d'un ton mystérieux,

L'intéressé rougit jusqu'à la racine des cheveux. Heureusement, son partenaire de travail ne le remarqua pas.

— Où as-tu étudié, Nelly ? interrogea ce dernier en se risquant à goûter à l'un des sushis végétariens.

— Un artiste-verrier m'a montré les rudiments de cet art lors d'un séjour en Europe. J'y suis restée pendant deux ans. Ce voyage m'a beaucoup appris... Et toi, Max, as-tu trouvé un hébergement à Manchester ?

— Oui, pas trop loin du centre-ville. Il y a le stade, tout près. Ça me semble dynamique, comme endroit.

— Ça ne te donne pas envie de le rejoindre, John ? reprit Nelly. John garda le silence, soudainement submergé par un très vieux souvenir...

*En arrivant de son travail, James Roy fut accueilli par son fils, emballé de pouvoir enfin passer du temps avec lui.*

— Papa ! Viens jouer au foot avec moi ! s'écria John.

*James laissa choir son sac sur la pelouse fraîchement tondue et fonça sur le ballon en esquivant les obstacles imaginaires qui parsemaient le trajet menant au but fabriqué par John. Celui-ci gloussait, courait derrière lui et lui bloquait la voie. En guise de riposte, James*

*piétinait en défensive sur le côté et tentait de faire rouler l'objet entre ses jambes, mais tomba à la renverse sur le sol. John en profita pour sauter sur lui, puis s'ensuivit un combat de chatouilles empreint de fous rires. La rigolade terminée, James s'exclama :*

— *Mon gars, tu t'améliores de jour en jour ! Si tu continues ainsi, tu pourras faire partie d'une ligue majeure !*

— *Tu crois ? s'emballa John, rempli d'espoir.*

— *Bien sûr ! Hé ! Tu sais quoi ? Ce week-end, j'aimerais vous emmener voir un match de foot, ta mère et toi. Qu'est-ce que tu en dis ?*

— *Ouiiiii ! lâcha le garçon, fou de joie.*

*Deux jours plus tard, James disparut. Maggie fit ses valises et partit vivre en Amérique avec son fils. Pendant qu'ils attendaient à l'aéroport, John avait demandé s'ils seraient de retour à temps pour le match. Question restée sans réponse.*

Nelly s'approcha de John, alors qu'il frottait discrètement ses yeux embués.

— John ?

— Je suis né là-bas, raconta John, mais je n'ai jamais pensé y retourner. Du moins, jusqu'à récemment. Mon père, que je n'ai pas beaucoup connu, vivait à Londres, semble-t-il, avant de débarquer ici pour me trouver et m'avertir que...

— Ça y est, c'est reparti ! l'interrompit Max en se levant. Désolé, mais je vous fausse momentanément compagnie, si vous n'y voyiez pas d'inconvénient. Je souhaite effectuer un vol sans stress supplémentaire, alors... si vous me cherchez, je serai au petit coin.

Sans prêter attention à cette dernière intervention, Nelly demanda à John :

— T'avertir de quoi ?

— De ne pas me rendre au Royaume-Uni.

— Pourquoi ?

— Je n'ai rien saisi de son histoire, car il ne m'a rien expliqué ! s'exclama John.

— Après tout ce temps sans donner de nouvelles, il réapparaît dans ta vie pour te faire cette recommandation... Étrange, non ?

— En effet, soupira John. Ce qui est encore plus curieux, c'est ce sentiment à l'intérieur de moi qui me dit qu'il n'a peut-être pas tort...

— LA-LA-LA-LA, je n'entends rien ! chantait Max derrière la porte close de la salle de bain.

— Il y a des choses, chuchota Nelly en se rapprochant de John, qu'on ne peut expliquer. Les sensations de *déjà-vu*, ça te dit quelque chose ? Moi, ça m'arrive souvent quand tu es tout près...

Très peu d'espace séparait la jeune femme de John, attiré par ce regard tendre et invitant qu'elle lui offrait. Leurs lèvres se frôlèrent quand soudain, ils entendirent un cri effroyable en provenance de la salle de bain. Les deux sursautèrent, se levèrent d'un bond et coururent rejoindre Max, blême comme un linceul et tremblant de la tête aux pieds. Si ce n'était pas de la lueur de panique dans ses yeux, John aurait probablement trouvé cette vision très drôle, mais son ami, qu'il n'avait jamais vu dans un pareil état, pointait un doigt vers la fenêtre entrebâillée. Alors que Nelly voulut s'en approcher, John la retint par le bras.

— Il y avait un homme, là, qui me regardait ! Le même qui est venu à l'atelier ! s'écria-Max.

— En es-tu certain ? Mon père est à l'hôpital, répliqua John. Ce ne peut pas être lui.

— As-tu une photo de lui ? le questionna Nelly.

John sortit d'une de ses poches un vieux cliché que sa mère lui avait remis et le montra à ses amis.

— Ce n'est pas lui, lâcha son collègue.

Soudain, trois coups secs se firent entendre dans le hall d'entrée. John emboîta le pas à Nelly, prit le tisonnier dans une main et ouvrit rapidement la porte. Personne en vue. Sur le seuil, un petit message avait été fixé avec un morceau de ruban à coller.

*John,*

*Ne va pas au Royaume-Uni, et dis à ton ami de ne pas s'y rendre non plus.*

*Signé : Quelqu'un qui te veut du bien.*

Ils étaient tous les trois à nouveau réunis dans le salon, l'appétit coupé par les événements.

— Pourquoi as-tu alerté la police ? demanda Nelly.

— Tu as entendu l'officier ? répondit John. Qui sait ce qu'un tel type peut faire ! Manifestement, il nous a suivis jusqu'ici et maintenant, il connaît ton adresse !

— Vrai qu'il y a des marginaux dans ce quartier, mais ils ne sont pas méchants pour autant !

— Une chose est sûre, c'est que ce gars a rôdé autour de ta maison et qu'il nous laisse des messages dérangeants. À mon avis, c'est suffisant pour prévenir le commissariat.

— Pour moi aussi, renchérit Max. Jusqu'à ce qu'ils trouvent ce type, Nelly, je ne crois pas que ce soit une bonne idée que tu demeures seule à l'atelier. Avec la description physique précise que je leur ai fournie, j'espère qu'ils le coinceront !

— En attendant, la prochaine semaine, on fermera boutique en matinée, décida John.

— Les gars, intervint Nelly en faisant la moue, si cet homme avait de mauvaises intentions, pourquoi aurait-il signé : *quelqu'un qui te veut du bien* ?

— Pour nous le faire croire ! Les gens obsessionnels, ça existe ! informa John. Pour le moment, tu ne travailleras qu'au Café Minelli. Tu as entendu le policier ? Si tu aperçois un individu louche près de ta maison, tu composes le 9-1-1 tout de suite !

Nelly et John s'enlacèrent longuement, sous le regard étonné de Max. La jeune femme fit la bise à son collègue de travail, glissa son numéro de téléphone cellulaire dans ses mains et souhaita bon voyage à Max. Après avoir refermé la porte, les deux hommes s'assirent dans le taxi qui les attendait. Là, Max ne put s'empêcher de demander :

— Dis-moi, que s'est-il passé entre vous pendant que je me suis éclipsé aux toilettes ?

Plutôt que de répondre, John continuait de fixer les lampadaires qui défilaient au-dehors et sourit.

\*\*\*

Lorsque John revint à son appartement, le jour pointait à l'horizon. Max et lui avaient gardé le silence durant tout le trajet vers l'aéroport. Une fois sur place, son ami l'avait serré dans ses bras, comme on embrasse un frère qu'on ne reverra pas de sitôt. Puis, le cœur lourd, John attendit que son partenaire ait traversé les douanes pour retourner chez lui. En sortant du taxi qui l'avait ensuite déposé devant la porte de son immeuble, John s'était immobilisé en y apercevant un petit mot. Du coup, un frisson lui parcourut tout le corps. Il arracha brusquement la note, entra rapidement et verrouilla à double tour. Il marqua une pause avant de déposer ses clés et son léger manteau sur le crochet du vestibule, et s'effondra de fatigue sur le fauteuil. Fébrile, il composa le numéro de téléphone qu'il tenait entre les mains. À l'autre bout de la ville, une jeune femme répondit, les joues rouges et le cœur battant. Un amour qui naît est souvent plus fort que tout ce qui semble s'écrouler autour de nous ; il pousse les limites de nos besoins primaires : le sommeil nous quitte, l'appétit nous abandonne et nous oublions parfois de respirer ; mais ces minimes symptômes ne font pas le poids face au merveilleux cadeau du fleurissement des sentiments.

## Chapitre 10

Lorsque la ligne d'horizon perdit ses couleurs flamboyantes de l'aurore et exposa des tons plus bleutés, John se réveilla en sursaut, le corps ruisselant de sueur. Il avait rêvé que l'avion qui transportait Max avait explosé et sombré en mer, après avoir été atteint par un éclair. Il se leva précipitamment et chercha sa tablette électronique pour y lire les nouvelles. Il savait bien que la foudre ne pouvait causer l'éclatement d'un Boeing en plein vol... Mais, parfois, les images et les émotions sont tellement marquantes qu'elles nous semblent réelles. L'actualité du jour défilait sous ses yeux. Rien n'indiquait un accident d'aéronef ou quoi que ce soit d'autre se rapprochant de son cauchemar. Il poussa un profond soupir de soulagement et déposa l'ordinateur sur sa table de chevet. Puis, dans le coin de l'écran, il vit que Nelly lui avait envoyé un message.

*John,*

*Étant donné que nous sommes condamnés à nous croiser seulement entre deux horaires de travail, je t'invite chez moi pour prendre le lunch à mon atelier, si cela t'intéresse, puisque nous n'avons pas eu le temps de le visiter hier soir.*

*Nelly*

Aussitôt, John sauta dans la douche, incapable de s'empêcher de siffler l'air d'une chanson italienne. Il se demandait si Mia chantait parfois des mélodies françaises ou anglaises. Après tout, son père habitait au Royaume-Uni ! Ignorant depuis combien de temps l'homme restait là-bas, il se promit d'interroger sa patronne le matin même à ce sujet.

\*\*\*

— Deux petits *mochaccino*, un *latte* moyen et deux strudels aux cerises pour la table numéro cinq !

— Tout de suite, chef !

— Tu dînes avec Nelly, ce midi ?

— Oui, pourquoi ?

— Je savais que vous vous entendriez à merveille, tous les deux ! Nelly est tellement avenante et adorable ! Si j'avais eu une fille, j'aurais souhaité qu'elle soit comme elle... laissa entendre l'Italienne.

John apporta la commande aux clients et revint aussitôt.

— Mia, pourquoi ton père a-t-il quitté l'Italie ?

— J'estime qu'il a voulu suivre ma mère, répondit Mia après avoir brièvement réfléchi. J'ai grandi dans le Sussex et en Cornouailles, tout comme mes deux jeunes sœurs.

— Ah, alors, toi aussi tu détiens une double nationalité !

— Triple, chéri. J'ai ma citoyenneté italienne. Maman, une Anglaise, a accouché de moi en Italie. Tu peux faire trois *lattes* pour le gars qui est au comptoir, s'il te plaît ?

— Oui. Tu n'es jamais retournée voir ta famille, même pas en vacances ?

Mia partit servir un autre client et revint près de John.

— Bien sûr que si ! Je n'y suis pas allée aussi souvent que l'aurait souhaité mon père, mais bon. Quand on tient un commerce comme celui-ci, c'est difficile de s'absenter plusieurs semaines, non ? Mes sœurs, elles, m'ont fait des reproches dès mon départ. « Tu nous as abandonnées », qu'elles me disaient.

Elle eut envie d'ajouter quelque chose, mais se retint, car un autre client venait de prendre place au comptoir. John comprit que tout comme lui, Mia avait dû s'expatrier, elle aussi, pour amorcer une nouvelle vie en Amérique. Or, quelle était sa raison à elle ? Pourquoi avoir quitté le Royaume-Uni ? Cette terre insulaire se présentait sans cesse à lui, comme un boomerang identitaire lui ramenant sans arrêt des souvenirs profondément enfouis et...

*Une odeur encore plus persistante de romarin. Sa mère et lui se promènent dans la campagne anglaise. Elle l'enlace par les épaules, comme toutes les fois où ils se baladent ensemble. Soudain, ils s'arrêtent devant un magnifique domaine. Dans le jardin, il y a une affiche où il est inscrit : « Welcome home ». Plus loin, la maison de chaux siège au creux de la vallée. Sa mère détourne le regard, mais pas assez vite pour empêcher son fils de voir une larme glisser de sa paupière.*

— *Nous pouvons nous en aller, maintenant, John.*  
*Et ils retournent à la voiture devant les conduire à l'aéroport.*

\*\*\*

Midi. John salua Mia et courut vers la maison de Nelly, située à quelques intersections du café. Il sonnait à la porte, lorsqu'il remarqua une petite note manuscrite collée sur le cadre. « Oh non, pas encore ! » se dit-il. Il arracha le papier et reconnut, non sans soulagement, l'écriture de Nelly. « *Artiste en atelier.* »

Il traversa le jardin composé de jeunes fleurs et se dirigea vers une vieille remise entièrement rafistolée, mais tout aussi coquette que le bâtiment principal. Des bruits sourds de martèlements et de machinerie parvenaient de l'intérieur, sons qui s'amplifiaient au fur et à mesure que John approchait. Sur le panneau de bois, il cogna trois petits coups secs qui n'avaient rien à voir avec le tonitruant vrombissement causé par Nelly. La cacophonie cessa tout à coup, la porte coulissa et la jeune femme accueillit son invité avec un large sourire.

— Salut, Sherlock ! Contente de te revoir ! Bienvenue dans mon domaine !

Les yeux de John parcoururent les lieux. Un four à très haute température était ouvert et quelques œuvres en verre s'alignaient sur la table de travail. La chaleur qui se dégageait de la pièce était telle, que des perles de sueur se formèrent rapidement sur le front du nouvel arrivant. Lorsque Nelly releva sa visière protectrice, sa peau était suintante. Pour tout vêtement, elle portait un maillot de corps à petites bretelles et une paire de shorts en denim, ce qui lui conférait un air de campagne.

— Tu travailles toujours dans cette atmosphère cuisante ? l'interrogea John.

— On doit s'hydrater beaucoup plus en été, j'en conviens, mais c'est parfait lors des froides nuits d'hiver.

— Tu marques un point. Ce qu'il y a sur la table, ce sont de nouvelles créations ?

— Ces œuvres sont pour une prochaine exposition qui s'intitulera *Portails de l'espace-temps*, indiqua Nelly s'en s'approchant. Ce sujet me hante depuis déjà un moment.

— J’aime les ondulations que tu produis dans le verre en jouant avec la transparence, la complimenta John.

— D’où l’idée du portail. En mélangeant netteté et opacité, j’apporte une perspective différente selon les angles de vue. Des ouvertures se forment et se referment, dépendamment où le regard du spectateur se pose.

— La richesse vient du mariage des deux, non ?

— En effet ! Encore une fois, tu saisis très vite, Sherlock...

Les deux artistes se fixèrent intensément. Le cœur battant, John détourna les yeux le premier et poursuivit son observation des lieux en tentant de cacher son émoi. Nelly le déstabilisait, il en prenait de plus en plus conscience. Le pauvre ne pouvait s’empêcher de penser au baiser qu’ils avaient failli échanger, la veille. Au même instant, il vit la jolie jeune femme se diriger droit vers lui d’un pas assuré et l’entourer par le cou avant de l’embrasser. Sans préambule. Avec douceur. Il savoura le salé de ses lèvres pulpeuses et avides, la moiteur de ses mains et les pulsations de son corps contre le sien. Quand leurs bouches se détachèrent lentement, John prit une grande inspiration, qu’il enchaîna avec un petit rire de satisfaction. Nelly s’esclaffa à son tour, toujours enlacée à son confrère.

— Avais-tu lu dans mes pensées ? demanda-t-il.

— En fait, je n’ai écouté que les miennes.

— Très heureux que tu aies fait ce pas...

Pendant de longues et délicieuses minutes, ils poursuivirent ce baiser brûlant de désir, aussi transparent que le verre, qui les mena beaucoup plus loin dans l’exploration de l’autre.

## Chapitre 11

Le lendemain matin, très tôt, John se dirigea vers le lieu où il croise habituellement son ami Bob. Il n'avait pas dormi très longtemps, mais son sommeil avait été réparateur. Le mendiant se leva de son banc et alla à sa rencontre.

— Salut, le jeune ! Je commençais à m'inquiéter. T'étais pas venu me voir. Tu vas bien ?

John le surprit en lui faisant l'accolade.

— Tu t'es ennuyé de moi à ce point-là, le jeune ? plaisanta Bob.

— J'étais absent, dernièrement, parce que mon père est mourant.

— Je suis... désolé, mon gars, s'excusa Bob, visiblement mal à l'aise. Il est revenu ? Comment as-tu pris ça ?

— Ne t'en fais pas, je vais bien. Mia doit aussi se rendre auprès du chevet de son père et elle a besoin de moi pour tenir le commerce et s'occuper de son locataire. Je suis aussi venu t'annoncer que j'ai repoussé la date du vernissage au Café Minelli. Tiens, je t'ai apporté de quoi manger.

— Des p'tites douceurs aux amandes ! Merci, John ! s'exclama Bob, avant de s'asseoir pour sortir un premier croissant du sac de papier et en tendre un morceau à John.

— Non, merci. Je n'ai pas très faim, ce matin.

— Ah ? Y a-t-il autre chose qui te tracasse, le jeune ? s'enquit Bob en mastiquant une bouchée. Tu es dans la lune !

— Je vis des événements étranges, ces temps-ci. Un homme rôde dans les parages et m'écrit des messages d'avertissement. Il prétend qu'il est un ami, mais je crois plutôt que c'est une personne dérangée. Les policiers enquêtent sur son cas, mais j'aimerais bien mener une petite recherche, moi aussi.

— Tu sais à quoi ressemble ton gars, par hasard ? interrogea Bob, intrigué, après s'être arrêté de mastiquer.

John esquissa un rapide croquis sur un calepin, fait à partir de la description fournie par Max et la remit à l'itinérant. Celui-ci plissa des yeux, puis secoua la tête.

— Sa bouille ne me dit rien. Si j’aperçois un mec qui ressemble à ça, je te fais signe.

— Merci, Bob ! Ça me rendrait vraiment service. Bon... eh bien... je te laisse ! Je vais retrouver Mia ! Bonne journée !

— À toi aussi, le jeune !

Dès que John eut tourné le coin de la rue, Bob se leva et traversa le parc. Il entra dans la première cabine téléphonique qu’il croisa, non sans s’assurer qu’on ne l’avait pas suivi, puis sortit un papier de sa poche, ainsi que quelques pièces de monnaie qu’on lui avait remises. Ceci fait, il les inséra une à une dans l’appareil. La tonalité se fit entendre et bientôt, une voix répondit à l’autre bout du fil. Parlant à voix basse, Bob couvrait le combiné d’une main.

— Oui. Il a des soupçons... Non, je n’ai rien dit... D’accord, je ferai mon possible.

L’appel terminé, il raccrocha et retourna à son banc. Il avait agi pour le mieux, pour le bien du jeune, croyait-il.

\*\*\*

Quand John posa le pied dans le café, Mia était déjà là. Il la remercia pour les repas préparés et lui fit un câlin au passage. Tout sourire, elle lui rendit son accolade. Ils travaillèrent ensuite en silence sur la préparation du menu du jour. Vers onze heures, Mia demanda à son employé de rester jusqu’à l’arrivée de Nelly, puisqu’elle devait aller se procurer quelques articles en vue de son voyage au Royaume-Uni, de même qu’elle devait passer chez Jack pour le prévenir que quelqu’un s’occuperait de lui durant son absence. Il n’y avait pas foule, au café, donc John saurait bien se débrouiller en attendant que Nelly vienne en renfort. Quant à Mia, elle serait de retour en début de soirée. Lorsque cette dernière quitta le café, John prit les commandes en main. Quelques minutes plus tard, la clochette de la porte d’entrée retentit. John se figea. Anaïs venait d’apparaître, toute de rouge vêtue, affublée d’un décolleté affriolant qui faisait tourner toutes les têtes des clients. Elle approcha et s’accota au comptoir, offrant à son ex-confrère de classe une vue plongeante sur ses courbes. Celui-ci déglutit, et fit mine de poursuivre ses tâches.

— Qu’est-ce que tu veux, Anaïs ? lui demanda-t-il froidement.

— Je suis ici pour toi, John.

— Et pourquoi donc ?

— Je vais rejoindre ton ami Max. Je pars aujourd'hui. Mais avant mon départ, je voulais vérifier si tu n'avais pas changé d'avis... concernant ma proposition, dit Anaïs en se touchant les lèvres.

— C'est encore non.

— Tu es un artiste exceptionnel, John, et tu l'as toujours été ! Laisse-moi t'ouvrir les portes de l'Europe et du monde entier !

— Pour que je fasse partie de ton fan-club de pantins ? Non, merci !

Anaïs s'assit langoureusement sur un tabouret. Pendant qu'elle s'exécutait, l'artiste peintre remarqua la petite jupe courte qu'elle portait et qui laissait entrevoir beaucoup de ses rondeurs. Elle avait mis le paquet pour le charmer... *All in*, comme on dit. John avait de la difficulté à détourner le regard de tous ces points de vue qu'il avait sous les yeux. Mais une image du visage rieur de Nelly et le souvenir du goût sucré-salé de sa bouche lui donnèrent le courage de se ressaisir.

— Anaïs... souffla-t-il.

— Oui, John ? répondit-elle d'une voix sensuelle en se penchant au-dessus du comptoir.

— Va-t'en.

Coite, Anaïs y alla d'une nouvelle tactique.

— Tu crois que c'est en travaillant dans ce petit café minable que tu deviendras célèbre ? Tu te trompes, mon beau ! Tu as besoin d'un agent ! De moi ! lâcha-t-elle en exhibant sa poitrine de façon provocante.

— Tu penses que ce que je veux, c'est la renommée ? s'emporta John.

Voyant quelques têtes se tourner vers eux, John, qui redoutait que cette femme importune la clientèle, la poussa vers la cuisine. Du coup, Anaïs émit un petit rire.

— Oui, vas-y, Johnny, prends-moi ici et maintenant ! lui souffla-t-elle d'une voix excitée. Je le vois bien : c'est moi que tu désires... et depuis si longtemps !

Cela dit, elle lui tourna le dos et lui agrippa les mains pour les mettre sous sa jupe et sur ses seins. John fulminait. Bien que sa garde

faiblît, pas question de céder. Même qu'il entendait la chasser du café. Étourdi par l'odeur musquée qu'Anaïs dégageait, il ne se rendit pas compte qu'elle avait détaché sa ceinture et baissé son pantalon. Il maudissait la fermeté de son sexe et le parfum exquis de cette plantureuse femme qu'il avait désirée pendant de nombreuses années et qui s'offrait maintenant à lui en toute impunité. Il ne se laisserait pas corrompre ! C'était de la manipulation, pas de l'amour ! Anaïs dégrafa son soutien-gorge de dentelle noire et força l'objet de son désir à lui malaxer le sein. John luttait intérieurement. La chair, le cœur, la chair, le cœur... Finalement, il repoussa brusquement l'aguicheuse, qui reprit son équilibre en souriant. Malicieuse, appuyée sur une table, le corsage grand ouvert, celle-ci garda les cuisses écartées.

— Tu ne m'auras pas, Anaïs ! s'écria John.

— Je t'ai déjà, trésor, répliqua Anaïs en lançant un petit rire moqueur. Mon odeur est sur toi. Aucune autre femme que moi ne peut faire répondre ton corps aussi fortement. Tu m'as dans la peau et moi, j'ai envie de t'avoir dans la mienne !

John recula vivement en remontant la glissière de son pantalon. Redoutant un nouvel assaut, il chercha sa ceinture à tâtons. Tout à coup, une voix féminine parvint du fond de la pièce.

— John ? dit Nelly.

Aussitôt, Anaïs leva fièrement le menton. Sans attendre, celle qui venait de surprendre la scène s'enfuit de la cuisine par la porte arrière, suivie de John qui tentait tant bien que mal de rajuster ses vêtements.

— Nelly ! s'écria-t-il. Reviens !

— Maintenant qu'elle est partie, prends-moi très fort, mon beau, lui susurra Anaïs, triomphante, après l'avoir rattrapé.

Alors qu'elle lui caressait le torse tout en l'incitant à l'embrasser, il l'agrippa par le poignet et utilisa son autre main pour la gifler.

— Ça, c'est pour la claque que tu m'as flanquée l'autre jour.

Avant qu'Anaïs n'ait pu se remettre de l'effet de surprise, il la souleva de terre, la dirigea vers la sortie et la poussa rudement dans la ruelle.

— Et ça, c'est pour avoir cherché à me coincer ! Adieu, Anaïs, et bon débarras !

Sur ces mots, il lui ferma la porte au nez et retourna au comptoir de service, comme si de rien n'était. Plusieurs clients le scrutaient, mais aucun ne le questionna sur la femme qu'il avait emmenée dans l'arrière-boutique. Quand ils aperçurent enfin la voluptueuse créature rouge passer rapidement devant la vitrine, deux jeunes hommes se lancèrent à sa rencontre pour tenter d'engager la conversation avec elle. Pour toute réponse, elle leur tourna le dos et, sans leur accorder le moindre intérêt, prit place dans sa berline et quitta le stationnement en faisant crisser les pneus. De son côté, John essaya de joindre Nelly par téléphone, mais elle ne répondit à aucun de ses appels. Il resta donc au Café Minelli tout le long de l'après-midi et de la soirée, l'âme en peine. Mia n'ayant finalement pas réapparu, faute de temps, il se retrouva fin seul jusqu'à la fermeture.

\*\*\*

Lorsqu'il revint chez lui, ce soir-là, John n'eut pas le courage de lire le second message collé à sa porte. Le mystérieux inconnu attendrait son tour. Pour l'instant, l'artiste n'avait envie de rien. Sans volonté ni appétit, il ouvrit son réfrigérateur et le referma aussitôt. Après quoi, il fixa le calendrier sur le tableau de liège. Le lendemain, 19 mai, serait l'anniversaire de son départ en Amérique. Cette même journée, Max l'appellerait pour lui parler de son arrivée au Royaume-Uni. Et encore cette même journée, il avouerait à Nelly les sentiments qu'il éprouvait pour elle. Décidément, pour lui, le 19 mai serait toujours particulier. Il prit les clés de l'appartement et téléphona à sa mère.

— Je m'en viens, maman. Tu pourras aller te reposer.

## Chapitre 12

L'éclairage de l'hôpital donnait un air blafard à tous ceux qui s'y trouvaient. « Comment peut-on espérer guérir quand notre teint nous convainc du contraire ? » maugréa John.

Les traits tirés, sa mère quitta la chambre de James sans faire de bruit. Avant de se diriger vers les ascenseurs, elle étreignit son fils, qui sut immédiatement qu'elle avait beaucoup pleuré. Il se sentait impuissant, vide d'énergie et seul.

— Il n'a pas ouvert les yeux de la journée, l'informa Maggie. Il n'a rien voulu avaler. C'est la fin, John. Je dois aller me reposer. Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit.

Puis elle marcha en zigzaguant dans le couloir avant d'appuyer sur le bouton de l'ascenseur. Lorsque John entra dans la chambre, les paupières de James remuèrent.

— John, c'est toi ?

— Oui.

— Je... te demande pardon.

John tenait sa main dans la sienne, tandis que James enchaîna, entre deux râles.

— Tu te souviens lorsque nous jouions au ballon, dans la cour de notre maison, en Cornouailles ?

— Nous vivions dans le Sud ?

— Oui. Si tu savais comment j'adorais revenir du travail et m'amuser avec toi.

— Tu m'as fait aimer le sport.

— John ?

— Mmmh ?

— Ta mère et toi, je vous ai vraiment aimés. Tu peux lui faire le message, pour moi ?

— Pourquoi ne pas lui dire toi-même, demain, quand elle sera à côté de toi ?

— Je ne serai... plus là.

En entendant cela, John retint sa respiration.

— John ? Tu sais ce que je te disais à propos de nos ressemblances ? Je me trompais. Tu es tellement différent de moi. Honnête, compatissant, loyal... Tout le portrait de ta mère. Tu la rends si fière... Elle n'a pas arrêté de me parler de toi. Ne fais pas cet air. Je faisais semblant de dormir, quand elle était là, et j'écoutais. J'étais incapable de supporter sa tristesse. Elle m'a tout raconté. Tu as tous les talents, à ce qu'elle m'a dit. Mais toi, tu sauras en faire bon usage... termina James, dont le rythme du cœur ralentissait, avant de se racler la gorge et de reposer sa tête sur l'oreiller.

— Papa ?

— Mmmh ? marmonna James.

— Je te pardonne.

— Mmmh...

Soudain, un son continu sortit de l'émetteur du cardiogramme. John ferma les paupières de son père et s'arrêta un moment pour le contempler dans son immobilité. Les infirmières entrèrent sans faire de bruit, ainsi que le docteur Morin. Ne leur prêtant aucune attention, l'artiste prit le combiné et appela sa mère, qui ne devait probablement pas être encore arrivée chez elle. Il lui laissa un message empreint de paix et d'amour et lui fredonna une chanson des Beatles. Quand il raccrocha, il ne remarqua même plus les gens affairés autour de lui. Concentré sur les traits sereins de son père, il resta sur place jusqu'à l'arrivée de Maggie.

\*\*\*

Le cadran sonna et tira John d'un sommeil qu'il aurait souhaité plus long. De nombreux cauchemars avaient peuplé sa nuit et provoqué plusieurs périodes d'insomnie. Son téléphone, déposé sur la table de chevet, demeurait muet. Aucune nouvelle de Nelly. Le silence total. Il prit les deux mots qu'il avait trouvés collés sur sa porte d'entrée, la veille, et les lut l'un à la suite de l'autre.

*John,*

*Je suis un ami de ton père. Nous devons nous rencontrer. Rejoins-moi à l'adresse qui figure au bas de ce message et, je t'en conjure, n'en parle à personne. C'est urgent.*

La deuxième note affichait quelques détails supplémentaires qui étonnèrent John.

*John,*

*Tu as fait une sale gaffe, aujourd'hui, tu le sais ? Je suis là pour aider. Sois discret, surtout. J'ai appris que tu as alerté les policiers, l'autre jour. Je ne suis pas un criminel, mais un allié. Viens me rencontrer. Fais vite. Je t'attends.*

John déposa les bouts de papier sur la table devant lui en se demandant s'il devait les apporter au commissariat. Les agents pourraient vérifier l'écriture de leur auteur et obtenir un indice de plus ? Pourtant, une petite voix lui indiquait de garder ces informations pour lui, qu'il devait en avoir le cœur net et aller à la rencontre de cet inconnu. « Pour quelle raison cet hurluberlu courrait le risque de se faire arrêter en donnant une adresse et un nom ? » se dit John. Il relut l'adresse et faillit tomber à la renverse : c'était celle du café où il travaillait ! Seule une lettre alphabétique avait été ajoutée au numéro civique, ce qui indiquait que le mystérieux personnage habitait le loyer au-dessus... John s'habilla en vitesse et quitta l'appartement.

\*\*\*

L'artiste contourna le parc où se trouvait habituellement Bob, mais ne le vit pas. Il continua donc son chemin vers le Café Minelli en redoublant d'ardeur. Quelques minutes plus tard, Bob sortit de derrière un buisson et suivit le jeune homme du regard en souriant.

\*\*\*

Quand il se pointa au café, John inspira profondément. Mia n'étant pas encore arrivée, il aurait le temps de rencontrer Jack qui finalement, n'était nul autre que l'étrange messenger. Il contourna le commerce et monta les marches extérieures en fer forgé. Appuyé sur la plaque de l'adresse, John reprenait son souffle quand la porte s'ouvrit en coup de vent. Sans même le saluer, le vieil homme qui se tenait sur le seuil l'agrippa et le fit entrer en lui faisant signe de se taire.

— Vous avez toute une façon d'accueillir les gens chez vous ! fulmina John, nerveux.

— Personne ne t'a suivi ou sait que tu es ici ? l'interrogea Jack en tirant les rideaux.

— Non. Il n'y a que Mia.

— Je t'avais dit de ne rien dire à personne ! lança Jack.

— C'est elle qui m'a demandé de veiller sur vous, répliqua John. Paradoxal, vous ne trouvez pas ?

— Pourquoi donc ? s'étonna l'autre.

— Parce que je dois prendre soin du type qui m'espionne et me harcèle !

— Pas ça ! Pourquoi dois-tu t'occuper de moi ?

— Mia part pour le Royaume-Uni dans deux jours, car elle doit aller voir son père qui est malade. Elle ne vous a pas mis au courant ?

— Toi, ne va surtout pas là-bas !

— Ça y est, vous vous y remettez encore ! C'est Mia qui part, pas moi ! C'est quoi ce cirque ? À quoi ça rime ?

— Et tu devras suivre mes indications à la lettre !

— Non, mais, pour qui vous prenez-vous ? Je ne sais même pas qui vous êtes ! D'ailleurs, pour un Anglais qui vient d'arriver au Québec, je constate que vous vous débrouillez très bien avec la langue de Molière ! Vous n'avez aucun accent ! C'est louche ! Avouez que c'est rare qu'un anglophone apprenne le français en si peu de temps !

— Je parle français depuis belle lurette ! Et toi, alors ? Tu as vite assimilé ce langage, jeunot !

— J'avais onze ans quand je suis arrivé ici ! rétorqua John avant de s'arrêter net et d'ajouter d'une voix grave : Mais... comment pouvez-vous savoir ?

— Une intuition, comme ça...

Jack alla s'asseoir à la table de la cuisine et invita John à le suivre. Celui-ci s'octroya quelques instants pour observer les lieux. Des meubles de bon goût formaient un aménagement harmonieux et plusieurs tableaux ornaient les murs. John s'en approcha et écarquilla les yeux d'étonnement.

— Mais vous copiez ma signature ! accusa-t-il son hôte.

— C'est ainsi que je paraphe ! *J. J* comme Jack, pauvre cornichon !

John resta bouche bée. En plus, ce vieillard insensé peignait ! Autre coïncidence : tout comme lui, il signait ses œuvres avec la première lettre de son prénom. Néanmoins, son *J* à lui oscillait plus vers la gauche, tandis que celui de Jack penchait vers la droite. Il examina les tableaux un à un. Chacun détenait cette lumière extraordinaire que John cherchait à créer dans les siens. Jack l'observait, sourire cynique en coin.

— Ça y est, tu as fini ta visite de la galerie ? l'interrompit-il.

— Où avez-vous étudié les arts ?

— Nulle part. Je suis un autodidacte.

— Étonnant ! lâcha John, admiratif, malgré le contexte étrange du moment.

— C'est le fruit de l'expérience, rien de plus. Je t'enseignerai quelques trucs, si tu veux.

— Je vous remercie, mais je suis de type DIY<sup>3</sup>, moi aussi, répondit John sans détourner son regard des tableaux.

— Je m'en doutais... murmura le vieil homme. Bon, tu boiras bien quelque chose ? J'ai plusieurs sortes de thé, ici.

— Du thé ? Sacrilège ! Vous habitez au-dessus d'un café !

— Mia sert les deux boissons. Je suis anglais, tu as oublié ? Je suis né dans une théière !

— Et alors ? Les graines de caféier ne se rendent pas jusqu'au Royaume-Uni ?

— Laisse tomber ! Vous, les Américains, ne comprenez rien au thé ! Un espresso, ça te va ?

— Très fort, merci. Et ne me traitez pas d'Américain. C'est insultant.

Jack se dirigea vers le comptoir de la cuisine et s'affaira devant la machine à café, pendant que John l'observait à partir de la table où il venait de s'installer. Le vieil homme lui rappelait quelqu'un, mais qui ? Au bout de quelques minutes, ce dernier vint se rasseoir et laissa son invité boire quelques gorgées avant de reprendre leur discussion.

3. Abréviation de *Do It Yourself*. En français, on traduirait littéralement : *fais-le toi-même*.

— Et si on apprenait d’abord à se connaître ? suggéra-t-il.

— Ai-je le choix ? Vous n’arrêtez pas d’apposer des messages d’avertissement partout où je passe ! ironisa John.

— Tu m’as demandé de te dire qui je suis, eh bien... voilà. Je m’appelle Jack Astair Rivers. Je suis originaire de Londres, où j’ai vécu pratiquement toute ma vie. Là-bas, je tenais ma propre galerie d’art. Je suis arrivé en Amérique pour m’offrir de nouvelles perspectives, vu que les années qui me restent sur Terre sont moins nombreuses que celles qui sont derrière moi.

— Et vous avez décidé de concentrer votre énergie à jouer avec les nerfs d’un jeune artiste, c’est ça ? Vous considérez que c’est un plan de retraite honorable ?

— Si tu pouvais cesser de jacasser sans arrêt, soupira Jack, je pourrais enfin te révéler des trucs importants !

— Comme ?

— Je pourrais, par exemple, t’apprendre que tu seras victime d’un accident qui changera ta vie.

— Wow, je suis impressionné ! répondit John d’une voix sarcastique. Vous avez une boule de cristal cachée sous la table, ou quoi ? Vous vous réorientez dans le domaine de la divination ? Soit votre plan de retraite est peu ambitieux, soit vous sortez d’un institut psychiatrique !

— Prête attention à ce que je te dis, John. Si tu choisis d’aller au Royaume-Uni, les choses ne seront plus comme avant.

— C’est sûr. Je pourrais retrouver mon accent *british*. Du coup, j’aurais un succès monstre auprès des femmes, non ?

— À ce propos, tu as commis la bêtise de ta vie, hier.

— Écoutez, si cela vous plaît d’épier les gens, libre à vous. Pour votre information, je vous signale que je m’en suis bien sorti et que je n’ai pas besoin d’un père qui...

John s’arrêta net. En observant mieux les traits de son interlocuteur, il pouvait noter que la ressemblance avec son père était assez étonnante. Se pourrait-il que...

— Vous disiez connaître James ? demanda-t-il subitement.

— En effet. J’ai appris pour son décès et tu m’en vois désolé.

— Quel est votre lien avec lui ? Un cousin éloigné ?

— C'est une longue histoire.

— Vous étiez amis à la petite école ?

— Écoute, John, puisque tu me visiteras souvent, ces prochains temps, on ira une journée à la fois. Tu l'as dit, tout à l'heure. Tu as eu ta part d'émotions fortes, ces derniers jours.

— Enfin, vous tenez compte de mes limites ! Ce n'est pas trop tôt ! railla le jeune homme.

— Mia doit t'attendre, non ? On reparlera de tout ça un autre jour.

— Bien sûr.

— Avec la femme à la robe rouge, il ne s'est rien passé ? questionna Jack après avoir marqué une pause.

— Pourquoi tenez-vous à savoir ça ?

— Simple curiosité.

— John, 1, Anaïs, 0. Satisfait ?

Visiblement content de la réponse, Jack sourit, donna une petite tape dans le dos de l'artiste et le raccompagna jusqu'à la porte. Pour la première fois depuis le début de leur rencontre, John se détendit. Quelque chose en Jack lui inspirait confiance et lui offrait ce brin de paix tant espéré. Il descendit les marches une à une en se retournant à quelques reprises, sans voir que Jack l'observait derrière le voilage du rideau.

\*\*\*

Arrivé dans la cuisine du café, John reçut une miche en plein visage. Visiblement en colère, Mia le pointa du doigt en haussant le ton.

— Qu'est-ce qui t'a pris ?

— D'avoir commandé du pain multigrains ? riposta John, sur la défensive.

— Arrête tes âneries ! J'ai téléphoné à Nelly. Hier, elle n'est pas rentrée de la journée et n'a pas voulu me dire pourquoi. Je viens d'interroger un client qui a tout vu ce qui s'est passé. Tu n'as pas de tête sur les épaules, ou quoi ?

— Je te jure, Mia, qu'il ne s'est rien passé entre Anaïs et moi, bien qu'elle ait tout tenté pour arriver à ses fins !

— Ce n'est pas à moi que tu dois fournir des explications. J'ai revu la scène sur la bande vidéo, car oui, nous avons des caméras, et je sais que tu dis la vérité. Mais John ! Il ne fallait pas te retrouver seul avec elle !

En prenant conscience que Mia l'avait aperçu à moitié nu, John rougit de honte.

— Qu'aurais-je dû faire ? Crier au secours ?

— Pourquoi pas ? s'écria l'Italienne. Mais il est trop tard pour les regrets. Tu devrais appeler Nelly.

— J'ai tenté de la rejoindre de nombreuses fois, mais elle ne répond pas ! Qu'est-ce que je peux y faire ?

— Mais, *dio mio*, John ! Tu étais sérieusement dans le pétrin quand Nelly est apparue ! Il aurait fallu...

— Il aurait fallu quoi, Mia ? répliqua John. Anaïs ne lâche pas le morceau si facilement, tu sais !

— Penses-tu que j'ignore ce dont Anaïs est capable ? rétorqua tristement Mia.

— Qu'est-ce... que veux-tu dire ? se radoucit John.

— Il y a quinze ans, j'étais fiancée à Carlos ; il tenait le Café Minelli avec moi... raconta Mia après voir prit une grande inspiration.

— Le gars aux cheveux bouclés noirs et aux yeux sombres ? se remémora John.

— Oui. Carlos aimait les femmes. Mais j'étais celle qui avait touché son cœur et il m'était fidèle. Un jour, Anaïs et toi êtes entrés dans le bistro pour la première fois. Ce matin-là, Carlos et moi prenions les commandes tous les deux. Quand il est arrivé près d'Anaïs, elle lui a envoyé un de ces regards capables d'allumer le plus loyal des hommes.

— Tu es sûre que j'étais présent ? Je ne m'en souviens pas.

— Tu n'avais d'yeux que pour elle ! Tu étais aveuglé, John ! Et moi aussi. J'ai cru que Carlos était fort et qu'il ne se laisserait pas séduire par une jeune universitaire puérile, mais j'avais tort.

— Que s'est-il passé ?

— Anaïs s’est mise à revenir chaque fois que Carlos travaillait seul. Elle lui parlait avec un sourire enjôleur et lui frôlait fréquemment la main. J’ai discuté de la situation avec lui, mais toutes les fois où je mentionnais le nom de la femme, il se fâchait et demeurait dans le déni. Un jour, je suis entrée plus tôt que prévu au café et j’ai vu que des lumières étaient allumées. Je croyais avoir oublié de les éteindre la veille, quand j’ai entendu des petits rires étouffés et des halètements rauques. Je me suis précipitée vers l’arrière-boutique et j’ai vu... s’interrompt Mia avec un surplus d’émotions.

— Oh, Mia. Je suis désolé.

— Anaïs n’avait pas l’air étonnée ! Elle semblait même ravie que je les surprenne ensemble. Ç’a été la journée la plus horrible de ma vie. J’ai quitté Carlos et, bien qu’il ait voulu former un couple avec cette fille, elle avait déjà mis le grappin sur une nouvelle proie. Par la suite, elle n’a même plus daigné lui accorder la moindre attention et je ne l’ai plus jamais revu. Aux dernières nouvelles, il est entré dans un monastère, en Italie.

— Je comprends mieux, maintenant, ton mépris envers elle. Anaïs a détruit ta relation.

— En effet, mais Carlos aussi s’est laissé embobiner, ne l’oublie pas ! Anaïs n’est pas la seule fautive, dans cette histoire...

Mia rangea quelques nappes, et prit un moment avant de poursuivre.

— Tu sais quoi ? S’il y a quelque chose que tu penses pouvoir faire pour arranger les choses, fais-le tout de suite. Je te donne congé, cet avant-midi. Fais-en bon usage ! conseilla Mia en tournant le dos au jeune homme.

Sans plus attendre, John quitta le café, pendant que sa patronne, installée derrière le comptoir, secouait la tête en souriant. Il parcourut le plus rapidement possible la distance le séparant de Nelly, puis frappa à sa maison. Le pauvre avait fait un tel effort physique, qu’il en suait. La porte s’ouvrit en coup de vent sur une Nelly plantée là, les bras croisés devant elle.

— Que fais-tu ici ?

— Je suis venu pour te parler et... m’excuser.

— Mia est seule au café ?

— Elle m'a donné congé.

— Elle est trop gentille. Moi pas. J'ai des dossiers à régler et tu me déranges.

Cela dit, la jeune femme claqua la porte au nez de son visiteur. Ne se laissant pas abattre facilement, celui-ci frappa à nouveau. Nelly ouvrit et se positionna devant lui d'un air impatient.

— Écoute, John, on ne se doit rien, lui balança-t-elle. Tu es libre, et moi aussi. Nous sommes majeurs et, je l'espère pour toi, vaccinés. Alors...

— Et si cette liberté, j'avais le désir de la vivre à tes côtés ?

— Eh bien, tu as mal visé, Sherlock ! Je n'ai pas envie de me demander sans cesse si tu iras retrouver Anaïs en cachette.

— Mais...

— Au revoir, John.

Et Nelly referma la porte. John contourna rapidement la maison et entra par l'arrière, non sans faire sursauter la maîtresse des lieux. Sans attendre son consentement, il la pressa contre lui et l'embrassa comme il rêvait de le faire depuis sa première visite chez elle. Surprise, Nelly lutta quelques secondes, puis abandonna le combat et lui offrit sa bouche en y mettant de la passion. S'arrêtant pour respirer, John en profita pour dire :

— Nelly, je suis désolé. Elle m'a piégé. Je n'ai plus aucun sentiment pour elle et... et Mia pourra te le confirmer. Elle a toute la scène sur vidéo, si tu ne...

Pour toute réplique, Nelly plaqua ses lèvres sur les siennes et lui retira doucement son chandail.

— Tu... ne veux pas qu'on en parle ? s'étonna l'artiste peintre.

— Ne saute pas trop vite aux conclusions, lança Nelly, maintenant affairée à lui ôter ses pantalons.

— Faites ce que je dis, pas ce que je fais, lâcha John en souriant.

Sa compagne recula pour l'admirer et enleva lentement ses vêtements, un à un. Ravalant sa salive, John ne la quittait pas des yeux. En un rien de temps, il sentit son ventre frémir et son désir s'intensifier. Nelly s'approcha et l'étendit sur ce divan où ils étaient assis côte à côte quelques jours plus tôt. Elle se coucha sur lui et l'embrassa de tout son être. Le moment qui suivit leur parut une éternité de vo-

lupté et de tendresse. De grands mouvements lascifs les emportèrent au sommet de leur plaisir, d'où ils expirèrent d'une seule voix, enfin détendus.

— Tu me plais, Nelly, souffla John.

— Toi aussi, Sherlock.

Et ils s'abandonnèrent au sommeil.

\*\*\*

Vers le milieu de l'après-midi, la sonnerie du téléphone de John les réveilla. C'était Max.

— Salut, John, ça va ?

John se dégagea doucement de Nelly et lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Elle lui sourit, avant de se lever et de se diriger vers la salle de bain.

— Très bien, vieux ! répondit-il. Alors, Manchester, comment c'est ?

— Dynamique ! J'adore le quartier où se trouve mon appartement. Hé, tu sais qui sera en concert au stade, dans quelques jours ? Ariana Grande !

— La chanteuse populaire ? Est-ce bien Max Dugas à l'appareil ?

— C'est vrai que c'est loin d'être dans mes goûts musicaux, mais j'ai promis à Anaïs de l'y accompagner ! Ça va lui changer les idées. Elle n'avait pas l'air dans son assiette à son arrivée à Londres.

— On se demande pourquoi... marmonna John.

— Qu'est-ce que tu dis ? Je n'entends plus bien, tout à coup.

— Non, rien. Profite bien de ton passage au Royaume-Uni, mon ami !

— À bientôt, John.

John raccrocha et rejoignit Nelly sous la douche, avec l'intention de poursuivre la matinée de la même manière qu'ils l'avaient entamée.

## Chapitre 13

Le lendemain, John accompagnait Mia à l'aéroport, pendant que Nelly s'occupait du Café. Il avait fermé La Zone Onze pour trois jours, non sans avoir pris soin de laisser à la vue de tous un écriteau indiquant la date de son retour, soit le mardi suivant. Comme chaque année, il fermait boutique à l'occasion de la Journée nationale des Patriotes. Durant le trajet, Mia semblait nerveuse. La voyant regarder le paysage défiler de l'autre côté de la vitre, John lui tapota la main pour la rassurer.

— Ton père sera très heureux de te revoir, Mia, j'en suis certain.

— Je l'espère.

— Combien de temps penses-tu rester en Cornouailles ?

— Je ne le sais pas. Quelques semaines, peut-être un mois. Ça va dépendre de son état. Je reviendrai le plus tôt possible. Euh... John... je voulais te dire... je te remercie de t'occuper du café durant mon absence et aussi, je suis vraiment navrée pour la mort de ton père.

— Merci, et ne t'en fais pas. Je suis en paix, même si je ne sais pas grand-chose de lui. Tu as de la chance que le tien soit encore en vie...

— Ressens-tu de la peine de ne pas l'avoir mieux connu ?

— Oui, un peu. Peut-être qu'un jour, je me rendrai là où il vivait pour tenter d'en apprendre davantage sur lui...

— Et ta mère ? s'enquit Mia.

— Elle ne tient pas à retourner au Royaume-Uni. C'est du passé, pour elle. Quant à moi, un peu de stabilité me revigore, même si l'idée d'aller là-bas m'interpelle de plus en plus.

— Laisse le temps faire son œuvre, et tu verras ensuite.

— Ouais.

— John, enchaîna Mia en se tournant vers lui, pour ton vernissage...

— On le reportera à plus tard. Ne te préoccupe pas de ça.

— J'ai envoyé les invitations ce matin...

— Quoi ? Mais pourquoi ? s'écria John.

— Tu n’as pas à attendre après moi pour réaliser cet événement. C’est important pour toi. J’ai dit aux gens que le tout aurait lieu le premier vendredi de juin. Nelly s’est proposée pour t’aider...

— Si tu n’es pas là, je préférerais l’ajourner ! s’entêta John.

— Tu le feras, d’accord ? ordonna Mia en pointant un doigt vers l’artiste et en le fixant droit dans les yeux. Et je m’attends à ce que tu sois digne ! Fais-moi le bonheur d’être à la hauteur de faire un malheur !

— Quel paradoxe ! se moqua gentiment l’artiste. Juste en raison de l’expression que tu viens de me pondre, j’accepte.

Mia s’esclaffa, tandis que John sourit. Ce dernier aborda alors un sujet qui lui tenaillait l’esprit depuis la veille.

— Mia, comment vous êtes-vous connus, Jack et toi ?

Avant de répondre, l’Italienne réfléchit, le temps de fouiller dans sa mémoire.

— Oui... ça me revient... Ce monsieur s’est présenté au café à la mi-janvier, raconta-t-elle. Il traînait deux valises ; une petite pour ses effets personnels et une autre beaucoup plus grande qui contenait, comme je l’ai constaté quelques instants plus tard, des tableaux. Le commerce était bondé de clients et il faisait un froid polaire, dehors. Tu me connais ! J’ai aussitôt installé Jack au comptoir, à côté de moi. En apercevant sa mallette rigide, je lui ai demandé s’il était artiste, moi qui affectionne tant ces gens ! Il a répondu oui et m’a montré quelques-unes de ses œuvres. J’ai tout de suite aimé son travail. Il s’est ensuite informé pour savoir s’il y avait un logis à louer dans le coin. C’était une étonnante coïncidence, car en raison d’une obligation de dernière minute, mon locataire de l’époque venait de quitter promptement l’appartement au-dessus du commerce. J’ai donc proposé à Jack de s’y installer.

— A-t-il de la famille qui habite en ville ?

— Non, à ce que je sache, il n’a jamais eu de visiteurs. Et quand je lui ai offert d’effectuer ses courses, il y a quelques mois, il a immédiatement accepté. Son arthrite le fait souffrir et il est incapable de marcher longtemps.

— Tu as bon cœur.

— Le fait de veiller sur lui me donne l'impression de prendre soin de mon père, expliqua Mia. Parlant de lui, j'ai appris que toute ma famille est à ses côtés.

— Ah, oui ?

— La *famiglia*, c'est très important pour les Italiens. En tout cas, chez nous, ça l'a toujours été. Ma sœur et une de ses amies se relaient pour s'occuper de papa. Quand je suis partie, je suis devenue le mouton noir. J'espère que leur opinion de moi changera.

— Tu vas les rejoindre dès aujourd'hui ; c'est un geste qui signifie beaucoup, quand même.

— Oui, j'imagine... répliqua Mia avant de se faire silencieuse.

— Pour Jack, poursuivit John au bout d'un moment, est-ce qu'il y a certaines choses que je devrais connaître à son sujet ?

— Pas spécifiquement. Jack est un homme galant, assez solitaire, et il mange très peu. Il adore parler d'art, puisqu'il a été peintre et galeriste pratiquement toute sa vie. Il a un bagage assez impressionnant, tu sais ! On dirait qu'il a tout vécu !

— As-tu remarqué qu'il signe ses œuvres sensiblement comme moi ? souligna John.

— Non, s'étonna Mia, mais en y repensant, je trouve qu'il y a quelques similitudes dans votre façon d'aborder les sujets.

— Il a vraiment une touche qui me ressemble...

— Peut-être qu'un jour, vous pourriez organiser une exposition en duo ? proposa Mia en faisant un clin d'œil au jeune homme.

— Mouais, je ne sais pas trop, hésita John. Je voudrais d'abord apprendre à le connaître un peu plus. Disons que ça n'a pas été l'amour fou lors de notre première rencontre...

— Je suis sûre que vous allez vous entendre. Il a l'air grognon, mais ce n'est qu'une façade. Sous sa carapace, il est très doux.

— Me considères-tu comme ça, moi aussi ?

— Non, *cuore mio* ! Toi, tu es doux en dehors comme en dedans.

— Une guimauve, finalement ? se moqua John.

— C'est toi qui le dis ! s'exclama Mia en éclatant de rire. Ah, ton humour va me manquer, ces prochaines semaines, Johnny ! Rassure-moi en me disant que tu prendras bien soin de ce monsieur...

— Je te le promets.

Quand le taxi se gara devant l'arrivée des voyageurs, Mia descendit de la voiture. Le chauffeur l'aida à extirper sa valise du coffre, tandis que John attendit qu'elle ait franchi les tourniquets avant de retourner chez lui. À deux reprises, dans un court laps de temps, il avait accompagné à l'aéroport des amis en partance pour le Royaume-Uni, un hasard qu'il trouvait tout de même singulier. Était-ce le destin qui s'amusait à lui envoyer des signes ? Quoi qu'il en fût, plusieurs indices pointaient vers sa terre natale et il aimait croire que ces coïncidences n'étaient pas sans fondement. Soudain, son téléphone portable vibra. Il activa l'écran et trouva un message envoyé par sa mère, qui réclamait son aide pour organiser les funérailles de James.

\*\*\*

Maggie Allan avait sorti tous ses albums du grenier. Sur la table du salon, les photos éparpillées, en sépia, témoignaient d'une époque qui paraissait sans soucis. Elle souffla sur la couverture d'un gros cahier à anneaux en cuir et un nuage de poussière se souleva dans l'air. Entendant la sonnette de la porte retentir, elle se précipita pour ouvrir.

— John ! Enfin, tu es là ! s'exclama-t-elle en laissant entrer son fils. Viens, je veux te montrer quelque chose.

En pénétrant dans le salon en sa compagnie, John remarqua qu'elle avait préparé du thé et des scones, servis dans de la vaisselle provenant de son pays natal et qu'elle avait l'habitude d'utiliser pour les grandes occasions. Deux recueils de photos étaient déposés sur la table, dont un ouvert. Maggie s'assit et tendit à son fils l'album en cuir. Ce dernier y vit un cliché de son père, habillé d'un pantalon à pattes d'éléphant et d'une chemise à fleurs. Sous son bras, une jeune femme souriante s'appuyait sur lui. Elle portait un large bandana, des lunettes de soleil et une robe courte. Derrière eux, une camionnette de type *Westfalia* cachait à peine une foule qui n'avait aucune idée qu'elle servait de décor pour la pose.

— Ça, dit Maggie en pointant la photo, c'est le jour où on a manifesté contre la guerre du Viêt Nam. Nous étions venus de tous les coins du pays pour propager notre message d'amour et de paix.

— Vous sembleriez heureux.

— Oui, nous l'étions. Mais pour moi, ce soir-là a marqué le début de la fin de notre relation...

— Que s'est-il passé ? questionna John.

— James a disparu pendant la nuit. Nous dormions dans le *West* et j'ai été réveillée par des fêtards qui chahutaient autour. Je me suis tournée vers ton père, mais il n'était plus là. Il n'avait pourtant pas l'habitude de se lever en pleine nuit. Je suis sortie et l'ai appelé en cherchant parmi les veilleurs, mais sans succès. J'ai alors décidé de retourner dans le *Westfalia* en me disant que James avait dû aller aux toilettes et qu'il devait être déjà revenu se coucher.

— Et ? voulut savoir John.

— Du tout. Je me souviens encore du sentiment de panique qui m'avait gagnée. J'ignorais quoi faire. Où pouvait-il bien être ? Devais-je alerter les autorités ? Puis, alors que je me résignais à le faire, j'ai aperçu ton père dans la foule. Il titubait. J'ai couru vers lui, mais me suis arrêtée net quand j'ai vu que du sang ruisselait sur son visage. Il avait une grande plaie sur le front !

— Comment ça ? Que s'était-il passé ?

— Je ne l'ai jamais su. Ni pourquoi il était sorti en pleine nuit. Il disait avoir un immense trou de mémoire.

— Voyons ! C'est impossible ! s'exclama John. Il devait bien se souvenir de quelque chose !

Maggie secoua négativement la tête et reposa le cartable sur la table. Elle saisit sa tasse de thé encore fumant et tendit le plateau de scones à son fils, qui en choisit un.

— Ce n'est pas tout, poursuivit-elle. Pendant que je nettoyais les blessures de ton père, un homme furieux s'est présenté à la fenêtre de notre caravane. James s'est aussitôt caché sous un coussin. On aurait dit une bête apeurée. Comme je me doutais qu'il s'agissait du gaillard qui lui avait arrangé le portrait, j'ai répondu que je ne savais pas où il se trouvait. Derrière le gars à la carrure d'un joueur de rugby, une femme pleurait et l'implorait de laisser tomber. Et moi, pendant ce temps, je me demandais qui était cette nana et pourquoi elle s'inquiétait autant du sort de mon amoureux. Que je pouvais être naïve !

— Tu crois que pa... que James avait couché avec elle ?

— J'en suis certaine. Le lendemain, quand James s'est levé, une boucle en or s'est décrochée de sa chemise. Cette même boucle, je l'avais vue, la veille... ou plutôt, sa jumelle, car il n'y en avait qu'une seule qui pendait au bout d'une oreille de la femme éplorée.

Comprenant que tous les éléments portaient à accuser son père d'adultère, John repensa à sa mésaventure avec Anaïs et demeura muet. Ce qu'il venait d'entendre ne suffisait quand même pas à prouver l'infidélité de James. Néanmoins, il crut préférable de ne pas partager son point de vue avec sa mère. Peut-être se trompait-elle ?

— Je vois dans tes yeux que tu doutes de mon jugement ? soupçonna celle-ci. Sache que je ne me base pas que sur une seule mauvaise expérience pour appuyer mon verdict. Sache aussi que par la suite, James m'a tout avoué. Il avait oublié ce qui s'était passé durant l'intervention du colosse, mais pour sa copine, par contre...

— Qu'as-tu fait, alors ?

— Au début, nous en avons beaucoup parlé. Nous avions fait un accord. Terminées, les incartades. Je devais reconstruire ma confiance en lui. Les années ont passé, nous nous sommes mariés et je suis tombée enceinte de toi. Malheureusement, notre entente a été rompue pendant ma grossesse. Je lui en voulais tellement ! Mais je l'aimais et chaque fois, je lui pardonnais. Je savais ce que la fidélité représentait, pour lui. Une quête de tous les jours, vraiment ! Nous étions les amours de sa vie, toi et moi, mais ce n'était pas assez pour le combler. Un jour, je n'en pouvais plus de ne pas suffire. Tu connais la suite du récit...

Maggie marqua une pause durant laquelle elle but une autre gorgée de son thé. Elle parlait d'un ton sans émoi, comme lorsqu'on évoque une histoire pour une millièème fois et que la charge émotive n'y est plus. Elle déposa ensuite sa tasse et s'empara du deuxième album, pendant que son fils l'observait. La pauvre avait été trahie durant de nombreuses années. Visiblement, sa blessure semblait guérie, mais de fouiller ainsi dans ses souvenirs ne devait pas être son activité favorite. C'est pourquoi John lui demanda pourquoi elle s'était livrée à de telles confidences.

— Nous avons la responsabilité d'organiser les funérailles. De mémoire, il n'avait aucune famille à part nous. Il s'était embrouillé avec ses parents, que je n'ai jamais connus, d'ailleurs. Dans ses der-

nières volontés, il a écrit qu'il ne souhaitait pas qu'on informe ses proches de sa mort.

— Pourquoi ?

— Aucune idée ! Encore faudrait-il que ces gens soient toujours en vie ! Cependant, je tiens à respecter sa demande, aussi étrange peut-elle être. Tu sais quoi ? Maintenant, j'aurais envie que tu me racontes tes bons souvenirs avec ton père. Ensuite, je te confierai les miens. Ça nous réconciliera avec le passé et nous pourrons le laisser partir en paix. Qu'en penses-tu ?

John se garda de dire qu'il avait déjà pardonné son père, mais tout de même, la proposition de sa mère lui permettrait peut-être d'en apprendre plus sur James.

— Je suis d'accord, accepta-t-il.

— Voilà un album qui a appartenu à James, répliqua Maggie en lui tendant le volume qu'elle tenait entre ses mains. Tu peux y jeter un coup d'œil. Je ne connais pas tout de son passé, mais si tu as des questions, je tenterai d'y répondre.

John prit le cartable et le posa sur ses genoux. Il l'ouvrit et le parcourut lentement, page par page, sous le regard attendri de sa mère. Il y voyait James, adolescent, un ballon sous le bras. Cela ramena à sa mémoire les nombreuses joutes qu'ils avaient disputées ensemble dans le jardin. Un autre cliché représentait son paternel, dans son costume de finissant. Il arborait un sourire enjôleur et une terrible mise en plis. Maggie indiqua en riant qu'elle avait beau le supplier de couper sa crinière une fois de temps en temps, il s'entêtait à garder ses cheveux trop longs. John se demandait quelle tête il aurait, lui, avec une telle coiffure... Une autre image montrait la devanture d'un bureau de poste.

— Ton père vouait un amour pour les lettres, expliqua Maggie. Lorsque nous avons emménagé ensemble, il s'était procuré une vraie plume et un encrier. Il excellait en poésie et adorait la littérature.

Elle laissa cette dernière remarque en suspens, quand une photographie en bas de page retint l'attention de John. Sur le cliché figuraient James et un inconnu. La tête de ce dernier lui rappelait quelqu'un, mais qui ? De profil, à cette distance de l'objectif et sur cet instantané de piètre qualité, ce n'était pas aisé de distinguer les traits du visage de l'homme.

— Qui est ce monsieur ?

— Je ne l'ai pas rencontré, répondit Maggie en s'avançant pour voir de plus près, mais selon ce que m'a dit ton père, cet homme était un ami très proche. Les deux auraient pu passer pour des frères ; cet ami avait quelques années de plus, paraît-il, et ressemblait beaucoup à James. Ils étaient inséparables. Quel était son nom, déjà ?

John décolla le portrait de la page et le retourna. Une note manuscrite figurait au verso de la photo, probablement l'œuvre de James. Ce qu'il lut le sidéra.

*Jack et moi, Sussex, 1965*

Il enfouit la photo dans sa poche et, sous l'œil étonné de sa mère, se leva sans rien dire, l'embrassa sur le front et annonça à voix basse qu'il reviendrait le lendemain. Où allait-il, comme ça ? C'est qu'elle lui avait préparé un bon souper ! Pour toute explication, il marmonna qu'il devait absolument se rendre chez un vieil ami.

\*\*\*

Alors que John faisait route vers sa prochaine destination, Nelly lui téléphona pour lui proposer d'aller manger une pizza après la fermeture du café. Le jeune homme accepta, puis promit de la rejoindre après sa visite chez Jack.

— As-tu fait sa connaissance ? Il est vraiment sympathique, non ? s'enthousiasma Nelly.

— Ce n'est pas le premier mot qui m'est venu à l'esprit lors de ma première rencontre avec lui...

— Est-ce qu'on parle de la même personne, le locataire de Mia ?

— Lui-même ! C'est probablement parce que tu es mignonne qu'il se montre aussi gentil et amical avec toi, railla John. Moi, il m'a lancé des bêtises à la figure !

— Non, tu mens ! ricana Nelly.

— Un peu plus, et il me jetait par la fenêtre !

— Il a plus de soixante-dix ans, John !

— Mais il est fort ! C'est un ancien athlète olympique, paraît-il ! lança John, à la blague.

— Je croyais que c'était un artiste ? sourcilla Nelly, sourire en coin.

— Quoi ? C'est interdit d'être les deux ?

— Tu me trouves vraiment mignonne ?

— J'ai dit ça ?

Nelly rit et conseilla à son copain d'être gentil avec le vieil homme. John lui promit de faire son possible, question de ne pas se faire tabasser par ce dur à cuire. Il monta à l'étage par l'escalier extérieur, tandis que Nelly retourna à ses clients.

\*\*\*

— Tu en as mis du temps à venir me voir ! maugréa le vieil homme en fermant la porte derrière son visiteur.

— Je vous signale qu'une conversation commence normalement par *bonjour*, et ce, sur un ton aimable ! riposta John avant d'ajouter tout bas : « Que ces vieillards viennent encore se plaindre que les jeunes gens oublient les bonnes manières... »

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Que je souhaitais vous montrer quelque chose.

John sortit le cliché de sa poche et le tendit à Jack, qui le tourna de chaque côté pour ensuite lire le message inscrit au verso.

— Qu'est-ce que c'est que cette photo ? demanda-t-il. Tu veux me présenter des membres de ta famille ?

— Vous ne remarquez rien ?

— Je reconnais ton père !

— Et le gaillard, à côté de lui, c'est qui ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Je ne travaille pas pour le département du recensement !

— C'est écrit : *Jack et moi*, signifia John en reprenant la photo et en pointant la note. Forcément, c'est vous !

— À cette époque, au Royaume-Uni, des hommes qui se prénommaient Jack, il en pleuvait !

— Pourtant, insista John en plissant les yeux, on jurerait que...

— C'est logiquement quelqu'un d'autre. Si c'était moi, tu imagines l'âge que j'aurais, aujourd'hui ? Je serais presque centenaire !

— Je... je n'avais pas fait le calcul, reconnut John.

— En effet ! ricana Jack.

Déçu, le jeune homme remit le précieux papier dans sa poche et examina les lieux. Les œuvres sur les murs n'étaient pas les mêmes que la dernière fois.

— Vous avez changé vos tableaux, ce matin ? s'informa-t-il.

— J'étais mûr pour un nouveau décor...

— Combien avez-vous créé d'œuvres pendant votre carrière artistique ?

— Lors de mes années actives, plus de deux milles.

— Vous avez cessé ?

— Non, pas vraiment. J'ai plutôt ralenti la cadence ! Je te sers un café ?

— Oui, je vous remercie.

John profita du moment pour faire le tour des nouvelles toiles, non sans se retenir de lâcher des *oh* d'admiration, histoire d'éviter de s'attirer les commentaires du vieil homme. Il aimait le choix de ses couleurs, ainsi que sa mixité des sujets et des compositions. Soudain, son regard fut attiré par un portrait dont les traits du modèle féminin lui semblaient familiers. Il écarquilla les yeux et s'écria :

— Nelly !

En sursautant, Jack laissa tomber le sucrier qui se fracassa en plusieurs morceaux sur le sol. John se pencha pour l'aider à les ramasser, et déposa les cubes intacts dans un autre plat.

— Il y a quelques jours, Nelly m'a demandé de créer une œuvre, se justifia Jack.

— Est-elle terminée ?

— Pas encore. Il reste quelques détails à peaufiner. J'ai pris Nelly en photo... C'est plus facile pour tout le monde...

John aurait juré que son hôte avait rougi, mais ne put s'en assurer, car celui-ci alla aussitôt chercher leurs tasses de café dans la cuisine. Quand il revint, l'artiste attendait patiemment, assis à la table.

— Alors, quelle est votre histoire avec mon père ?

— Tu veux aller trop vite, garçon. Moi aussi, j'aimerais en apprendre un peu plus à ton sujet ! Après tout, j'ouvre ma porte à un étranger, en ce moment.

— Un inconnu référé par une bonne amie, je vous signale ! Et comme je travaille en bas, vous avez dû m'apercevoir de nombreuses fois, depuis votre fenêtre ! En tout cas, assez souvent pour vous faire une idée sur ma personne !

— Ce n'est que du visuel. Ça ne permet pas de connaître véritablement quelqu'un !

— Que voulez-vous savoir sur moi ?

— Entre Nelly et toi, c'est l'amour ?

— Trop privée, cette information. Ça ne vous regarde en rien. Autre question ?

— Tu l'aimes, oui ou non ?

— Qu'est-ce que ça change pour vous ? Avez-vous un œil sur elle ?

— Ne dis pas d'âneries, je pourrais être son grand-père ! rétorqua Jack, exaspéré.

— Puisque vous tenez tant à savoir, je me sens bien avec elle. Je l'admire. J'ai toujours hâte de la revoir, de contempler son sourire et de sentir la douceur de sa peau contre la mienne. Elle me manque quand elle n'est pas avec moi. Alors, je crois que je l'aime, oui...

— Tu raisones souvent par déduction dans la vie ?

— Qu'attendiez-vous de ma part ? Une déclaration formelle ?

— Je veux savoir si tu espères faire ta vie avec elle.

— Je ne comprends pas le sens de cette discussion, Jack ! En quoi cela vous permettra-t-il de me connaître ?

— Vas-tu répondre, oui ? s'époumona Jack.

John se leva sur-le-champ. Il n'avait pas à subir les caprices d'un vieillard solitaire et grincheux. Il prit sa veste et se dirigea vers la porte, quand Jack le suivit et le retint par le bras, avant de baisser la tête.

— Je suis désolé, John. Je n'aurais pas dû m'emporter contre toi. Comprends-moi. Nelly, elle... elle est importante pour moi. J'aimerais tant réparer ce qui a été brisé jadis...

— Écoutez, reprit John, convaincu que le vieux délirait. J'ai eu ma part de blessures sentimentales. En particulier avec une certaine Anaïs. Depuis, je ne me projette plus dans l'avenir. Je vis au jour le jour, en espérant que le lien affectif entre Nelly et moi pourra traverser les saisons.

— Je comprends ta situation, John. Je crois que Nelly t'aime bien et qu'elle serait prête à te suivre lorsque... commença Jack avant de s'interrompre un moment. Non... rien... oublie ça.

— Vous êtes un être énigmatique, Jack, le saviez-vous? Il y a une chose, toutefois, que vous devez enfin m'expliquer : pourquoi, selon vous, il est dangereux, pour moi, d'aller au Royaume-Uni?

— Pas encore, pas maintenant. Je te remercie d'être venu me rendre visite et pardonne-moi d'avoir été brutal avec toi.

— Oh! Ce n'est rien! J'ai toujours pensé qu'un bulldozer était doux! ironisa John.

Jack le fixa d'un air perplexe, puis son visage changea et il éclata de rire. Après un long moment, il s'arrêta pour essuyer les larmes qui avaient coulé sur ses joues.

— Sacré boute-en-train!

— Ouais... Au moins, il y en a un de nous deux qui trouve ça drôle! sourit faiblement John.

— Écoute, John. Demain, pour me faire pardonner, je te ferai un de ces repas dont tu te souviendras toute ta vie. Arrive vers dix-sept heures et invite Nelly.

— O.K, je viendrai, promit John en quittant les lieux.

— Oh! Pourras-tu me rapporter les quelques articles que j'ai notés sur ce papier? réclama Jack en tendant une liste.

— Aucun problème. À demain!

Puis le peintre alla rejoindre Nelly au café. Si celle-ci parut surprise de le voir revenir aussi rapidement, elle ne s'en plaignit pas. Puisque plusieurs personnes patientaient au comptoir, elle le pria d'enfiler un tablier pour l'aider, ce qu'il accepta d'emblée. Ils servirent le dernier client vers vingt et une heures. À vingt-deux heures, à leur plus grande satisfaction, ils éteignirent les lumières. Dans l'arrière-boutique, John remit l'uniforme sur son crochet, bientôt imité par sa copine. Il jeta un coup d'œil à son portable et constata que

sa mère lui avait laissé un message pour l'informer que le lendemain, elle devait se rendre au complexe funéraire pour organiser les funérailles de James. Aussi, elle voulait savoir s'il souhaitait l'accompagner. Il entendait lui répondre plus tard, car pour le moment, Nelly et lui avaient rendez-vous avec une pizza.

— Tu as faim ? s'enquit cette dernière en lui caressant le cou.

— Très !

— Allons manger chez Bella Pizzeria !

— J'ai une meilleure idée. Si on s'installait à l'atelier ? On pourrait faire livrer la pizza là-bas ? J'ai eu ma dose de socialisation pour ce soir...

— Ça s'est bien passé avec Jack ?

— Pas tout à fait.

— Il me semble si seul, ce cher bonhomme...

— Il est gentil à ce point avec toi ? On dirait qu'il éprouve des émotions différentes à mon endroit...

— Il est de la vieille école, c'est tout !

— Tu lui as commandé ton portrait ?

— Oui, j'adore la façon dont il peint ! Il maîtrise l'art de mettre les images en lumière !

— J'aurais pu le faire, tu sais ? Même toi, tu aurais pu y arriver !

— Sherlock, tu n'as vu qu'une seule de mes toiles ! rétorqua Nelly, mi-perplexe, mi-amusée. Serais-tu jaloux ?

— Pas du tout ! Mais tu as raison, il a cette touche distinctive. Est-ce que ce tableau sera pour moi ? se risqua à demander John.

Avant de répondre, Nelly se rapprocha et enroula ses bras autour de son cou. Elle l'embrassa tendrement, puis répondit :

— C'est un cadeau de moi, pour moi. Est-ce qu'il te plaît ?

— Moi, je préfère le modèle en chair et en os.

Ils s'enlacèrent à nouveau et le temps se suspendit pour un très long moment empreint de volupté...

Quand ils gagnèrent le trottoir, l'horloge sonnait vingt-trois heures. Tous deux tenaillés par la faim, John appela la pizzeria pour commander leur repas, pendant que Nelly composait le numéro de téléphone pour faire venir un taxi. La nuit était belle, la chaleur de la

brise, émoussillante. John voyait des étoiles dans les yeux de sa compagne. Si le bonheur existait, il se montrait le bout du nez, et ce, à cet instant même.

## Chapitre 14

John s'ennuyait de son ami Bob, qu'il n'avait pas croisé depuis longtemps. Puisque tout était fermé ce jour-là et qu'il ne travaillait pas, il décida d'aller le voir. De bon matin, il emprunta le chemin du parc et vit apparaître l'itinérant à un coin de rue. Sûrement qu'il revenait d'une promenade agréable, puisqu'il lui paraissait d'excellente humeur. Dès qu'il aperçut le peintre, il courut dans sa direction.

— John ! Comme je suis content de te croiser, le jeune ! J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer !

— Ah ?

— Je suis fiancé !

— Hein ?

— Voilà six mois que je la courtise et crois-moi, ça n'a pas été de tout repos ! C'est qu'elle est farouche, la madame ! J'ai pris mon temps et mon courage et hop ! Je lui ai demandé sa main pas plus tard qu'hier !

— Pour quelqu'un qui est censé y aller lentement...

— Quand on aime, on n'attend pas trop, le jeune ! Surtout à mon âge !

— Tu as probablement raison. Quel est le nom de l'heureuse élue ? s'informa John en tendant à son ami un café et des rôties.

— Anita. Elle est belle comme un cœur. Difficile d'approche, mais j'ai fait comme *Le Petit Prince*, je l'ai apprivoisée. Je lui ai patenté une bague avec des objets que j'ai trouvés ici et là. Ciel qu'elle est coquette avec ce bijou au doigt, et pas peu fière à part ça ! Elle le montre à tout le monde !

— Toutes mes félicitations, Bob ! Je te souhaite d'être heureux avec ta future femme. Tu m'inviteras à ton mariage ?

— C'est certain ! Tu te doutes quand même que ce sera intime, comme célébration. En parlant d'invitation, quand feras-tu ton... euh... vernissage ?

— Au début juin, finalement. Mia a tout arrangé, même si je lui avais dit de repousser la date, vu les événements qui sont récemment survenus dans nos vies respectives.

— As-tu découvert qui t’envoie les messages ? demanda innocemment Bob après avoir absorbé une bouchée de son déjeuner tout en observant la réaction de son interlocuteur.

— Oui, c’était le locataire de Mia. Et il s’avère que c’est aussi un ancien ami de mon père... Enfin... il le connaissait. Je trouve un peu étrange qu’il ait des liens avec des gens de mon entourage...

— Mais pourquoi tout ce mystère et ces notes d’avertissement ?

— On n’a pas encore discuté de ce sujet. C’est un peu flou, tout ça. J’ignore pourquoi, mais j’ai envie de faire confiance à ce bonhomme, même si ce qu’il raconte ne tient pas la route. D’ailleurs, il faudra que je pense à en parler avec Max...

— Il n’est pas au Royaume-Uni, celui-là ?

— Je ne me souviens pas de t’avoir raconté ça...

— Non ? Peut-être que tu as oublié ? répliqua Bob en détournant le regard.

— Qu’importe. Je dois partir, maintenant. À demain, Bob !

— Au revoir, le jeune !

L’itinérant regarda l’artiste s’éloigner et alla retrouver sa bien-aimée près de l’étang où ils se donnaient habituellement rendez-vous. Il partagerait son café avec elle, ainsi que son déjeuner.

\*\*\*

Arrivé au complexe funéraire, John trouva sa mère dans le hall. Dans ses mains, elle tenait une enveloppe bien scellée. Elle la lui remit en disant :

— C’est pour toi de la part de ton père. Je l’ai trouvée en réglant ses affaires.

Sur le dos de la missive, il était inscrit : *Ne pas ouvrir avant le 23 mai 2017, au matin.*

— Le 23 mai ? C’est dans deux jours ! s’exclama John.

— Oui, c’est ce qui est étrange. Comme s’il avait prévu qu’il ne serait pas là pour te la remettre.

— Il était gravement malade ; sûrement qu’il a tenu à me transmettre le plus d’informations possible avant de mourir.

— Mais pourquoi le 23 mai ?

— Je n'en sais rien. Il ne m'a rien dit, répondit John. Est-ce qu'il s'agirait d'une journée significative pour vous deux ?

— En fait, en y réfléchissant, répliqua Maggie en fixant le plafond, je me souviens maintenant que c'est ce jour-là qu'il est parti en voyage. C'était l'année de ta naissance. Comme il n'était pas revenu à la date prévue, j'ai envoyé la gendarmerie à sa recherche. Ils l'ont retrouvé dans le Kent, dans une cabane improvisée. Il était complètement désorienté. Cet incident l'a marqué profondément. Il n'était plus le même...

— Souffrait-il d'amnésie ?

— À l'époque, les médecins éprouvaient de la difficulté à établir un diagnostic. Ils ont supposé qu'en raison du coup qu'il avait eu à la tête lors de la manifestation, James avait subi des lésions au cerveau et que ces épisodes de pertes de mémoire ponctuelles et soudaines demeureraient toute sa vie. Du coup, j'étais persuadée, poursuivait Maggie, qu'il profitait de son état pour vivre ses petites aventures. Pas de remords de conscience qui vous embarrassent quand on ne se souvient de rien ! ironisa-t-elle.

Changeant de sujet, John désigna les deux hommes vêtus d'un habit noir qui discutaient dans un bureau.

— As-tu besoin de moi pour rencontrer les croque-morts ?

— Non. Ils ont dû être surpris devant mon air stoïque et mon sang-froid, pour une femme qui vient de perdre son mari ! J'ai omis de leur dire que je n'étais pas une veuve éplorée ; donc, difficile de jouer avec mes sentiments pour choisir l'urne, les fleurs et tout le bataclan. Les préparatifs sont déjà terminés et la cérémonie aura lieu dans une semaine. J'ai invité quelques connaissances du Royaume-Uni, mais je doute qu'ils se présentent...

— Et Jack ?

— Le gars qui figure sur la photo que tu m'as empruntée avant de t'enfuir de chez moi tel un fils indigne ? railla Maggie.

— Ha, ha, ha ! Non, pas lui, un autre Jack.

— Quel est son nom de famille ?

— C'est quoi, déjà... ? Ah, oui ! Jack Astair Rivers ! Il a presque soixante-dix ans et semble passablement en forme.

— À peine un peu plus âgé que ton père... Pourtant, son nom ne me dit rien.

— Et il est peintre.

— Peintre ? pouffa Maggie en riant de bon cœur. Ça me surprendrait !

— Pourquoi ? s'étonna John.

— James avait les peintres en horreur ! Non, je ne pense pas qu'il ait côtoyé un ; sinon j'en aurais entendu parler, en bien ou en mal !

— Pourtant, ce Jack prétend qu'il connaissait bien papa, signifia John.

— Où vit donc cet homme, que je lui envoie une invitation ? Je suis curieuse de le rencontrer !

— Il habite dans le logement au-dessus du café où je travaille avec Nelly.

— Eh bien, emmène-le aux funérailles ! Je pourrai découvrir qui est cet intrigant peintre que mon mari côtoyait ! Sacré James ! Il avait vraiment son jardin secret ! s'exclama Magie avant de marquer une pause et de demander : qui est Nelly ?

— Une très bonne amie, répondit John en rougissant malgré lui.

— Une amie *amie*, ou *petite amie* ?

— Maman, ai-je à te le préciser ? répliqua John, les yeux brillants.

— Je suis très heureuse pour toi, John, laissa entendre Maggie, sourire en coin, en considérant son fils. Tu rayannes tellement depuis quelques jours que je me doutais qu'il y avait du nouveau dans ta vie ! J'ai hâte de la rencontrer ! Comment est-elle ?

En attente de la réponse, Maggie ne sourcilla ni ne cligna des yeux. Elle soutint le regard de John jusqu'à ce qu'il lui dise :

— Parfaite.

— Je le savais, chuchota sa mère avant qu'ils quittent l'établissement bras dessus bras dessous.

Une fois à l'extérieur, ils flânèrent dans le parc avoisinant. Il faisait si bon, dehors. Quelques canards approchèrent, s'attendant, comme toujours, que les promeneurs leur jettent quelques miettes de pain. Maggie leur lança quelques graines d'oiseaux qu'elle gardait tou-

jours dans la poche de son veston. Puis, son fils et elle discutèrent des jours qui passent et de l'importance de vivre chaque moment comme si c'était le dernier. Jusque-là, John n'avait jamais osé parler de sujets aussi vrais et profonds avec sa mère. Depuis la mort de James, il s'était rapproché d'elle et aimait bien ces conversations sans tabou, sans filtre, sans réponses absolues... Au bout d'un moment, Maggie en profita pour en savoir davantage à propos de Nelly.

— Il y a longtemps que vous êtes ensemble ?

— Deux semaines, tout au plus.

— Ah...

— Que signifie ce *ah* ?

— Eh bien, j'espérais qu'il y avait au moins quelques mois...

— Pourquoi donc ? interrogea John.

— Avez-vous l'intention d'avoir des enfants ?

— Maman, je viens de te dire que nous sommes au début de notre relation !

— Je ne te mets pas de pression, Johnny chéri ! Seulement, mon cœur de mère souhaiterait aussi battre en tant que grand-mère ! s'exclama Maggie.

— C'est joliment dit, mais tu vas devoir attendre un peu.

— Alors, vous en avez déjà parlé ? C'est bon signe !

— Non, nous n'avons encore discuté de rien !

— Quoi ? Mais pourquoi vous, les jeunes, n'abordez-vous pas ce sujet dès le départ ? C'est tout de même primordial, non ?

— Tu as souvent joué la carte de la séduction en clamant : « Bonjour, je m'appelle Maggie, vous me plaisez et j'ose espérer que vous deveniez un jour le père de mes futurs enfants ! En passant, j'en voudrais une dizaine ! »

— En tous cas, ça aurait le mérite d'être clair dès le départ.

— D'une transparence évidente, oui ! Peut-être même effrayante !

John s'arrêta net et retint Maggie par le bras. Du regard, celle-ci se mit à chercher ce qui avait poussé son fils à interrompre son pas. C'est ainsi qu'au loin, elle aperçut un sans-abri proposer à une femme de s'asseoir à ses côtés. Dès que la dame prit place sur le banc, l'homme s'y installa et s'en approcha discrètement. Il feignit de s'étirer, puis déposa son bras derrière le cou de la bien-aimée. Tactique quelque peu démodée, mais authentique et souvent employée au ci-

néma comme dans la vie. Elle fonctionne à tout coup et John en eut la preuve lorsqu'il aperçut la galante offrir un baiser à son prétendant, pour ensuite prendre une gorgée de son breuvage fumant. Le peintre n'eut aucun mal à reconnaître le gobelet qu'il avait apporté plus tôt à Bob. Il sourit, imité par Maggie.

— J'adore le printemps, confia cette dernière. Tout ce qui dormait se réveille et tout ce qui était éteint reprend vie.

Elle avait prononcé ces mots avec une telle lueur dans les yeux, que John se demanda si le cœur de sa mère reprendrait un jour goût à l'amour. Peut-être que ses mauvais souvenirs céderaient alors leur place à l'avenir? Dans un silence complice, il l'accompagna jusqu'à chez elle, avant de prendre le chemin du Café Minelli.

## Chapitre 15

Le matin du 23 mai, John arriva au café quelques minutes à l'avance et s'installa confortablement dans le bureau de Mia après avoir fermé la porte derrière lui. Il décacheta l'enveloppe que sa mère lui avait remise au salon funéraire. Une écriture fine et distinguée capta son attention. Ému que son père lui laissât une lettre manuscrite, il lut minutieusement.

*Cher John,*

*Le 23 mai fut le jour où, il y a de cela plusieurs années, j'ai fait la rencontre d'un homme exceptionnel qui m'a énormément aidé à me prendre en main et à m'accepter tel je suis, avec mes qualités et mes faiblesses. J'aurais tant aimé incarner un tel père pour toi. Je m'en rends compte seulement aujourd'hui, au crépuscule de ma vie. J'ai récemment demandé à ce mentor de prendre soin de toi, comme il l'a fait pour moi. Il me l'a promis. Le jour où il se présentera à toi, tu le reconnaitras. En retour, il m'a fait promettre de taire son nom, afin que tu ne partes pas à sa recherche. De toute manière, tu découvriras qui il est bien assez tôt. Au moment où j'écris cette lettre, je suis dans un avion pour venir te retrouver. Advenant le cas où tu refuserais de me parler, je laisserai cette lettre au notaire à ton attention. Je suis sincèrement désolé, mon fils, de la distance qui nous a séparés pendant si longtemps. J'ai hâte de te revoir. J'ai tant de choses à te partager. Je logerai à l'hôtel Hilton. Appelle-moi, si le cœur t'en dit.*

*James*

John déposa la lettre sur le bureau et réfléchit. Ainsi, le jour où il avait surpris son père près de son vélo, il voulait probablement glisser l'enveloppe dans son sac de transport. Et qui était cet homme dont il parlait ? Serait-ce Jack ? Les questions se bouscuaient dans son esprit lorsqu'il entendit Nelly réclamer sa présence au comptoir. Du coup, il mit ses interrogations de côté.

\*\*\*

23 Mai 1969, Royaume-Uni

*Il sortait d'une maison, la chemise mal ajustée dans son pantalon... Visiblement, il n'était pas du coin. Un autre homme le suivait en se cachant ici et là derrière un buisson, un arbre, une fontaine ou un muret. L'observé déambulait nonchalamment quand le curieux l'accosta. Ils discutèrent vivement pendant un long moment et, au bout de quelques minutes, ils se mirent à marcher ensemble. Le deuxième individu tenait une toile vierge dans sa main.*

\*\*\*

Mia venait d'entrer dans l'appartement qu'elle avait loué pour tout le mois. Elle y découvrit avec ravissement des fleurs fraîchement taillées et arrangées avec soin dans un vase en vitrail, ce qui lui fit penser à Nelly. Elle photographia les environs et envoya l'image à son employée chérie, question de lui annoncer, par la même occasion, qu'elle était arrivée au Royaume-Uni. Elle se plaisait bien au *Ruby's Retreat*. C'était à Cornwall, à seulement quelques kilomètres de l'hôpital où séjournait son père. Et, en soirée, elle pourrait profiter de la mer pour se reposer et contempler le coucher de soleil. Elle rangea son téléphone dans sa poche et marcha jusqu'à la plage, où plusieurs personnes s'étaient attroupées pour assister au spectacle des rayons orange vif qui transperçaient les nuages bleu-gris cernés d'or. Elle s'assit sur un rocher plat et savoura à l'avance la surprise qu'elle réservait à sa famille. Personne n'était au courant de sa visite. Dès le lendemain, les choses changeraient, entre eux, elle en était persuadée. Soudain, son portable vibra. John venait de lui envoyer un message.

Tu nous manques déjà, Mia. Prends bien soin de toi et de ton père, puis reviens-nous en forme !

Elle éteignit l'appareil et sourit.

\*\*\*

Il approchait cinq heures quand John revint avec les articles que Jack lui avait demandés pour le souper. Il se pencha vers Nelly et lui

donna un doux baiser sur le front pendant qu'elle se concentrait sur la délicate tâche de monter le lait en mousse. Puisque le Café Minelli affichait *fermé*, les deux tourtereaux en avaient profité pour occuper les lieux et nettoyer. Tasse de latte en main et bien installés sur une banquette près des vitrines, l'artiste engagea la conversation avec sa compagne.

— Ma mère a hâte de te rencontrer ! lâcha-t-il tout bonnement.

— Tu lui as parlé de moi ? Elle sait que nous sommes ensemble ?

— Elle l'a deviné juste en me voyant.

— C'est vrai que tu ne peux rien cacher. Tout se lit sur ton visage ! se moqua Nelly.

— À ce point ? Il faudra que je m'exerce un peu. Sinon, je ne pourrai jamais t'étonner !

— En effet, d'autant plus que j'adore les surprises ! Celles qui sont agréables, bien sûr, précisa Nelly d'un air taquin.

— O.K., ça va, on a compris ! feignit de s'indigner John.

La sonnerie du téléphone de Nelly les fit sursauter. C'était calme, au café, et le silence qui y régnait amplifiait les sons. Avant de répondre, la jeune femme vérifia l'identité de l'appelant.

— C'est Mia ! s'exclama-t-elle.

— Elle s'ennuie vraiment de nous ! lança John. Penses-tu qu'elle va nous téléphoner toutes les heures ?

Nelly lui assena un petit coup de coude et prit l'appel. Tout à coup, elle devint aussi sérieuse que muette. Quand John entendit Mia pleurer, il voulut prendre le combiné, mais trop tard, Nelly avait déjà raccroché. La mine sombre, elle laissa glisser son téléphone sur la table en demeurant silencieuse.

— Qu'y a-t-il, Nelly ? Est-ce que Mia va bien ? Son père est décédé ?

— Non, c'est Max.

Voyant que John n'était pas certain d'avoir bien compris, Nelly répéta tristement :

— C'est Max. Il est mort. Le stade de Manchester a... explosé.

\*\*\*

John et Nelly avaient allumé le téléviseur. À l'écran, ils voyaient des gens courir dans tous les sens, la panique dans les yeux et, en bruit

de fond, des cris d'épouvante. Des secouristes tentaient d'extirper les victimes des débris et de sauver les personnes qui pouvaient encore l'être. Plusieurs morts avaient été comptés, en plus des nombreuses dizaines de blessés. En état de crise, Manchester pleurait depuis qu'un homme s'était fait sauter en plein cœur du stade, à la toute fin du concert d'une jeune chanteuse américaine. John eut tout juste le temps d'apercevoir un morceau de tissu rouge à travers les décombres, derrière le journaliste qui relatait l'effroyable nouvelle. Il ferma les yeux et éteignit l'écran.

\*\*\*

La soirée avec Jack devait bien évidemment être reportée. John monta à l'étage pour le voir et lui expliquer la raison de ce changement de plan. Jack lui répondit qu'il les avait pourtant prévenus. Le croyant insensible, le jeune artiste eut envie de briser quelque chose dans l'appartement, mais il songea à Mia, à son père et à tous ces secrets qu'il avait besoin de percer au grand jour. Il se retint donc, fit volte-face et redescendit en silence les marches extérieures qu'il avait précédemment gravies péniblement. Le ciel s'était assombri, comme pour signifier que lui aussi avait du chagrin. Nelly prit la main de son copain et le guida vers le taxi qui les attendait sur la chaussée. Derrière son rideau, un vieil homme pleurait.

\*\*\*

Les familles des victimes devaient se rendre à Manchester pour identifier la dépouille de leurs proches. Triste raison de voyager. Encore plus cruel, certains n'eurent aucun corps à reconnaître, que des bagages orphelins à ramasser. Ce fut une telle semaine de grisaille que John n'eut pas le courage d'entrer dans l'atelier. Il n'avait vraiment pas le cœur à peindre. Les œuvres destinées aux clients d'Anaïs étant déjà rendues chez leurs acquéreurs, il n'aurait pas à s'en occuper. Il avait aussi déserté l'appartement qu'il partageait avec Max pour s'installer temporairement chez Nelly. Elle et lui s'entendirent pour ne pas allumer la télévision ni lire les nouvelles sur leur téléphone portable. La scène demeurait trop dure à regarder. Quelques jours plus tard, tôt le matin, John reçut un courriel. Il s'assit dans le lit pour prendre connaissance de la missive.

*Monsieur John Allan Roy,*

*Par la présente, nous avons le mandat de vous annoncer l'acceptation de votre candidature pour la résidence d'artiste à Manchester. Vous étiez sur la liste d'attente. Vous êtes donc cordialement convié à séjourner dans notre ville en tant qu'artiste invité. Nous avons été mis au courant du décès de votre ami et collègue Max Dugas. Nous en sommes profondément désolés et vous présentons nos plus sincères condoléances. Nous espérons que votre passage ici pourra alléger la douleur engendrée par la perte de votre camarade. Nous attendons votre réponse d'ici les quarante-huit prochaines heures, sans quoi nous nous verrons dans l'obligation d'offrir ce privilège au prochain candidat figurant sur la liste. Si vous confirmez votre présence, sachez qu'en ce qui concerne la résidence, nous saurons nous montrer conciliants en acceptant tout changement de dates, si tel est votre désir.*

*Mark Winston  
Islington Mill, Manchester*

Nelly s'approcha et lut le message. Puis elle se tourna et se rendormit, laissant ce dernier à sa réflexion et son questionnement.

\*\*\*

Jack l'avait prévenu... Comment cela pouvait-il être possible? Comment ce vieux loup pouvait-il connaître le futur de Max? Une seule réponse lui venait en tête, mais il y croyait plus ou moins: l'ami de son père possédait un don de clairvoyance. Avec cette proposition de résidence d'artiste, c'est maintenant John qui voyait se dessiner devant lui l'opportunité d'aller au Royaume-Uni. Retrouver sa maison d'enfance. Renouer avec une terre natale qui lui était presque inconnue. Une excitation inattendue et inexplicable monta en lui, mais elle fut momentanément atténuée par les avertissements de Jack, qu'il tenta de chasser de son esprit. « Ah, c'est n'importe quoi! » pensa-t-il. À son avis, l'histoire de Max n'était qu'une mauvaise coïncidence, rien de plus. « Ce vieillard n'avait qu'à s'exprimer plus clairement! On aurait pu sauver des vies, bon sang! » Il se recoucha et sombra rapidement dans un sommeil agité.

\*\*\*

Le cadran sonna et John ouvrit les yeux. Il s'éjecta du lit avec peine et déposa un baiser sur la joue de Nelly, encore endormie. Entendant la jeune femme émettre un faible gémissement de contentement, il lui caressa les cheveux avant de sortir de la chambre. Dans la cuisine, il prépara le déjeuner, qu'il posa sur un joli plateau décoré d'un soliflore et d'un papier coloré sur lequel il lui avait écrit un mot doux. À son réveil, sa belle trouverait le tout sur la table de chevet. Il but d'un trait son verre de jus d'orange, mit la main sur quelques pains au chocolat et un carton de lait, puis quitta la maison. Comme d'habitude, il fit un détour au parc pour laisser la boustifaille sur un banc, à l'attention de son ami Bob. Sans s'attarder, il prit ensuite la direction de l'atelier, et ce, pour la première fois depuis le départ de Max. Lorsqu'il entra dans le local, tout lui sembla sinistre. Les œuvres de son ami trônaient au centre de la place. En voyant les lieux, affligé de chagrin, John éclata en sanglots. C'en était trop. Trop de pertes en si peu de temps ! Il ressentait une profonde injustice, une brique qui s'acharnait à ne tomber que sur lui. Son père et ensuite, son meilleur ami. Et Anaïs... Il aurait voulu lui accorder son pardon, à elle aussi ! Or, il n'en avait pas eu l'occasion. La mort qui fauche trop subitement nous fait voir ce qui nous a échappé. Elle donne un sens à notre existence. Nous prenons conscience de notre essence éphémère et des choses primordiales, ce qui nous amène à croquer la vie, à désirer chaque jour son déploiement. John s'appuya sur le bras de la méridienne, où il versa des larmes d'une tristesse sans mot. Pendant qu'il pleurait la perte de son ami, une idée lui traversa l'esprit. En mémoire de Max. Il attendit de s'être calmé avant d'appeler Mia au Royaume-Uni pour en discuter avec elle.

\*\*\*

L'Italienne revenait de l'hôpital. Quand son père l'avait vue entrer tranquillement dans sa chambre, ses yeux s'étaient embués. Elle l'avait étreint en sanglotant et ils eurent une très longue conversation père-fille, tel qu'elle l'avait toujours souhaité. L'infirmière l'avait rassurée en lui disant que son père savait se battre et qu'il s'en sortirait, que le pire était dorénavant derrière lui. Il n'aurait qu'une courte pé-

riode de réadaptation physique et ensuite, il obtiendrait son congé. Heureuse de ce dénouement, Mia décida de fêter la nouvelle au bord de la plage, un verre de sauvignon à la main, qu'elle dégusta sur la grève, cheveux au vent. Un goéland pour toute compagnie, elle leva sa coupe dans la direction de celui-ci avant de savourer sa première gorgée. C'est à ce moment que survint l'appel de John. Dès qu'elle lut son nom sur l'écran, elle s'empressa de décrocher.

— Johnny !

— Salut, Mia. Comment se porte ton père ?

— Mieux que je m'y attendais ! Il pourra sortir d'ici un mois. Nous entamons un travail de rééducation physique, mais tout se passe bien ! Selon ce que m'a dit le docteur, il guérit rapidement pour son âge !

— Je suis heureux de l'entendre.

— Et toi, comment vas-tu ?

— J'ai le vague à l'âme, Mia. J'ai beaucoup perdu ces derniers temps...

— Et tu as aussi reçu beaucoup de grâces ! Tu as fait la rencontre de Nelly et tu t'es rapproché de ta mère. N'oublie jamais les cadeaux qui se présentent dans ta vie, malgré les coups durs.

— Tu as raison. Tu sais, j'ai une suggestion pour le vernissage. Est-ce que ça t'ennuierait si je faisais une exposition en duo, sous le nom Dugas-Allan Roy ? J'aimerais offrir un dernier hommage à Max...

— Quelle bonne idée, Johnny ! Tu as ma bénédiction. Je ferai changer l'inscription sur les cartons d'invitation et je les enverrai par courriel.

— Tu es adorable, Mia.

— Je te renvoie le compliment, mon cher ! Vous vous débrouillez bien, Nelly et toi, au café ?

— Tout va comme sur des roulettes, ne t'inquiète de rien.

— Je n'en doute même pas ! Allez, je te laisse ! Je retourne à ma conversation avec le goéland qui lorgne mon bout de pain ! Pas moyen de boire un verre de vin tranquille sur la plage ! rigola Mia.

— Profites-en bien. On se revoit bientôt !

— Oui, à bientôt, John. Embrasse Nelly pour moi !

— Je n'y manquerai pas !

Mia raccrocha et chassa le volatile en lui lançant un morceau de miche. Au même moment, John alluma les lumières de l'atelier et déverrouilla la porte d'entrée. Une brise chaude pénétrant dans le commerce lui souleva une mèche de ses cheveux en broussailles. Cela lui réchauffa le cœur. Du coup, il se surprit à penser que Max venait probablement de lui rendre une dernière visite avant de quitter définitivement ce monde. Sûrement qu'il s'apprêtait à rejoindre les autres âmes dans la clarté qu'il savait si bien peindre... Soudain, un rayon de soleil s'infiltra et balaya les œuvres de Max qui se trouvaient accrochées au mur. John leva sa main pour atteindre le trait lumineux dans l'air empoussiéré et sourit.

—Au revoir, mon ami, chuchota-t-il.

Il mit un disque de Patrick Watson et se laissa bercer par les mélodies rêveuses de ce dernier. Ses pinceaux, abandonnés depuis deux semaines, se faisaient invitants. Il s'installa devant une toile vierge et ouvrit ses tubes de peinture. La vie devait retrouver ses couleurs et il allait s'y atteler.

\*\*\*

*«Je les avais avertis. Ils ne m'ont pas écouté. Et voilà qu'il est mort. Comment pourrais-je parler sans trop en dire? Comment confier la réalité sans semer la panique? J'ai exprimé la vérité et ils m'ont pris pour un original. Aujourd'hui, vont-ils se raviser? J'en doute fort. Ils ont la tête dure. Et beaucoup de blessures. Mais, au-delà des apparences, les choses peuvent changer... Je garderai espoir. Cela m'a grandement servi, ces trente dernières années. Ça m'a permis de ne pas sombrer dans la folie... »*

\*\*\*

Au café, Nelly attendait que John vienne prendre le relais. La matinée avait été achalandée, malgré la fin du semestre universitaire, et il lui tardait de retrouver son four. Les deux amants avaient convenu de ne pas négliger leur création artistique. Désormais, La Zone Onze ouvrirait seulement une demi-journée, sous la responsabilité de John, jusqu'à ce que Mia revienne au pays. Le Royaume-Uni... Nelly songea à l'offre de résidence d'artiste que son compagnon avait reçue,

non sans se demander s'il y répondrait positivement. Elle était heureuse pour lui, mais en même temps, un mauvais pressentiment la tenaillait. «Voyons, Nelly, c'est ridicule!» se dit-elle en secouant la tête. Elle tendait à son client un sandwich qu'elle venait de couper en deux quand John entra en coup de vent. Tout en sueur, il courut vers le comptoir avec un sourire au visage.

—Tu n'en croiras pas tes yeux! s'exclama-t-il. Je viens de réaliser une œuvre entière en seulement quelques heures! Et elle me fait complètement flipper!

—C'est bon ou c'est mauvais? s'inquiéta Nelly.

—C'est plus que bon, c'est extraordinaire! Je n'ai jamais réussi à créer quelque chose de semblable, auparavant! Je tiens quelque chose de majeur!

Nelly contourna le comptoir et enroula ses bras autour du cou de son amoureux.

—J'ai hâte de la contempler! lança-t-elle. C'est bon de te voir joyeux à nouveau! Je suis arrivée dans une période assez ébranlée de ta vie et j'avais peur que ce ne soit le moment opportun, pour toi, de...

—Sans toi, répliqua John en lui posant un doigt sur la bouche pour l'interrompre, je serais dévasté. Tu es apparue dans ma vie au meilleur temps qui soit.

Il l'embrassa tendrement, puis Nelly lui rendit le tablier. Sa maison et son atelier l'attendaient. Avant qu'elle ne parte, John lui dit:

—Si tu es libre, je t'invite chez ma mère, dimanche soir. Le café est fermé, ce jour-là, alors...

Le cœur léger, Nelly sourit et s'esquiva.

## Chapitre 16

Des moments d'introspection s'invitent parfois dans notre quotidien. La plupart du temps, ces instants viennent embaumer l'air et rendent l'existence plus douce. En ce dimanche matin, le recueil se vivait de manière plus cérémoniale, dans un quartier de Montréal. Le service funèbre du père de John se déroulait juste avant celui de Max. Étrange hasard que la vie nous présente, à l'occasion. John avait apporté quelques mouchoirs en surplus. Pas pour lui, mais pour sa mère, qui n'avait pas arrêté de sangloter tout le long du trajet en taxi. Quant à lui, il avait une boule dans la gorge qui tel un barrage, empêchait le torrent de se déverser. Il avait déjà beaucoup pleuré et, par empathie, Nelly avait mêlé ses larmes aux siennes. Tout se passa dans un silence parfois interrompu par un geignement, un reniflement ou un petit gémissement. Une lumière surnaturelle traversait les vitraux de l'église et inondait les lieux de rayons colorés. John se pencha vers Nelly pour lui murmurer à quel point ce halo, d'un clair-obscur mystérieux, l'inspirait. Les joues humides, la jeune femme acquiesça de la tête, et l'artiste lui passa un bras autour des épaules. La cérémonie toucha à sa fin et, au même moment, une tourterelle égarée s'envola en direction du chœur. Le temps du chagrin achevait. Devant la langueur de la mort, John se sentait soudainement vivant. Les cloches tintèrent dans une atmosphère feutrée et le célébrant descendit de l'autel pour saluer les familles des défunts. Tout le monde quittait l'église en silence, quand John aperçut un individu qui attendait sur le parvis. Aussitôt, il courut en sa direction.

— Que faites-vous ici, Jack ?

— Je suis venu offrir mes condoléances, répondit le vieil homme.

— N'avez-vous pas honte ? lança John en le prenant à part. Après tout, vous avez presque prédit la mort de mon ami ! Qu'allez-vous raconter à ces pauvres gens ?

— Je viens de te le dire... Je suis venu présenter mes sympathies, un point c'est tout.

— Vos sympathies ! s'offusqua John. Pour un homme qui est tout sauf sympathique, je trouve que vous poussez le bouchon un peu loin !

— Veux-tu bien cesser d'être aussi arrogant ! répliqua Jack d'une voix chevrotante. J'éprouve beaucoup de chagrin, tu sauras.

—Que me chantez-vous là? Vous ne connaissiez Max que de vue! Et pour ce qui est de James, ma mère ne se souvient nullement de vous! Ah! La voilà justement qui arrive. Venez avec moi, dit John en empoignant Jack par le bras avant d'aller à la rencontre de Maggie.

—Maman, je te présente Jack, l'ancien ami de James dont je t'ai parlé.

—Enchanté, madame, fit le vieil homme en se dégageant de John pour tendre la paume et serrer doucement la main de la dame.

—Heureuse de faire votre connaissance, Jack. Je suis désolée de vous dévisager ainsi, c'est que votre visage m'est familier...

—James et moi nous nous côtoyions souvent, l'été, dans le Sussex.

—C'est là que je l'ai rencontré, moi aussi, et pourtant, je ne vous y ai jamais vu...

—J'y allais très sporadiquement, expliqua Jack en réprimant un léger toussotement. Les parents de James, comme vous le savez sûrement, ne raffolaient pas des parfums peu subtils de la ruralité. C'est pourquoi James y était retourné quelquefois seul. Je vous laisse imaginer les belles aventures que nous avons vécues là-bas!

—Je n'étais pas au courant, laissa entendre Maggie, pensive. Mais puisque vous étiez proche de James, vous savez comme moi qu'il préférerait garder certains jardins plus secrets que d'autres...

—Maman, intervint John. Ne commence pas ça...

—Ta mère a raison. James était un être d'une grande complexité, intervint Jack d'un air contrit avant de se pencher vers Maggie pour lui dire en toute confiance: si je puis me permettre, madame Allan, votre ex-mari n'avait pas que des revers. Il détenait aussi la face brillante de la médaille, mais malheureusement peu de gens ont eu la chance de le constater.

—Voyez-vous ça! répliqua Maggie. Éclairez ma lanterne, Jack.

—James s'est montré fautif en plusieurs occasions, je vous l'accorde, mais il est question, ici, d'un type doté d'un talent tout à fait particulier. Il favorisait les causes respectables et non les fantaisies de l'égo. Et puisque nous sommes tous réunis pour ses funérailles, je suggère que nous l'honorions au-delà des erreurs qu'il a commises. S'il n'a pas su vous inspirer de meilleurs sentiments, vous m'en voyez désolé, car il avait un potentiel hors de l'ordinaire. Maintenant, veuillez m'excuser. Je souhaiterais m'entretenir avec les autres, avant de partir.

Sans que personne n'ait pu répliquer, Jack s'éloigna et se dirigea vers des cousins de James. À la manière dont il fut accueilli, Maggie dut se rendre à l'évidence : Jack avait réellement fait partie de la vie de son ex-mari et de ce fait, elle ne connaissait donc pas tout de son vécu. Nelly interrompit les pensées du fils et de la mère lorsqu'elle leur dit :

— C'est quand même intrigant cette histoire de *talent particulier*, vous ne trouvez pas ?

— En effet, reconnut John. Je ne suis pas certain de comprendre.

— Il me semble avoir pourtant déjà aperçu cet homme quelque part, réfléchit tout haut Maggie.

Les trois marchèrent ensuite en direction du cimetière, là où les cercueils allaient être mis en terre. Chemin faisant, quelle ne fut pas la surprise de John quand il vit la mère de Max serrer Jack dans ses bras.

— Bon sang ! s'écria-t-il. Comment un loup solitaire tel que lui peut-il attirer autant les gens ?

Le lendemain, lors de sa visite chez le vieil artiste, nul doute qu'il tenterait d'en apprendre plus à son sujet.

\*\*\*

Le jour du vernissage approchait à grands pas et jusque-là, John avait reçu près d'une centaine de réponses positives de la part des invités. Parmi eux, la mairesse de la ville, quelques conseillers, des députés et d'autres influentes personnes du monde des affaires. Visiblement, Mia détenait un réseau de contacts prestigieux, ce qui mit une légère pression sur les épaules de l'artiste. Nelly et lui avaient aussi convié les parents de Max, qui avaient alors décidé de rester plus longtemps dans la métropole. Pour l'occasion, Nelly avait proposé de s'occuper des arrangements floraux et de l'éclairage, pour lequel elle entendait utiliser ses lanternes en verre de Murano. Quant aux bouchées, elles seraient toutes déjà préparées et congelées. Pour sa part, John avait pris quelques vêtements trop grands pour lui et les avait offerts à Bob, qui l'avait remercié chaleureusement avant de lui demander s'il pouvait venir accompagné de sa fiancée. John lui avait donné sa bénédiction, pour regagner son vélo en souriant.

\*\*\*

Au café, les aiguilles de l'horloge se déplaçaient trop lentement au goût de John. Son visage luisait tellement de sueur, qu'il devait sans cesse l'éponger. Un premier invité entra. Nelly s'empressa d'aller l'accueillir, tout en lançant un clin d'œil dans la direction de son compagnon. L'homme, qui parlait anglais, salua Nelly, puis alla droit vers John.

— *Hi!* Heureux de faire votre connaissance, John, dit-il.

Dès le départ, l'individu aux cheveux blonds et à la peau banoisée était totalement antipathique à l'artiste, qui s'efforça toutefois de lui offrir un sourire le plus authentique possible.

— Bienvenue à notre exposition, monsieur...

— Myers, Mitch Myers, de la galerie d'art *Myers & Gibson's*, de New York.

— Enchanté, monsieur Myers. Je n'ai pas souvenir d'avoir lu votre nom sur la liste des invités de Mia...

— Non, mais *miss* Anaïs Richard m'avait informé de ce vernissage. Elle voulait que je découvre vos collections. Mais je constate qu'il y a aussi quelques tableaux de Max Dugas ! *I loooove* Max ! J'ai quelques œuvres de lui chez moi. Anaïs ne m'avait pas dit que c'était une double exposition !

— En effet, M. Myers... commença John alors que d'autres invités faisaient leur entrée, ce qui lui donnait l'envie d'abandonner le dandy de New York.

— Appelez-moi Mitch, lui susurra ce dernier en le dévorant des yeux.

— Mitch. Vous ne le saviez pas, puisque j'ai effectué cette modification à la dernière minute. C'est pourquoi Anaïs n'a pas pu vous en informer.

— Oh, *my Lord!* *How come?* Habituellement, elle me prévient lorsqu'il y a des changements au programme !

— Elle ne pouvait pas. Elle est décédée, et Max aussi.

La nouvelle eut l'effet d'un coup de poing. Du coup, le visage de Mitch vira au blanc.

— *I'm so sorry...* Que s'est-il passé ? Un accident ?

— Manchester.

— *Nooo way!* Ils étaient là-bas ? *Oh, my God!* *What a terrible loss!* chuchota Mitch en se signant, les yeux fermés.

John fixa Nelly pour qu'elle l'aide à se débarrasser de son interlocuteur, mais hélas ! elle était déjà occupée à accueillir les invités qui arrivaient en grand nombre. L'Américain se fit servir une coupe de vin, qu'il but d'un trait en secouant la tête.

— Si ça ne vous dérange pas, s'excusa John, je vais rejoindre les autres, monsieur, et...

— Mitch, reprit l'Américain, encore bouleversé.

— À plus tard, monsieur Myers.

John s'éloigna rapidement et en se dirigeant vers les autres invités, fut heureux de croiser un visage qu'il connaissait.

— Bob ! Tu es là ! s'écria-t-il.

— Bonsoir, le jeune ! s'exclama Bob, fier d'exhiber la femme jougflue et souriante accrochée à son bras. Je te présente ma fiancée, Anita.

— Enchanté, Anita. Merci d'être ici, votre présence me touche beaucoup.

— Moi de même, John, répondit Anita, les joues rosies d'émotion.

— C'est nous qui sommes honorés de venir te voir, John ! Et ce n'est pas tous les soirs que je peux sortir ma belle Anita au Café Minelli ! indiqua Bob en faisant un clin d'œil.

— Bob et Anita, je vous présente ma douce muse, Nelly, enchaîna John en voyant sa copine s'approcher de lui.

— Le jeune ! s'étonna Bob. Tu ne m'avais rien dit ! Quand on trouve un trésor, on le clame haut et fort ! s'exclama-t-il en contemplant Anita du regard.

— Tu as raison, acquiesça John en souriant à Nelly. Je vais dès maintenant régler ce faux pas.

Sans rien ajouter, John se précipita à l'autre bout de la salle et monta sur un tabouret, microphone à la main, pour attirer l'attention des convives.

— Bonsoir, tout le monde. Merci d'être venu en si grand nombre à ce vernissage. Je suis très heureux de savoir que Mia a invité toute la province ! lâcha-t-il sous les rires de l'assemblée. Voilà qui me permet de constater le pouvoir qu'elle détient et qui me rendra un peu plus nerveux, à l'avenir, de travailler sous ses ordres. Je souhaiterais tout d'abord spécifier que bien entendu, cette soirée n'aurait pu avoir lieu sans elle, mais aussi, sans l'aide d'une personne extraordinaire et

chère à mon cœur : Nelly Leclerc ! Merci de vos applaudissements et sifflements, et merci, Nelly de ta jolie *révérence*. Pour ceux qui ne la connaissent pas encore, Nelly est une artiste-verrière et vous avez la chance, ce soir, de voir quelques-unes de ses créations transformées en lanternes d'ambiance. Comme vous le savez, au départ, cette exposition ne devait présenter que mes œuvres, mais à la suite du décès de mon collègue et ami, Max Dugas, qui a perdu la vie lors de l'attentat de Manchester, j'ai décidé d'inclure ses tableaux. Former un duo avec lui atténua ma tristesse. J'ai ainsi l'impression qu'il est encore ici, parmi nous, et j'espère que cette idée aura réussi à lui rendre hommage. Aussi, sachant que les œuvres d'un artiste gagnent en valeur au moment de son décès, je suis certain que plusieurs de ses créations quitteront les lieux ce soir ! Euh... désolé... à entendre vos rires nerveux, je vois bien que c'était une mauvaise plaisanterie. Je voulais... détendre l'atmosphère. Par chance, je me suis gardé une toile qui fera partie de la collection permanente de l'atelier La Zone Onze. Sous cette housse, il y a un tableau *surprise* de Max. Il me l'a légué, raconta John avec beaucoup d'émotion dans la voix alors même qu'il pointait deux chevalets recouverts d'une bâche de tissus, mais j'ai pensé qu'il pourrait servir autrement.

Au même moment, un quidam entra dans le café. Tout le monde se tourna vers lui. Il se positionna à l'arrière du groupe, le visage ombragé par un chapeau, tout juste à côté de Bob. Un peu troublé par cette présence, John poursuivit.

— Sans plus tarder, je vous présente l'œuvre de Max. Roulement de tambour !

D'un coup sec, il souleva la bâche. Aussitôt, des exclamations de surprise parcoururent l'assemblée tant le tableau suscitait une vive admiration.

— C'est l'une de mes préférées, confia John. Max l'a conservée pendant des années, car je lui faisais les gros yeux lorsque des clients s'y intéressaient un peu trop à mon goût ! Je vous entends rire, mais sans blague, je ne lui ai jamais dit, mais si j'aime autant cette toile, c'est parce qu'à mon avis, il s'agit de celle qui lui ressemble le plus. Ce soir, elle sera vendue dans le cadre d'un encan silencieux. J'ai préparé les documents et je vous annonce officiellement que le montant de cette vente sera entièrement remis à une fondation qui soutient les familles des victimes de Manchester. L'encan débutera dans vingt

minutes et se terminera à vingt et une heures. Nous vous remercions à l'avance de votre générosité. En attendant, bonne soirée, prenez un verre de vin et n'hésitez pas à venir me rencontrer. À tout de suite!

John embrassa Nelly, descendit de l'estrade, se fraya un chemin parmi les gens et alla vers l'homme qui était apparu soudainement durant son discours.

— Jack! Que faites-vous ici? demanda-t-il sur un ton de reproche.

— Quoi? Nous ne sommes pas en pays libre?

— C'est une soirée privée.

— *JE* l'ai invité, interrompit Nelly, qui avait suivi John et qui n'avait rien manqué de la froideur de la conversation.

— Bonsoir, ma chère, la salua Jack d'une voix plus douce.

— Bonsoir, Jack!

Nelly fit l'accolade au vieil homme, qui sortit un paquet emballé qu'il traînait avec lui. Irrité, John s'éloigna et les laissa seuls.

— Ne vous inquiétez pas pour John. Il est un peu nerveux, ce soir. Mais, hé! Je vous attendais beaucoup plus tôt!

— Bien que je sois honoré d'être parmi vous, j'ai eu ma part de rencontres sociales, dans ma vie. Aussi, je suis venu vous remettre ce colis.

— Est-ce que c'est... commença la jeune femme, les yeux grands ouverts.

— Votre portrait. Je l'ai terminé cette semaine. Je vous en fais cadeau et je tenais à vous l'offrir ce soir.

— Oh, Jack! s'exclama la jeune femme en voyant le résultat. C'est magnifique! lança-t-elle en serrant très fort le peintre dans ses bras. Comme je suis contente! Je ne sais pas quoi vous dire!

— Vous n'avez pas idée à quel point ça me rend heureux, ma chère!

— C'est vrai que votre signature ressemble à celle de John!

— Oui, il m'en a fait la remarque, formula Jack, l'air absent. Je dois vous laisser un instant, Nelly, j'ai quelque chose à régler. Vous m'excusez?

Sans attendre de réponse, il se dirigea spontanément vers la table où les gens inscrivaient leur mise pour la vente aux enchères. Nelly hochait de la tête en souriant, observa son portrait et s'éclipsa dans l'arrière-boutique pour y ranger son précieux présent.

Pendant ce temps, les visiteurs se pressèrent pour discuter avec John, qui avait la nette impression que des ampoules se formaient sur ses mains à force de serrer la pince à tout un chacun. La soirée avançait et l'heure de la fermeture de l'encan approchait. Croisant à nouveau Mitch, l'artiste tenta de le fuir, mais sans succès.

— *John, your words were so touching! Your friend and you seemed so close...* commença le New-yorkais.

— Nous étions de bons amis, en effet, monsieur Myers, et...

— Mitch, répéta l'Américain en toisant le peintre de la tête aux pieds.

— Merci de votre présence parmi nous. Je vous prie de m'excuser, je dois reprendre la parole pour clore l'encan silencieux.

— Nous parlerons plus tard, alors ?

John feignit de ne pas avoir entendu cette dernière requête et retourna vers l'estrade en levant les yeux au ciel. Il haussa le volume du microphone, puis annonça :

— Mesdames et messieurs, je vous remercie d'avoir participé en si grand nombre à notre encan. Je me réjouis en constatant que l'œuvre de Max a sa propre vocation et qu'elle saura, je l'espère, mettre un baume sur les cœurs meurtris. Gens de l'assistance, un second roulement de tambour...

Blanche comme neige, Nelly apporta le résultat après avoir pris connaissance du montant offert et du nom de l'acquéreur. Elle tendit la feuille à John, qui perçut un léger tremblement dans le mouvement de sa main. Quand le jeune homme lut le papier à son tour, son cœur bondit dans sa poitrine. L'acheteur proposait une somme de 100 000 \$ dollars pour le tableau de Max ! Il s'appuya sur le microphone et dans un souffle faible, nomma de peine et de misère le nouveau propriétaire de l'œuvre.

— La toile de Max Dugas va à... monsieur Jack Astair Rivers.

Les invités pivotaient leur tête, à la recherche de celui qui avait misé plus haut qu'eux. Jack avançait vers l'estrade, un sourire malicieux aux lèvres. Une fois tout près de John, il lui chuchota :

— Tu n'es pas au bout de tes surprises, n'est-ce pas ?

Apparemment pas. Celle-là, John ne l'avait effectivement pas vu venir. Tout à coup, le décor se mit comme à tourner autour de lui et ses jambes faiblirent. La dernière chose qu'il aperçut fut le plafond qui s'éloignait de lui et le sol qui se rapprochait à une vitesse vertigineuse.

Du coup, Nelly courut en sa direction, tandis que Jack se figea. Dans un état en suspens, John eut tout juste le temps de voir le regard horrifié de ce dernier quand il sentit sa tête heurter violemment le plancher de béton. Il ferma les yeux et sombra dans un abîme d'une noirceur absolue. Des bruits diffus de gens qui discutaient et des sirènes d'ambulance se mélangèrent dans ses perceptions troublées. Comme une parenthèse de clarté au cœur du brouhaha, il entendait la voix douce et chevrotante de Nelly lui glisser des mots réconfortants dans le creux de l'oreille, pendant que le véhicule d'urgence filait dans la nuit. À ce moment-là, John ne ressentait plus la peur. Il se voyait flotter hors du temps, où le vide et le plein se côtoient en parfaite harmonie. Durant cet instant de pure présence, il sut qu'il vivrait.

## Chapitre 17

Le hall ressemblait à une fourmilière en folie. Infirmières et urgentologues se projetèrent dans tous les sens tellement les patients affluaient. Un ambulancier demanda à la blague s'il s'agissait d'un soir de pleine lune. Personne ne répondit, tous étant trop occupés à sauver des vies. Malgré l'accroissement du nombre d'accidentés, John fut rapidement pris en charge par le docteur spécialiste Morissette, qui le fit conduire au bloc opératoire pendant que Nelly et Maggie attendaient dans le couloir en faisant les cent pas. Le chirurgien les rejoignit dans l'heure pour leur annoncer que John se portait bien, qu'il était un solide gaillard et qu'il s'en remettrait. Les deux femmes hochèrent de la tête et s'assirent sur un banc, soulagées. Ce ne fut que beaucoup plus tard qu'on emmena John dans une chambre et qu'elles purent le retrouver. Maggie s'installa à ses côtés et lui prit la main, chaude et détendue. Lorsqu'elle l'entendit émettre un petit gémissement, elle inclina son lit, puis elle le vit ouvrir lentement les yeux.

— Comment te sens-tu ? lui demanda-t-elle.

— Comme un pauvre abruti, murmura John.

Les émotions à fleur de peau, Maggie pouffa de rire et décida de laisser les amoureux seuls un moment. John se tourna vers Nelly.

— Comment ne peux-tu pas remettre ma virilité en doute, maintenant ? Je m'effondre comme une tour de cartes à la moindre brise ! Pour une impression, c'est réussi ! grommela-t-il en grimaçant de douleur, tandis qu'il tentait de s'asseoir plus droit.

— Ne sois pas si dur envers toi-même, rétorqua Nelly en lui retenant un bras. Tu considères que les dernières semaines ont été une simple brise ? Je n'aimerais pas savoir ce qu'est un ouragan pour toi !

— Et Jack ! Il s'est bien joué de nous ! Ce gars est riche !

— Il n'a jamais dit qu'il était pauvre. Il a seulement demandé qu'on fasse ses courses pour lui en raison de son état de santé... De plus, c'est mieux ainsi. Pourquoi étaler sa fortune aux yeux de tous ?

— On a quand même fait le saut, tous les deux, quand on a vu sa mise ! Moi, ça m'a assommé. Littéralement ! Regarde où ça m'a mené ! lâcha John en touchant l'épais bandage de son crâne et le plâtre autour de son cou.

Nelly attendit quelques instants et mordit sa lèvre inférieure pour mieux contenir ses émotions.

— Qu'est-ce que j'ai sur la tête ?

— Le docteur a dû t'opérer d'urgence. Tu as durement heurté le sol, John. Cette chute aurait pu t'être fatale. Heureusement, tu n'as subi que quelques lésions mineures et les médecins affirment que tu n'auras pas des séquelles.

— L'important, c'est que je sois en vie, n'est-ce pas ? lança John avec plein de petites lumières dans les yeux.

Nelly hocha de la tête et lui caressa le bras en souriant.

— Les invités ont dû être en état de choc... Tu parles d'un vernissage !

— Ne t'en fais pas pour eux. Ils ont été raccompagnés par Jack. Pauvre lui... Il était visiblement mal. Oh, et il y a un gars, Mitch, qui lui a laissé sa carte professionnelle.

— Oh, non ! Pas lui !

— Il m'avait l'air sympathique, pourtant, pouffa Nelly. Et beau gosse, en plus !

— Ne compte pas sur tes atouts féminins pour le séduire ; je crois qu'il préfère la gent masculine !

— En es-tu certain ? rigola Nelly.

— Je n'ai pas envie de vérifier ! pouffa à son tour John, non sans provoquer une douleur au thorax qui le fit grimacer à nouveau.

— O.K., O.K. ! Calme-toi si tu veux vite sortir d'ici. Il faudra aussi rester tranquille et te laisser dorloter un peu.

— Je n'ai pas l'habitude qu'on s'occupe de moi, qu'on m'aide ou qu'on fasse les choses à ma place.

— Tiens donc ! Je l'aurais deviné ! dit Nelly en repositionnant un oreiller derrière le dos de son compagnon. Pourtant, tu devras t'y résigner au cours des prochains jours. Et ça, ce sera une très, très grosse épreuve pour toi ! Sois fort !

— Tu me connais déjà si bien ? questionna John.

Pour toute réponse, la jeune femme lui effleura la joue d'un léger baiser et alla se chercher un café, laissant John en compagnie de sa mère.

\*\*\*

Aux dires de John, les jours se succédèrent à la vitesse de l'es-cargot. Ce n'est qu'après plusieurs jours qu'il put se lever et faire quelques pas dans le couloir. Et encore là, uniquement avec l'aide des infirmiers. Son crâne le faisait souffrir de temps à autre, mais la douleur s'atténuait progressivement. Sa mère et Nelly alternaient leurs visites pendant lesquelles elles en profitaient pour échanger et se connaître davantage. Finalement, après quelques jours, l'artiste reçut son congé et Nelly le reconduisit chez lui, sous prétexte qu'elle avait changé l'aménagement du logis qu'il avait délaissé depuis la mort de Max et qu'elle voulait qu'il le voie. Elle l'aida à monter les marches menant à son appartement, ouvrit la porte et le laissa entrer. Il crut entendre des chuchotements quand soudain, en soulevant l'interrupteur, des visages souriants apparurent.

—SURPRISE !

Plusieurs personnes se trouvaient dans le salon, un verre de mousseux à la main. Une affiche avec l'inscription *Bon retour!* était fixée sur un mur et un immense gâteau illuminé de bougies trônait au milieu de la table à café. Aussi, des bouquets de fleurs et des cartes de souhaits étaient alignés sur la crédence, dans la salle à manger. Maggie, Mia, Bob et Anita, ainsi que Carl et Denise, les parents de Max, étaient présents. Nelly ferma la porte derrière elle et guida John, bouche bée, au salon.

—Ai-je à ce point perdu la notion du temps ? blagua ce dernier. C'est déjà le jour de mon anniversaire ?

Alors que les invités s'esclaffèrent, il s'approcha d'eux pour les serrer tour à tour dans ses bras. C'est le moment que choisit Jack pour sortir de la cuisine et se présenter devant lui avec deux verres en main. Il en tendit un à John, qui s'en empara doucement, sans quitter le vieil homme des yeux. Un silence se fit, puis ce dernier s'éclaircit la voix pour dire :

—Je suis très content de te retrouver sur tes deux pieds, jeune homme. Tu m'as vraiment fait une peur bleue, tu sais !

Le pauvre homme tremblait comme une feuille et contenait difficilement ses larmes. Contre toute attente, il serra John dans ses bras et lui tapota le dos. Étonnamment, le jeune homme se laissa bercer un moment, ravi de cette chaleureuse accolade. Les invités applaudirent, puis reprirent leurs conversations. John sauta sur l'occasion pour remercier le vieux peintre du don qu'il avait offert à l'encan. Pour

toute réponse, celui-ci le pria de demeurer discret, avant de préciser qu'il avait déjà trouvé l'endroit, dans son appartement, où il placerait l'œuvre. Il leva son verre, ainsi que le volume de sa voix, et laissa entendre :

— Je voudrais porter un toast à John. Que la vie lui soit bonne et à l'image de la lumière qui émane de lui !

— Santé ! lancèrent en chœur les autres avant de prendre une gorgée.

— Merci, dit John. Merci à vous tous d'avoir pris soin de mes affaires pendant que dans mon lit d'hôpital, je récupérais... ce qui me restait de fierté.

Il leva son verre très haut et tous l'imitèrent en éclatant de rire. Cette journée serait gravée à jamais dans sa mémoire. Ses amis discutaient et se promenaient autour de la table de café pour se servir un morceau de gâteau ou un peu de mousseux. John s'assit tranquillement sur le divan et se pencha vers Mia pour lui demander :

— Alors, comment s'est passé ton séjour en Cornouailles ?

— Ah, j'ai vécu des moments fabuleux, là-bas ! Mon père était très surpris et ému de ma visite, et les infirmières m'ont dit qu'il se rétablissait beaucoup plus rapidement, depuis mon arrivée.

— De belles retrouvailles, donc !

— En effet ! Et le soir, j'allais relaxer sur la plage et méditer sur le sens de ces événements. Ce voyage m'a permis de beaucoup réfléchir.

— Et ?

— Eh bien, je pense vendre le Café Minelli. Ne me regarde pas comme ça ! J'approche la soixantaine, *Johnny mio*, et je dois me rendre à l'évidence : je dois commencer à songer à la relève. Je ne me suis que trop rarement octroyé du temps. Je souhaiterais voir du pays, retrouver mon père, ma famille, et me reposer, aussi. Je ne veux plus attendre un problème de santé ou un événement malheureux pour emboîter le pas.

— Sage décision. Y a-t-il quelqu'un qui aimerait acquérir le café ?

— J'ai songé à Nelly et toi...

— Nous ?

— Oui. J'en ai parlé avec Nelly à mon retour. Elle est venue me chercher à l'aéroport et nous avons discuté en chemin. Je suis certaine

que vous pourriez le transformer en quelque chose de bien. Elle m'a demandé quelque temps pour y penser.

— ...

— Tu sembles troublé ?

— Je ne sais pas trop... Je dois t'avouer que je ne me suis jamais penché sur la question... Ne m'en veux pas, ce n'est pas par manque d'intérêt. J'aime le Café Minelli ; c'est mon deuxième chez moi. Mais jusqu'ici, je n'ai jamais envisagé la perspective d'en devenir propriétaire...

— Ne t'inquiète pas. Je sais bien que Nelly et toi êtes d'abord et avant tout des artistes. Je voulais vous offrir le café en premier, voilà tout.

— Je vais en discuter avec elle. Peut-être a-t-elle sa propre vision de la chose...

— Bonne idée. Tenez-moi au courant.

Cela dit, Mia se leva et se dirigea vers les toilettes, puis Nelly s'installa à sa place. En voyant l'air perplexe de John, elle crut bon d'entamer la conversation.

— Mia vient de te dire à propos du Café Minelli ? Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je ne sais pas...

— Je trouve l'idée intéressante, mais...

Ils furent interrompus par Carl et Denise, qui étaient sur le point de partir.

— John, nous devons déjà vous quitter. Carl et moi te remercions pour ce que tu as fait en l'honneur de Max. Ça nous touche beaucoup. Si tu viens à Gaspé, passe faire un tour. Les amis de Max sont toujours les bienvenus chez nous.

— Entendu. Merci encore et à une prochaine fois !

— Au revoir !

Le couple partit en même temps que Maggie et Mia, qui leur envoyèrent la main. Bob et Anita embrassèrent John, qui les pria d'attendre un instant, le temps de leur emballer une deuxième part de gâteau dans une boîte. « Pour la route », dit-il. Bob le remercia, Anita lui pinça affectueusement la joue, puis ils se retirèrent, main dans la main. Il ne restait plus que Jack, qui en silence, rejoignit ses hôtes avant de s'asseoir sur le fauteuil qui leur faisait face. Il s'était servi une tasse de thé et en avait apporté pour les deux tourtereaux. John grimaça. Non

de douleur, cette fois, mais de dégoût. Sourire aux lèvres, Jack ajouta au liquide qu'il venait de lui servir un nuage de lait, ainsi qu'un carré de sucre d'érable, avant de lui tendre la tasse fumante. Durant le long silence qui suivit, les deux hommes se regardaient à la dérobée.

— Finalement, votre plan de retraite n'était pas si débile, lança John.

Le vieil artiste afficha tout à coup un air plus sérieux et éclata en sanglots. Nelly fit signe à John de lui parler, mais Jack fit vite de se reprendre.

— Il faut croire qu'il y a des choses qu'on ne peut pas contrôler, dit-il.

— Ce n'est pas votre faute, murmura Nelly.

Pour toute réponse, Jack avala son thé d'un trait, se leva et enfonça tranquillement son chapeau sur sa tête.

— Bonne soirée, les tourtereaux. Je vous attends demain pour le souper que nous n'avons pas eu l'occasion de partager. Et nous boirons à la mémoire de Max.

— D'accord, Jack, et merci.

— C'est moi qui vous remercie, les jeunes. Vous êtes mon futur, dit-il avant que la porte ne se referme sans bruit derrière lui.

— Qu'a-t-il voulu dire par *vous êtes mon futur*? interrogea John une fois seule avec Nelly.

Plutôt que de lui répondre, celle-ci haussa les épaules et l'attira vers elle. Ses mains brûlaient et son cœur battait jusque dans ses oreilles. L'envie la pressait de lui montrer combien elle l'aimait et comment il lui avait manqué. John ne se fit guère prier.

## Chapitre 18

À sa deuxième nuit hors des murs de l'hôpital, John connut un sommeil agité. Pourtant, ils avaient élu domicile chez Nelly, plus confortable et davantage approprié pour faciliter ses déplacements pendant sa convalescence. Les couvertures trop serrées contre lui, il remuait sans cesse pour se libérer de son inconfort. Après s'être réveillé en sursaut, il se dirigea machinalement vers la salle de bain. Ce faisant, ses orteils heurtèrent le mur devant lui. Il laissa échapper un juron et sautilla sur place, le pied entre les mains. À tâtons, il chercha l'interrupteur. « Bon sang, on dirait que je ne reconnais pas les murs ! » maugréa-t-il en son for intérieur. L'index sur le commutateur, il éclaira la pièce. « Mais je suis où ? C'est quoi, ce lit ? »

La chambre dans laquelle il se trouvait était peinte en vert olive. Un cadran ovale sur la table de chevet indiquait 6 h 30. Il s'approcha de la fenêtre et tira le rideau. Le soleil levant éblouissait la façade des maisons qui de l'autre côté de la rue, formaient une rangée et dont le style architectural rappelait vaguement les cartes postales d'Europe. Alors que la tête de l'artiste peintre tournait, il se pinça le bras. Non, il ne rêvait pas. Il sortit en trombe de sa chambre et descendit au rez-de-chaussée. Le salon cossu qu'il y trouva, trop petit et encombré de meubles de velours côtelé et de boiseries qu'il y trouva l'étouffait. Se lançant à la recherche d'une salle de bain, il emprunta le couloir menant à la cuisine, puis découvrit une porte étroite qu'il poussa. En entrant, il s'appuya contre le lavabo couleur crème et ouvrit le robinet. Tout en s'aspergeant le visage d'eau froide, il leva la tête, pour constater que le miroir lui renvoya son image. C'était bien lui. John. Mais que faisait-il donc à cet endroit ?

« Un mauvais rêve, je fais un mauvais rêve et je vais me réveiller... » se dit-il sans trop y croire. Tout semblait si réel. Il sortit de la salle de bain et retourna à l'étage pour se changer. Il devait bien y avoir quelques vêtements rangés dans les chambres ! Dans l'armoire en chêne, il trouva des pantalons en velours bleus, ainsi qu'une chemise blanche. Tout lui allait comme un gant, comme s'ils avaient été confectionnés sur mesure pour lui. « Je deviens fou, ou quoi ? Tout ça ne peut pas être réel ! » se répéta-t-il, les doigts tremblants, en boutonnant ses manchettes.

Il descendit à nouveau au rez-de-chaussée et marcha vers la cuisine. En ouvrant le réfrigérateur couleur crème et aux formes arrondies, il faillit perdre connaissance. Des étiquettes *vintage* identifiaient les bouteilles et les boîtes d'aliments. Du coup, il se mit à rire à gorge déployée.

«On m'a fait une farce ! On m'a parachuté dans un décor des studios Mel's», rigola-t-il.

— Très drôle, Jack ! lança-t-il à voix haute après avoir noté que toutes les inscriptions étaient rédigées en anglais. Sortez de votre cachette pour qu'on rigole ensemble !

Pour toute réponse, il n'eut droit qu'à un silence absolu et sans écho. Il n'y avait que lui et cette maison lugubre issue d'une autre époque. Paniqué, il se dirigea vers le hall d'entrée et ouvrit la poignée de porte, qui tourna difficilement sous ses doigts en sueur. Sur le perron, un journal en noir et blanc soigneusement roulé avait été déposé sur le sol. John se pencha pour le ramasser et s'appuya sur le mur quand il lut l'année inscrite en première page : 1961...

\*\*\*

Se levant plus tôt qu'à l'habitude, Nelly déposa un baiser sur le front de son amoureux profondément endormi, sans remarquer que le pouls de ce dernier battait à un rythme accéléré...

\*\*\*

John dévala à toute vitesse l'étroite allée de la ville inconnue, à la recherche d'un indice susceptible de lui indiquer le lieu où il se trouvait. Ses pas le menaient d'un quartier à l'autre, d'une rue à l'autre. Puisque tous les bâtiments se ressemblaient, comment trouver un repère ? Soudain, il se figea. Devant lui se dressait un commerce qu'il avait remarqué sur une photo dans un album de sa mère. Hypnotisé par le lettrage rouge peint sur la vitrine, il s'en approcha. *Post Office Corporation*, lut-il sur l'affiche.

Il appuya ses mains en visière sur la fenêtre et scruta à l'intérieur. C'est ainsi qu'il put apercevoir un homme, seul, de dos, une pile d'enveloppes sous le bras, qu'il triait dans des petits casiers. Lorsque John poussa la porte et entra, l'employé se tourna vers lui.

— *Good morning, sir! How may I help you?*

Aussitôt, John se raidit. Devant lui se tenait son père, sans rides ni cheveux blancs, qui lui souriait.

— *Sir? Are you alright?*

— Bonjour... répondit le jeune homme sans réfléchir.

— Oh, vous parlez français! s'exclama James.

— Vous aussi? s'étonna John.

— J'ai étudié à Paris pendant quelques années. Je me démène comme je peux. Vous, toutefois, vous n'avez pas l'accent des Français...

— Je viens du Québec, au Canada.

— Ah, ceci explique cela! Bienvenue dans le Sussex, monsieur...?

John était sur le point de se présenter, mais se ravisa. Pour une raison qu'il ignorait encore, son père se trouvait devant lui, dans le sud-est du Royaume-Uni. Il ne pouvait quand même pas lui dire son vrai nom! Il lui en fallait un nouveau et le seul qui lui vint en tête fut:

— Jack.

— Enchanté, Jack. Moi, c'est James. Vous avez du courrier?

— En fait, j'allais me commander un café, mais aucun pub n'est ouvert à cette heure-ci, répondit John, un peu embêté.

— J'ai du thé. Vous en voulez?

— C'est chic de votre part, merci!

James se tourna et posa la bouilloire sur le poêle en fonte. Il se pencha et déclencha le portillon pour ajouter quelques morceaux de bois au feu, avant d'y jeter aussi quelques lettres sous le regard surpris de John.

— Il y a longtemps que ce courrier ne trouve pas leurs destinataires... Et il n'y a aucune adresse d'expéditeur. Après plusieurs semaines, le directeur me demande donc de m'en départir. Ça m'attriste de songer que la personne qui a envoyé un message n'aura jamais de retour... Qu'en pensez-vous?

— Nous ne contrôlons pas tout, non? répliqua John.

— *Of course. Nevertheless, j'aime croire que ces correspondants se retrouveront d'une manière ou d'une autre. No matter what happens to these letters...*

John se fit silencieux. Qui aurait bien pu organiser une telle supercherie et engager un comédien ressemblant à s'y méprendre à

son père ? Cette histoire ne tenait pas la route. C'était un rêve ou une hallucination, pensa-t-il. Au point où il en était, pourquoi ne pas chercher à en savoir plus ?

— Vous habitez le Sussex depuis longtemps ?

— Non, répondit James. J'y viens seulement pendant les vacances. Nous avons toujours eu la chance de nous y loger. Ça nous détend d'être loin de Londres. Mon grand-père a construit notre chaumière d'été lors de ses jeunes années. Et je travaille pour Mr. Fisher pendant la saison estivale.

— Mr. Fisher ?

— Le directeur de la poste, expliqua James.

— Ah...

— Mes parents ne descendent que les *week-ends*, parfois chaque deux semaines. Ça me plaît d'avoir la maison pour moi seul. Quand ils y sont, c'est constamment la fête. Ils invitent leurs amis artistes et ça devient...bruyant.

— Ils aiment recevoir ? s'enquit John.

— Beaucoup trop, affirma James. Quand ils s'amuse, c'est mouvementé !

— Vos parents évoluent dans le domaine des arts ?

— Des agents d'artistes. Ils tiennent une galerie à Londres. Tenez, voici votre tasse de thé.

John resta coi. Il ne connaissait rien de sa famille paternelle ni de ses racines anglaises. Momentanément perturbé, il prit plusieurs gorgées de sa boisson chaude pour cacher son embarras.

— M'aviez-vous confié la raison de votre venue dans le Sussex ? questionna James en s'asseyant quelques instants sur un tabouret.

— Je... suis en vacances.

— Pour longtemps ?

— Je ne sais pas encore.

— Où logez-vous ?

— J'habite dans un quartier pas trop loin d'ici, mais je crois que je vais changer d'endroit. Cette demeure me donne la chair de poule.

— Si ça vous chante, je peux vous héberger. Même si je déplore la présence de mes parents, il me fait du bien d'avoir un peu de compagnie.

— Après ce que vous venez de me confier, je doute que vous soyiez plus heureux avec moi ! s'esclaffa John.

—Allons donc ! Et pourquoi ?

—Je suis moi-même un artiste.

—Vraiment ? rigola James. Pourtant vous m'êtes sympathique !  
Quelle discipline ?

—Peinture.

—De mieux en mieux ! Eh bien, il y a une première fois à toute chose, non ?

—On peut dire ça ! dit John en pensant à l'étrange moment qu'il vivait à l'instant.

—Vous me montrez vos créations ?

—J'aimerais bien, mais... je n'ai rien apporté.

—Il traîne toujours des tubes de couleur et des toiles vierges à la maison, au cas où des invités auraient une soudaine inspiration. Si vous venez habiter chez moi, vous pourrez peindre avec les outils en place. Ça vous plairait ?

—Est-ce que tous les Anglais sont aussi accueillants que vous ?

—Je ne sais pas ! pouffa James. Cependant, il paraîtrait que nous, les Anglais, avons de la classe. Si vous rencontriez les amis de mes parents, peut-être en douteriez-vous, mais j'aime croire qu'ils ne forment qu'une minorité parmi la population anglo-saxonne. Alors, vous acceptez de séjourner chez moi ?

—Avec plaisir ! consentit John.

Celui-ci quitta le bureau de poste avec l'impression de tenir entre les mains une clé importante pour sortir de cette aventure et revenir à la réalité. Un peu étourdi par les événements, il passa le reste de l'après-midi à se balader dans le quartier, à la recherche d'autres indices potentiels. James lui avait donné rendez-vous à seize heures à son lieu de travail. Après avoir erré ici et là dans la ville, il descendit l'allée pour rejoindre son père. Ce faisant, il aperçut une jeune femme sortir d'une des maisons en rangée. Sur le coup, il crut reconnaître sa mère. Lorsqu'il courut dans sa direction, la demoiselle se figea devant cet inconnu qui osait l'accoster aussi promptement.

—*Hello ! Is your name Maggie ?* demanda John.

—*No, I'm Frannie. My cousin's name is Margaret, but only her closest friends call her Maggie,* répondit la femme en toisant son interlocuteur de la tête aux pieds avant de lui offrir un sourire charmeur. *I never knew that Maggie had such a cute friend, though...*

—*Well, thank you, miss, and sorry for disturbing you.*

John s'éloigna en levant les yeux au ciel, quand Frannie l'interpela.

— *Aren't you gonna say your name, dearie, so I could tell my cousin about your presence in this county?* demanda-t-elle malicieusement.

*I really have to go, lança l'artiste en accélérant le pas. I just wanted to say hello. Maybe we'll meet on another day...*

— *You mean the two of us or Maggie and you?*

— *I was talking about Maggie, répliqua John en pesant ses mots. Have a nice day, miss.*

— *Have a nice day too, mister Mysterious,* le salua Frannie en poursuivant sa route.

Exaspéré, John soupira. Comment allait-il se sortir de ce pétrin ? Il n'en avait encore aucune idée, mais il éprouvait de plus en plus de mal à garder son calme. Comme prévu, il retrouva James devant le bureau de poste.

— Comment s'est passé ton après-midi ? lui demanda poliment ce dernier en refermant la porte derrière lui.

— Je crois que j'ai besoin de dormir un peu.

— Avant, je te ferai goûter la meilleure *chowder* au monde.

— Chowder ?

— Une *thick soup* aux fruits de mer. Je l'ai laissée mijoter toute la soirée, hier.

James pointa une voiture flambant neuve, une mini *Austin* bleu, la même que John avait vue sur une photo aperçue dans l'album de sa mère. Son nouvel ami embraya la première vitesse et ils roulèrent vers le nord.

— Tu cuisines ? questionna le peintre.

— Ça t'étonne ? Il faut bien que je mange !

— C'est que tu... c'est que mon père n'a jamais rien mitonné, à la maison. Je n'ai pas l'habitude de voir un homme devant un fourneau !

— Quand j'étudiais en France, j'habitais un minuscule appartement au-dessus d'un restaurant, expliqua James. J'ai tout appris du chef qui préparait ses plats juste en dessous de chez moi. À Paris, ils forment de très bons cuisiniers, *you know!*

— En effet. Il y a des choses qui ne changent pas, murmura John.

— Tu dis ?

— Non, rien. Où se trouve ta maison de vacances ?

— À Playden, une petite bourgade de campagne au nord-est de Rye.

— Tu travailles tous les jours ?

— Tout le temps. Tu seras tranquille, si tu as envie de peindre.

— Pourquoi m'accueilles-tu chez toi ? s'enquit John. Tu me connais à peine.

James resta silencieux quelques instants, les yeux rivés sur la route.

— Quand je t'ai vu entrer dans le bureau de poste, je venais de lire une lettre égarée que j'allais mettre dans le feu. Peut-être me trouves-tu indiscret, mais c'est ce que je fais tout le temps.

— Qu'y avait-il d'écrit ?

— L'auteur racontait à un proche parent comment il se sentait mal à propos d'une situation. Il regrettait de ne pas avoir remarqué chez lui l'envie de se confier. C'est là que tu es entré au bureau de poste, avec les traits tirés et une cicatrice à la tête. Ton visage me semblait étrangement familier, comme un vieil ami que je n'avais pas vu depuis longtemps. Je me suis dit que c'était un signe.

— Je suis presque content que cette lettre se soit perdue, laissa entendre John.

— Donc, mon impression était juste ! s'esclaffa James.

— Tu ne pouvais tomber mieux, crois-moi !

Se remémorant les nombreuses fois où il avait lui-même abrité des itinérants dans son atelier, John se réjouissait de constater que son père faisait preuve lui aussi de bonté. Ce dernier tourna le volant, ce qui extirpa son passager de ses réflexions. Ils empruntèrent un chemin dont le paysage pittoresque rendait à lui seul le charme de la région.

— Nous arriverons dans quelques minutes. Tu pourras prendre une douche et te reposer. As-tu apporté tes effets personnels ?

— J'ai peu de bagages, honnêtement. Je... voyage léger.

— Si tu en as besoin, je pourrais te prêter quelques vêtements qui appartiennent à mon père. Vous avez le même gabarit.

John nota que James était tout jeune. Il devait probablement être âgé d'à peine vingt-cinq ans. Il avait la peau lisse. Le vent faisait virevolter sa tignasse bouclée pendant qu'il se concentrait sur la route et son visage rayonnant apaisait l'anxiété du peintre. Au loin, une chaumière se lovait dans le creux d'une vallée fleurie. John la reconnut :

c'était la même que sa mère et lui étaient allés voir une dernière fois au bord du rang, avant de prendre leur vol pour Montréal. Ils esquiverent quelques poules en liberté et s'arrêtèrent devant la demeure en pierre. En éteignant le moteur, James annonça en souriant :

— Nous y voilà ! *Home, sweet home* ! L'humble domaine de la famille Roy !

— Wow, tu en as de la chance ! Ce lieu est juste... magique !

— Selon mes parents, il est trop paisible et odorant. Allez, viens, que je te montre ta chambre.

Ils sortirent de la voiture et dépassèrent une petite clôture basse qui délimitait le périmètre d'un immense jardin à l'anglaise. Sur un panneau était inscrit : « *Welcome home* ! » John suivit son hôte à l'intérieur de la maison, puis referma la porte en bois blanche dotée de carreaux vitrés. L'intérieur était tout aussi lumineux que l'extérieur. Les grandes fenêtres laissaient entrer les rayons du soleil, ainsi que la brise rafraîchissante de la vallée qui faisait voler les rideaux de coton. Dans le salon siégeait en roi un immense âtre en pierre devant lequel étaient disposés plusieurs fauteuils et un divan surdimensionné.

— C'est... magnifique ! s'exclama John.

— *Indeed*. C'est ici que mes parents et leurs amis passent leurs soirées à refaire le monde... Et plus loin, là-bas, il y a la verrière, où tu pourras peindre, si tu le veux.

John suivit James à travers les différentes pièces de la demeure. Quand il entra dans l'espace vitré, il fut surpris d'y voir plusieurs chevalets, des tubes de couleur alignés sur une table, plusieurs dizaines de pinceaux, de la térébenthine, une multitude de toiles vierges et quelques-unes déjà entamées. Soudain, il aperçut une œuvre poussiéreuse, déposée dans un coin. Il enjamba les morceaux de papier qui jonchaient le sol et la souleva en soufflant dessus. James semblait mal à l'aise.

— Qui a créé cette toile ? demanda l'artiste, intrigué.

— Ce n'est rien d'important, répliqua James du tac au tac en lui arrachant pratiquement le tableau des mains.

— Au contraire, le contredit John après avoir repris la peinture pour l'examiner de plus près, je trouve ce dessin très intéressant... Ce n'est pas signé. Qui l'a fait ? Un ami de la famille ?

— Moi, lâcha James en fixant le sol.

—Toi? s'étonna le peintre en passant à deux doigts de laisser tomber l'œuvre par terre.

—Mes parents croient que je n'ai aucun talent pour les arts. Je voulais leur prouver que je pouvais pondre quelque chose de beau et d'une envergure assez grande pour qu'ils l'exposent dans leur galerie, à Londres.

—Alors, tu leur as montré cette toile?

—Oui...

—Et ils ont aimé?

—Pas du tout! Ç'a été l'instant le plus humiliant de ma vie. C'était l'an dernier, lors d'une de leurs soirées. Je n'avais probablement pas choisi le meilleur moment. Ils étaient grisés par l'alcool lorsque j'ai enfin trouvé le courage de leur présenter mon œuvre. Je me souviens encore de leur air surpris. Du rictus qu'ils essayaient de cacher pour ne pas exploser de rire. Leurs amis n'ont pas eu autant de retenue. Je suis devenu la cible de leurs moqueries durant toute la soirée. Ils n'avaient pas besoin de mots pour m'exprimer leur dégoût. Leur regard en disait long sur leur appréciation de mon travail.

—Je suis désolé... Je n'avais pas l'intention de raviver un mauvais souvenir. Je comprends, maintenant, pourquoi tu ne portes pas les artistes dans ton cœur.

—Je ne leur en veux pas, tu sais. Ils avaient beaucoup bu et leur état d'ébriété était fort avancé. D'ailleurs, le lendemain, aucun ne se souvenait de cet épisode.

—Quand même! Ça n'excuse pas leur comportement! As-tu fait d'autres toiles, par la suite?

—Pas beaucoup. En fait, je peins en cachette. J'ai beau avoir confiance en moi, ce qui s'est passé ce fameux soir a un peu sapé mon estime de moi-même. C'est pourquoi je ne signe pas mes œuvres. Mes créations n'ont pas beaucoup de valeur, de toute façon...

—Qu'est-ce que tu racontes? s'insurgea John. Là où je vis, tu aurais un succès fou!

—*The «American dream»*, huh? se moqua gentiment James.

—Tu ne me crois pas?

—Bah... je peins par plaisir, se défendit James. Je n'ai pas l'ambition d'évoluer dans le domaine des arts.

—Vraiment? Alors, pourquoi avoir montré cette peinture à tes parents et à leurs amis?

James fixa John dans les yeux tout en se faisant muet.

— Je ne sais pas, finit-il par répondre. Une idée folle qui m'avait traversé l'esprit, sans doute ?

— De vivre ta passion ? supposa John.

— Peut-être... Quoi qu'il en soit, ce qui s'est passé ce soir-là m'a convaincu d'étudier la littérature plutôt que les arts. Je retourne en France dès cet automne pour entamer ma deuxième année. Je suis content de te connaître, Jack, termina James après avoir marqué une pause.

— Moi aussi.

Lorsqu'ils se sourirent, John se devait d'admettre que son père lui ressemblait beaucoup.

— Bon, eh bien... reprit ce dernier, ta chambre se trouve à l'étage ; première porte à gauche dans le couloir. Je te laisse t'installer et te reposer. On se revoit dans la cuisine à dix-neuf heures.

Alors que James se rendait à la salle à manger, John le vit hocher de la tête. Il grimpa quatre à quatre les marches de bois et retrouva ses quartiers. Du papier peint fleuri et un lit en métal doré attirèrent son regard. Les couvertures semblaient si moelleuses, que le jeune homme dut se retenir pour ne pas aller s'y coucher à l'instant. Apercevant une grande armoire en pin face à la porte, il l'ouvrit pour y ranger ses effets. Quelques serviettes, savons et sachets de pots-pourris étaient alignés sur une étagère. Il se dit qu'une douche ne lui ferait pas de tort après cette première rude journée de son étrange aventure temporelle. Il se dirigea donc vers la salle de bain attenante et fit couler l'eau, non sans avoir une pensée pour Nelly. « Comment vais-je me sortir de cette situation ? » s'interrogea-t-il avant de laisser le chaud jet de la douche l'apaiser.

\*\*\*

Durant la matinée, alors qu'elle rangeait l'Atelier Zone Onze, Nelly ouvrit plusieurs fois son portable. Aucun message de John. Elle se demandait si celui-ci avait lu le petit mot qu'elle avait déposé sur la table de sa salle à manger. Elle souhaitait dîner en sa compagnie avant de prendre le relais au café. Soudain, elle vit clignoter son écran de téléphone. « En parlant du loup ! » se dit-elle en souriant.

— Allô, John !

— C'est Mia. John n'est pas encore arrivé! J'essaie de le rejoindre depuis ce matin, mais il ne répond pas. J'ai laissé des messages sur la boîte vocale de son cellulaire, mais aucun retour d'appel. Allait-il bien?

— Il dormait à poings fermés quand je suis partie...

— Je lui avais dit d'arriver un peu plus tard, car il sort tout juste de l'hôpital, mais maintenant, il approche onze heures. Il y a beaucoup de monde et je sens que je n'y parviendrai pas toute seule. Peux-tu lui demander de venir me prêter main-forte dès que possible?

— D'accord. Je passe jeter un coup d'œil chez moi. Préfères-tu que j'aille te rejoindre à sa place?

— Comme tu veux, Nelly! Faites pour le mieux!

— À tantôt, Mia.

Nelly reposa le combiné et composa immédiatement le numéro de son domicile. Dans son sommeil, John sursautait et gesticulait. Aucune sonnerie ni aucun autre bruit ne parvenaient à l'extirper de son étrange voyage en terre anglaise.

\*\*\*

James avait déjà posé les couverts sur la table lorsque John apparut dans l'embrasure de la porte.

— Je me suis permis d'emprunter quelques vêtements. Je n'avais plus de linge propre, expliqua ce dernier en montrant son accoutrement.

— Tu fais comme chez toi, répondit James. Le repas est prêt! Je t'invite à t'asseoir.

Le maître des lieux retourna en cuisine et revint avec deux larges bols de soupe fumante. John remarqua qu'il avait allumé un feu dans l'âtre de la cheminée. De la fenêtre, on entendait le chant des criquets, tandis que quelques lucioles s'aventuraient dans la brume croissante du crépuscule. James s'installa sur la banquette, prit une baguette de pain, la rompit, et en offrit un morceau à son invité. Voulant ensuite se recueillir devant son plat, il ferma les yeux et remercia le Seigneur pour les grâces accordées. Par politesse, John l'imita. Ce rituel terminé, James rouvrit les paupières et trempa son bout de pain dans la soupe.

—J’espère que tu aimes les fruits de mer, dit-il. Il y a de tout dans cette *chowder*. C’est très nourrissant.

—Ce sont les mets que je préfère. À l’occasion, Nelly cuisine des plats asiatiques avec du poisson et des crustacés, et j’adore ça.

—Qui est Nelly ?

John mit un temps avant de répondre. Est-ce que trop d’informations pourraient changer le cours de l’histoire ? Après tout, que représentait cet étrange voyage ? Un songe ? Un simple périple sans conséquence ?

—Elle est... ma fiancée, finit-il par dire.

—Tu es fiancé ? Pourquoi ne t’accompagne-t-elle pas ?

—C’est... compliqué, répliqua John.

—Désolé, c’était indiscret de ma part.

—Ne t’en fais pas. Et toi ? Tu as une petite amie ?

—Il y a tant de belles filles ! s’exclama James en exhibant un sourire charmeur. Je ne peux me contenter d’en aimer qu’une seule !

En se remémorant les propos de sa mère, John se souvint que ce petit détail constituait le maillon faible de leur union. Puisqu’il était au Royaume-Uni et qu’il avait reculé en 1961, pourquoi ne pas travailler sur ce point ?

—Peut-être qu’un de ces jours, tu rencontreras une femme extraordinaire qui te fera oublier toutes les autres, qui sait ?

—J’en doute ! Elles sont toutes trop attirantes à mes yeux ! Je ne sais pas si j’en serais capable...

Un silence gêné s’immisça entre les deux hommes. John goûta à la soupe et complimenta son hôte pour le repas. Ce dernier le remercia de sa gentillesse et poursuivit la conversation.

—Toi, Jack, comment as-tu compris que Nelly serait *THE only one woman* ?

—Je crois que je l’ai saisi dès que j’ai cru la perdre. Je me sens bien en sa compagnie. Bien sûr, sa beauté m’a attiré au départ, mais ensuite, c’est de sa personne que je suis tombé amoureux. Je dirais qu’il y a une différence entre *amour* et *attachement*.

—Comment distinguer les deux ?

—L’attachement t’apporte de la souffrance, alors que l’amour, lui, te rend vivant. En tout cas, c’est ainsi que j’ai pu établir la différence... Euh... selon mon expérience qui, soit dit en passant, reste assez minime.

—Je comprends. Qui ne préférerait pas connaître l'amour, le vrai?

John laissa cette dernière question-réponse en suspens. Il ne souhaitait pas intervenir dans le libre choix de son père, mais espérait secrètement que cette bribe de conversation sèmerait chez lui le désir de créer un lien plus vertueux et profond avec la femme qu'il aimera.

Ils terminèrent leur bol de soupe et se dirigèrent au salon, où James raviva le feu à l'aide de quelques buchettes. Après quoi, il offrit un digestif à son invité. Ce dernier accepta volontiers et, pendant que James préparait les verres, l'artiste ne put s'empêcher de retourner dans la verrière pour admirer l'œuvre de son ami. Toujours aussi étonné de son talent, il trouvait navrant qu'il ait abandonné l'art. À cette pensée, il revint au salon.

—Souhaitais-tu commencer une toile? questionna James

—J'admiraïs ton tableau.

—Tu l'aimes tant que ça? pouffa l'autre en s'asseyant dans une bergère à proximité de l'âtre. Je te le donne! lança-t-il en tendant un verre au peintre.

—Je t'assure que tu as du talent! insista John en prenant place près de son père.

—Tu veux me faire changer d'avis? dit ce dernier en prenant une gorgée.

—Voilà qui sonne comme un défi!

—*Indeed!* Voilà ce que je te propose. Demain, je te laisse peindre en toute tranquillité, car je dois me rendre en ville pour m'occuper d'une affaire. Ça te laisse la journée entière pour me montrer qui tu es et ce que tu fais.

—Ensuite?

—J'ai vu tant d'œuvres dans ma vie. Je serai donc en mesure de juger si je peux me fier à ton avis et croire à ton *American dream*.

—Si je réussis?

—Alors, nous signerons nos toiles en même temps et je présenterai la mienne à une galerie française. Pour commencer, disons. Pari tenu?

—Marché conclu! s'exclama John.

Ils se serrèrent la main pour sceller leur accord et demeurèrent silencieux jusqu'à la fin de la soirée, question de mieux admirer les flammes dansantes du feu. Quand John se leva pour prendre congé de

son hôte, il remarqua que celui-ci s'était assoupi sur la bergère. Il le recouvrit à l'aide d'une couverture de laine et monta se coucher.

\*\*\*

Nelly s'inquiétait de plus en plus. Elle avait composé numéro de John à maintes reprises, mais sans succès. Le cœur battant, elle quitta l'atelier et alla chez elle. Comme un mantra réconfortant, elle se répétait : « Pourvu que rien ne lui soit arrivé, pourvu que rien ne lui soit arrivé... »

\*\*\*

Le lendemain, John se réveilla au son des oiseaux. En voyant la tapisserie fleurie, il comprit qu'il se trouvait toujours chez James. La nuit ne l'avait pas ramené dans son monde. Il descendit au rez-de-chaussée, où il trouva un mot à son attention laissé par James, ainsi qu'un petit déjeuner servi sur un plateau.

*Bonjour Jack,*

*J'espère que tu as bien dormi. C'est étrange, mais j'ai rêvé que tu venais de très loin et que tu t'installais ici, à Playden, pour longtemps. Bizarre. Bref, je t'ai préparé un crumble aux prunes, que tu pourras réchauffer dans le four quelques minutes. Je serai de retour en fin de journée. Sers-toi comme tu veux.*

*À bientôt,*

*James.*

« Ouf, j'espère que son rêve n'est pas prémonitoire ! » se dit John. « Parce que moi, j'ai l'intention de retrouver ma vie, et vite ! » Il s'assit à la table et dévora son petit déjeuner. Il se rendit ensuite dans la verrière et s'installa devant l'un des chevalets. Tout lui arriva instantanément, sans forcer. Il fit le portrait de son père, tel qu'il le percevait alors. La journée avançait sans qu'il ressente la faim, la soif ou la fatigue. Quand seize heures sonnèrent sur l'horloge du salon,

il apposa sa griffe habituelle : *J*, et recula pour admirer son œuvre. Il délaissa enfin son poste pour se préparer un thé dans la cuisine. Puis, une idée lui traversa l'esprit. Empoignant sa tasse, il retourna promptement dans la verrière et ressortit la peinture de James. Il saisit alors un pinceau et décida de la signer pour son père. Puisque leur prénom respectif débutait par la même lettre, il traça le *J* un peu en italique, pour faire différent. Finalement, il emprunta un crayon et un papier pour rédiger un message...

*James,*

*D'abord, je tiens à te remercier de ton hospitalité. Notre rencontre demeure un hasard surréaliste que je ne comprends pas encore, et le temps que nous avons passé ensemble fut franchement plaisant. J'estime avoir réussi le défi que tu m'as lancé. J'ai peint une œuvre pour que tu te souviennes de la personne qui croit en tes talents. Je te la laisse en guise de remerciement pour ton hospitalité. Et, pour cette même cause, j'ai décidé d'intervenir dans notre plan et de signer ta toile pour toi. Je pars ce soir avec elle pour la présenter à la galerie de tes parents, à Londres. Ils ne me connaissent pas, et donc, ils ne sauront pas que je suis de connivence avec toi. Ne m'en veux pas. J'agis ainsi pour des motifs que je t'expliquerai plus tard. Je suis sûr qu'ils accepteront ta peinture.*

*Fais-moi confiance.*

*Jack.*

Ceci écrit, il déposa le crayon avec la satisfaction du devoir accompli. Il allait donner à son père la reconnaissance qui lui revenait. Après avoir soigneusement emballé l'œuvre, il fit route à pied vers Londres. Maintenant qu'il était parti, il ne saurait pas que James était arrivé à la maison une heure plus tard et qu'après avoir constaté son absence, il avait lu la lettre et vu la toile. Il ne saurait pas non plus que son père s'était enfermé dans la verrière jusqu'au soleil couchant pour admirer son art, comme pour comprendre ce soudain revirement et la confiance inébranlable de l'auteur de cette œuvre.

À la nuit tombée, John s'étendit sous un arbre, dans un champ bordant la route, en se promettant de reprendre le chemin dès le chant du coq. Quant à James, il alla se coucher très tard. Avant de fermer les lumières, il rangea soigneusement la toile de John dans la grande armoire de la chambre d'amis.

## Chapitre 19

Nelly entra dans la maison, où régnait un parfait silence. Elle sursauta quand soudain, elle entendit un grand bruit en provenance de l'étage. Elle monta quatre à quatre les marches de l'escalier menant à sa chambre, pour découvrir John, au sol, étalé de tout son long. Alors qu'il cherchait à se relever, il avait l'air perdu, les yeux ouverts et tout gommés.

— Tu vas bien ? s'écria la jeune femme. Rien de cassé ?

— Je ne crois pas, répondit John, encore tout endormi. Où suis-je ?

— Chez moi, bien sûr !

— Ah, oui, c'est vrai ! Quel étrange rêve je viens de faire...

— Tu as dormi durant tout ce temps ? s'enquit Nelly d'un ton plus rassuré.

— On dirait bien...

— Tu devais vraiment être épuisé !

John retournait lentement dans la chaleur du lit, quand son pied heurta un objet rigide placé sous les couvertures. Sachant ce que ça pouvait être, il retint son souffle et changea de couleur.

— Je vais te préparer un petit quelque chose à manger, dit Nelly en l'embrassant. Tu dois avoir faim.

— D'a... d'accord.

Dès qu'il fut seul, l'artiste jeta un œil sous les draps et faillit s'évanouir. De ses mains tremblantes, il s'empara maladroitement de la toile peinte par James et la laissa tomber. Lorsque celle-ci finit sa chute en heurtant violemment le sol, Nelly cria du bas de l'escalier :

— Tout va bien ?

— Oui. J'ai laissé tomber quelque chose.

John reprit le tableau et l'inspecta sous tous les angles. Ouf, rien d'abîmé. Il se dépêcha de le recouvrir avec une taie d'oreiller et de le cacher sous le lit, puis vit Nelly remonter avec un bol rempli de fruits et de noix, et un verre de jus d'orange.

— Et voilà ! Petit déjeuner tardif pour monsieur ! lança-t-elle d'une voix enjouée en déposant le plateau devant lui.

Ils s'assirent l'un près de l'autre et, pendant que Nelly l'informait que Mia avait appelé, John ne put s'empêcher de penser à ce qui

s'était produit durant son sommeil. Il n'avait donc pas rêvé ! Il avait réellement voyagé dans le temps et rencontré son père. Il avait peint un portrait de celui-ci et avait rapporté l'œuvre de James Roy dans son monde ! Comment une telle chose pouvait-elle être possible ? De la pure folie ! Il ne devait surtout pas raconter cette histoire à Nelly, qui s'inquiéterait assurément. En fait, personne ne devait savoir...

— John, est-ce que tu m'écoutes ? Tu sembles perdu dans tes pensées...

— Je suis désolé, de quoi parlais-tu ?

— Tu es sûr que tu te sens bien ? Tu blêmis à vue d'œil !

— Je suis probablement encore fatigué. Je crois que je vais me recoucher un peu, indiqua John en s'emmitouflant dans les couvertures.

— O.K., j'irai donc aider Mia cet après-midi et l'aviser que tu te reposes. Appelle-moi si tu as besoin de quelque chose.

John opina de la tête et remercia sa copine, qui l'embrassa avant de redescendre. Il attendit que la porte de la maison se referme et que le loquet soit enclenché pour se lever. Après quoi, il courut à la fenêtre, d'où il suivit Nelly du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse de sa vue. Il se précipita ensuite vers le lit, prit la peinture de son père et la déposa sur le meuble devant lui pour mieux l'observer. Elle était bien vraie, cette toile. Ainsi donc, il avait rapporté quelque chose de son *voyage* dans le temps... Mais pourquoi ? Il s'efforça de se remémorer les événements dans leur ordre chronologique, mais rien ne lui venait en tête pour expliquer son retour à la réalité. Fourbu, il descendit au salon et s'étendit sur le divan. Devant lui, sur la table basse, son ordinateur portable était resté ouvert toute la nuit. Sa boîte de courriel indiquait qu'un message avait été archivé : la lettre d'invitation à la résidence d'artiste. Il n'y avait pas répondu. Il la relut plusieurs fois et se frotta le crâne, là même où il s'était cogné lors de la soirée du vernissage. Une douleur sourde le fit grimacer. Peut-être bien que la chute avait déclenché quelque chose chez lui ? Et si tout ce qu'il venait de vivre n'était pas qu'illusion ? Que devait-il faire ? Quand l'idée d'aller au Royaume-Uni lui revint soudainement en tête, un grand frisson lui parcourut l'échine. Pour lui, c'était l'évidence même.

« Je n'irai pas à Manchester, mais à Londres », se dit-il d'un ton bien décidé. « J'irai à la galerie d'art de mes aïeux pour y apporter la toile de mon père, comme je le lui ai promis ». Sa décision prise,

il prépara ses bagages, mu par une urgence d'agir promptement. Il composa le numéro de téléphone de la compagnie de taxi et, prenant conscience de ce qu'il s'apprêtait à faire, raccrocha aussitôt. « Voyons », se raisonna-t-il, « ça ne tient pas la route ! Comment Nelly comprendra-t-elle si je pars aussi soudainement ? » Il fit les cent pas, rongé par les remords d'un geste qu'il n'avait pas encore posé. Après une brève réflexion, il sortit un papier et un crayon d'un tiroir de la commode et s'installa à la table. « Lui dire la vérité... enfin... une partie de la vérité », trancha-t-il. Sa main écrivit sans relâche une suite de mots qui se voulaient rassurants...

*Nelly,*

*Je dois me rendre d'urgence au Royaume-Uni pour rencontrer mes grands-parents, si bien sûr ils sont encore en vie. Ils ne sont pas au courant de ma visite, puisque je ne l'ai pas annoncée. Il est impératif que j'accomplisse l'une des dernières volontés de mon père. Je t'expliquerai à mon retour, que je prévois dans quelques jours. Peux-tu passer le message à tout le monde, incluant Jack ? Aussi, il aura besoin qu'on fasse quelques courses pour lui, prochainement. Excuse-moi de ne pas pouvoir t'en dire davantage pour l'instant.*

*John*

Quand le chauffeur de taxi klaxonna pour signifier sa présence, John verrouilla la porte. À travers la lunette arrière de la voiture, il jeta un regard derrière lui, pendant que la maison s'éloignait. « Nelly comprendra », tentait-il de se convaincre. « Elle m'attendra ». À l'aéroport, il prit le premier vol vers Londres et, sitôt assis sur son siège, l'envie de faire demi-tour le gagna. « Mon Dieu, qu'est-ce que je fais là ? »

\*\*\*

— Il a ... quoi ?

Incrédules, Mia, Maggie et Jack étaient rassemblés dans le salon de Nelly.

— Il est parti rencontrer ses grands-parents, expliqua cette dernière en désignant la lettre manuscrite. C'est ce qu'il a écrit dans ce message. Personne n'était au courant ?

— Je ne saisis pas, soupira Maggie en s'affalant sur le fauteuil. Il m'en aurait parlé au moins une fois pendant nos conversations. Nous avons été tellement proches l'un de l'autre, ces dernières semaines. Je ne me souviens pas qu'il m'ait fait part de cette idée.

— Maggie, répliqua Mia, nos mémoires ne sont pas infailibles. Toutefois, il est possible qu'il ne vous ait pas tout raconté... sa peine, son désespoir... La perte d'un être cher est déjà éprouvante... sans compter l'accident survenu lors du vernissage... Ces drames peuvent déstabiliser n'importe quelle personne, même les plus fortes !

— Je suis d'accord, approuva Nelly. Je croyais à tort qu'il remontrait graduellement la pente... Je n'ai peut-être pas été assez attentive.

— Ne portons pas cela sur nos épaules, très chère, répliqua Maggie... Il faut aussi que John nous communique ce qu'il vit et qu'il cesse de tout garder pour lui !

Cela dit, elle se tourna vers Jack pour lui demander :

— Et vous ? Qu'en pensez-vous ?

Jack attendit un instant avant de répondre, comme pour peser les mots qui s'apprêtaient à sortir de sa bouche.

— Ce jeune homme est têtue comme un mulet ! Voilà ce que je pense ! lança-t-il en grommelant.

— Jack, voyons ! s'exclama Mia, outrée.

— Rien de ce que je dis n'est pris en compte, de toute façon. Qu'il fasse à sa tête !

— Jack, savez-vous quelque chose à propos de mon fils que nous ignorons ? interrogea Maggie.

— J'ai exprimé beaucoup de choses. Peut-être même trop, et ça n'a aidé personne. Mais si vous souhaitez connaître mon avis, soit ! Je présume que John est en quête de ses racines.

— De ses racines ? répéta Maggie.

Le vieil homme se dirigea vers la porte d'entrée en laissant entendre par-dessus son épaule :

— Que ce soit clair... Je ne pense pas que John soit conscient de ce qu'il fait, mais je crois néanmoins que vous pouvez vaquer à vos occupations en toute quiétude. Nelly, puisque vous m'offrez si gentiment de m'aider jusqu'au retour de John, j'espère vous voir demain. J'aurai besoin de certaines choses.

— Bien sûr, Jack. J'y serai sans faute. Merci d'être venu.

—À demain, alors.

Troublé, Jack quitta la demeure de Nelly, laissant les trois femmes entre elles. Ainsi, le jeune n'avait pas suivi son conseil. Il avait décidé de prendre l'avion et d'aller au Royaume-Uni. Maintenant, il ne pouvait qu'attendre son retour pour lui confier certains détails supplémentaires. Il était grand temps d'envisager la phase deux de son plan. En arrivant chez lui, il parcourut du regard les tableaux accrochés aux murs. Lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur l'un d'entre eux, il esquissa une moue dubitative. «Ainsi, c'est ce que tu as décidé, mon garçon? Je l'aurais deviné...» Cela dit, il toucha du bout des doigts la toile d'une œuvre illustrant une vieille maison de campagne.

\*\*\*

Ce soir-là, une mère sortit ses vieux albums et caressa une page où figuraient les photos d'un bambin grouillant de vie, entouré de ses parents. Émue, Maggie Allan pria le ciel pour que son fils lui revienne vite. Ce même soir, Mia observait le cliché de son père et sourit en sollicitant les anges pour que son rétablissement soit prompt. De même, elle eut une pensée pour son artiste préféré, qui se dirigeait à présent vers ses aïeux. Pendant ce temps, une jeune femme admirait une image sur son téléphone. Elle y voyait son amoureux et elle, enlacés. Ne pouvant s'empêcher de formuler le souhait que John s'ouvre encore plus, elle lui envoya un message.

*John,*

*Je reste perplexe devant tes mystérieux agissements. J'aurais aimé que tu me parles davantage, afin que je puisse comprendre tes gestes. Tu sais que tu peux me faire confiance?*

*Nelly*

Elle éteignit les lumières et se coucha sur-le-champ, ajustant ses couvertures tout autour de son corps. Il y avait décidément quelque chose qui avait poussé John à agir de la sorte. C'est en imaginant plusieurs scénarios qu'elle s'endormit, avec difficulté.

\*\*\*

L'avion survolait la côte de Terre-Neuve lorsque John s'assoupit. Quelques minutes plus tard, alors que son pouls se mit à s'accélérer, son voisin de siège crut le voir émettre des petits spasmes au niveau des mains, mais attribua la chose au stress de devoir voyager en avion. Or, John venait d'entamer un tout autre périple, beaucoup plus inquiétant, dont nul, parmi les passagers et les membres de l'équipage, ne pouvait deviner la destination...

## Chapitre 20

L'artiste reconnut la maison d'été de la famille Roy. Le lit de métal couina lorsqu'il posa les pieds au sol. Il s'empressa d'ouvrir l'armoire, où il découvrit le portrait qu'il avait offert à James et sur lequel de la poussière s'était accumulée. Il emprunta quelques vêtements et s'habilla. Tout était identique à la dernière fois : les rideaux, les meubles, ainsi que le papier peint sur les murs. Lorsqu'il descendit au rez-de-chaussée, il entendit des bruits provenant de la cuisine.

— James ? lança-t-il joyeusement.

Les mouvements cessèrent aussitôt, et un homme effrayé surgit devant lui, un couteau à la main.

— *Who are you ? And what are you doing in my house ?* demanda l'inconnu d'un ton stoïque.

Au départ, John crut reconnaître James, mais en version plus âgée. En se remémorant une photo de famille accrochée au mur, dans la verrière, il comprit qu'il se trouvait plutôt devant le père de James, visiblement inquiet de sa soudaine présence. Le jeune homme leva les mains en l'air pour lui assurer que ses intentions étaient pacifiques. Aussi, choisit-il de l'aborder en anglais.

— Je suis... J... Jack. Un ami de James.

— James ? Je ne l'ai pas vu depuis des années... Que faites-vous ici ? C'est une propriété privée.

— Votre fils m'a déjà dit que j'étais toujours le bienvenu, chez lui, qu'il y soit ou pas... répondit John après avoir rapidement réfléchi.

Le vieil homme abaissa la main et déposa tranquillement le couteau sur une crédence, tout juste à sa droite.

— Il a dû vous dire ça avant de quitter la maison familiale... Vous avez un accent terrible, d'où venez-vous ?

— Je suis canadien-français et anglais.

— Vous êtes canadien, français ou anglais, garçon ?

— Je suis canadien, mais je parle surtout le français... et je suis né au Royaume-Uni.

— Curieux mélange ! Et comment avez-vous rencontré mon fils ?

— En vacances, à Rye, il y a plusieurs années...

John aurait voulu savoir l'année où il avait abouti, mais ignorait comment obtenir l'information sans paraître idiot. Il changea de sujet, en espérant en apprendre davantage.

— Vous disiez que James a quitté la maison familiale... Depuis quand ?

— J'ai vu mon fils pour la dernière fois il y a vingt ans. Il a rencontré un artiste et est retourné à Paris. Il revient seulement pour les vacances. On ne se croise jamais.

— Connaissez-vous cet ami ? demanda innocemment John, en s'efforçant de ne pas trop soulever de soupçons.

— Non, mais James m'a montré une des toiles de ce type ; un portrait. Il m'a dit que ce gars-là viendrait me voir à Londres et que l'œuvre qu'il apporterait était la sienne. Puisque cela lui est monté à la tête, il a voulu s'inscrire aux Beaux-Arts, en France. Mais cet enfant n'a pas une once de talent artistique, je vous le garantis ! Nous nous sommes querellés et il est parti. De toute manière, son ami ne s'est jamais présenté à la galerie. Aux dernières nouvelles, il travaille comme secrétaire de rédaction pour un journal anglais.

— Je suis vraiment navré.

— Pas autant que moi. Maintenant, je n'ai personne à qui confier la gérance de mon entreprise.

L'artiste se mordit la lèvre. Son père avait voulu le suivre, s'engager dans sa passion, et s'était coupé de sa famille pour cette unique raison. Étant donné que John n'avait pas eu la capacité d'aller porter la fameuse toile à Londres, lors du précédent épisode temporel, James avait dû conclure que son nouvel ami n'avait pas respecté sa parole... Mais était-ce assez pour le décourager de poursuivre son rêve ?

— Écoutez, continua le vieil homme, vous avez une figure qui m'est sympathique. Je vous laisse dormir ici une dernière nuit. Je pars pour la journée et reviendrai plus tard.

— Je vous remercie, monsieur, euh...

— Appelez-moi Wilson.

— Merci, Wilson.

Le sexagénaire opina de la tête et se dirigea vers le hall d'entrée. Puis soudain, il s'arrêta et se tourna vers John.

— Si jamais vous revoyez mon fils, pouvez-vous lui transmettre ce message ? Dites-lui que ma porte lui est toujours ouverte. Vous comprenez, l'entreprise familiale se lègue de père en fils depuis plu-

sieurs générations. James n'a peut-être pas de talent en art, mais je n'ai pas envie de confier la galerie à des mains étrangères...

— Je... tenterai de m'en souvenir...

Wilson sourit tristement et sortit de la maison. Il ouvrit la portière de sa petite voiture, s'y assit et démarra le moteur, sous le regard de John, qui l'observait depuis une fenêtre. Ce dernier venait de rencontrer son grand-père, ce qui lui permit de comprendre pourquoi James avait déserté le nid familial. La froideur de Wilson avait créé un mur de glace entre son fils et lui. Qu'est-ce que John pouvait y faire? Pourquoi se trouvait-il encore à cet endroit? Il entra dans le salon et s'affala dans la bergère. Se sentant appelé par l'armoire à whisky, il ne résista pas à l'envie de se verser un verre, histoire de mieux digérer ce qu'il vivait. Lors de son premier voyage temporel, il avait créé une œuvre et était par la suite retourné à sa réalité. Était-ce la clé pour lui permettre de regagner son époque? Lors de la découverte de la toile dans le lit de Nelly, cette hypothèse s'était pointée dans son esprit. Il se leva d'un bond et apporta son godet dans la verrière. Au passage, il vit un journal roulé près du tas de bois. Il lut l'année: 9 décembre 1980. En première page du quotidien, on parlait de l'assassinat de John Lennon, à New York. Le monde entier était en pleurs. Tout en ayant une pensée pour sa mère, l'artiste continua son chemin vers la verrière, s'installa devant un chevalet et, sans attendre, saisit un pinceau et entama une toile blanche. Il peignit toute la journée, jusqu'à très tard. Il était si concentré, qu'il n'entendit pas Wilson entrer dans la maison. C'est pourquoi il sursauta quand celui-ci siffla d'admiration...

— Mais dites donc! Quel coup de pinceau!

— Oh, merci...

— Vous êtes peintre?

— En effet.

— Vous aimeriez venir me rencontrer à la galerie d'art, demain? J'aimerais voir d'autres de vos créations. Nous pourrions parler affaires, tous les deux.

— Bien entendu, accepta John, surpris de la soudaine familiarité de son grand-père.

— Parfait, s'exclama Wilson, satisfait. Je dois maintenant vous abandonner et rejoindre mes quartiers. Ça ne vous gêne pas de vous préparer quelque chose à manger? J'ai eu une rude journée.

— Pas le moins du monde. Je suis déjà suffisamment reconnaissant que vous me permettiez de rester ici une nuit de plus.

— Bonne soirée, alors !

— À vous aussi, Wilson.

John regarda son hôte monter les marches et attendit que le bruit des pas s'estompe avant de ranger la verrière. Il empoigna un pinceau, signa son tableau et le déposa sur le chevalet. Après quelques minutes, il entendit un ronflement sonore venant de l'étage et conclut que Wilson s'était endormi. En silence, il sortit de la maison, son œuvre en main, et quitta les lieux. Il marcha vers Londres en scrutant l'intérieur illuminé des maisons qui étaient encore inexistantes lors de son précédent voyage. Il s'arrêta devant l'une d'elles où visiblement, des gens festoyaient. Derrière les murs fenestrés, ils chantaient, dansaient et riaient, ce qui fit oublier à John la fraîcheur de la nuit. Assise sur le perron dudit logis, une jeune fille caressait un chat tout en fixant le curieux. Se doutant qu'elle l'observait probablement depuis un moment, ce dernier se sentit obligé de justifier son indiscretion.

— C'est joyeux, chez toi, jeune fille ! lui dit-il en anglais. C'est l'anniversaire de quelqu'un ?

— Le mien.

— Tu n'assistes pas à ta propre fête ?

— Je m'ennuie. Je suis la seule enfant. Mais ma mère va bientôt accoucher et j'aurai enfin une sœur.

— Ah...

— Et toi ? Tu promènes ton dessin, la nuit ?

— C'est une peinture.

— Tu me montres ?

John s'approcha de la pré-adolescente pour lui présenter son œuvre, trop heureux, comme toujours, de partager sa passion avec les plus jeunes. Elle se leva si subitement, que le chat retomba sur ses pattes.

— C'est beauuu ! s'exclama-t-elle, les yeux tout ronds.

— Mia ! s'écria une femme enceinte qui au même instant, ouvrait la porte. Je te cherchais ! Que fais-tu dehors par un froid pareil ?

Puis, remarquant la présence de John, elle demanda :

— Qui êtes-vous, monsieur, et que faisiez-vous avec ma Mia ?

— C'est un artiste, expliqua la demoiselle, il se promenait et je lui ai demandé de me montrer son tableau.

—Retourne à l'intérieur, Mia. Nous allons souffler les bougies de ton gâteau...

D'un air penaud, la petite se leva lentement, salua John de la main et entra se réchauffer. Pour sa part, la mère lança à l'intrus un regard qui ne laissait place à aucune discussion et referma la porte derrière elle. Le jeune homme demeura un moment sur le balcon, avant de poursuivre sa route. À travers la fenêtre, Mia soufflait ses quatorze bougies, sous le regard ému de John.

«Ainsi, Mia, je comprends, maintenant, que nous nous soyons déjà rencontrés, il y a bien longtemps», dit John en son for intérieur. «Ai-je contribué à ton intérêt pour l'art? Est-ce que cela signifie que je suis déjà passé par ce chemin temporel?»

Sur cette réflexion, il repartit. Il marchait depuis une heure lorsque ses paupières commencèrent à se faire de plus en plus lourdes. Il s'arrêta donc en bordure du chemin. Ce faisant, il se souvint qu'à son dernier périple, il s'était assoupi à ce même endroit, pour ensuite revenir à son époque. Ce lieu était-il propice au transport entre deux mondes parallèles, comme un portail espace-temps? Tout en songeant à son père, il continua son expédition. La fatigue ayant raison de ses craintes, il secoua la tête en se moquant de lui-même. «Bah», se dit-il, «c'est n'importe quoi, ces idées à saveur de science-fiction! Comme si un arbre ou une pierre pouvait nous téléporter d'une époque à une autre!» Il s'installa au pied d'un buisson et, exténué, s'endormit en à peine quelques secondes.

\*\*\*

—Monsieur?

—Mmmhh?

—Réveillez-vous, vous avez échappé ceci, chuchota une hôtesse de l'air en désignant un objet dans l'allée.

—Quoi? lança John, encore embrumé.

—Ce tableau, l'aviez-vous mis dans le coffre à bagages?

En voyant la toile au sol, John sursauta. Il était de retour à bord de l'avion qui l'emmenait à Londres. L'employée le fixait, en attente d'une réponse.

—Moui... bien sûr... je l'avais apporté, rétorqua-t-il rapidement en saisissant l'œuvre avant de la poser sur lui.

— Voulez-vous que je la range dans le compartiment ?

— N... non, merci, vous êtes bien aimable.

L'hôtesse descendit l'allée et se retourna pour jeter un coup d'œil suspicieux au voyageur, qui affichait un air innocent. En se remémorant sa rencontre avec Wilson Roy, celui-ci fut à même de déterminer ce qui l'avait propulsé dans sa propre réalité temporelle. *Une toile conçue = retour à la maison*. À deux reprises, il avait vécu une expérience qui l'avait transporté vers le passé, mais pour la première fois, il observa le tableau et remarqua un détail. Au cœur de l'œuvre, il voyait une silhouette lumineuse, quelque part en arrière-plan, qu'il avait probablement peint bien malgré lui. Il détacha sa ceinture, se leva d'un bond et sortit de son sac la toile de son père. Le même personnage s'y trouvait. « Qu'est-ce qui m'arrive ? » se demanda-t-il en se frottant le front. « Pourquoi ces voyages dans le temps ? »

— *Did you sleep well, son ?*

Son voisin de siège, un homme mûr à l'allure distinguée, s'adressait à lui avec un fort accent britannique.

— Vous parliez dans votre sommeil, vous savez ? lui dit-il avec un sourire.

— Ah, bon ? Qu'ai-je dit ?

— Pas grand-chose, en réalité, mais vous sembliez agité.

— Ah...

— Est-ce que ces œuvres ont été achetées *in Canada* ?

— Non, ce sont les miennes.

— *Ah, an artist !* répliqua l'anglais, visiblement content.

— Oui.

— Vous apportez quelques peintures à Londres ?

— En effet. J'ai quelques trucs à régler là-bas...

— Permettez-moi de me présenter. Je m'appelle Alastair Morrison et je connais une personne influente qui tient une galerie d'art près de Hyde Park.

L'homme fouilla dans son porte-documents et tendit une carte à John. Il y était écrit : *Roy and Son Gallery*... « Non, ce n'est pas possible ! » songea l'artiste. « Le commerce de mon grand-père ! »

— Monsieur Wilson Roy, poursuivit Alastair, tient la barre depuis très longtemps. Sacré bonhomme ! Un gaillard très en forme, malgré son âge ! Il atteindra 95 ans cette année et personne ne peut espérer obtenir les rênes de son entreprise. Il refuse de la léguer à qui-

conque ne faisant pas partie du cercle familial ! Le malheur, c'est qu'il s'est brouillé avec son seul héritier. Sacré bonhomme, je vous dis !

John ne savait plus s'il devait serrer dans ses bras son voisin de banquette ou appeler un médecin pour se faire interner. Tant de coïncidences ! C'était de la pure folie !

— Wow ! Que dire...

— Oh, ce n'est rien, jeune homme. Je ne fais que mon travail. J'aide monsieur Roy depuis plusieurs années déjà et j'aime lui envoyer des artistes dont je flaire le talent. D'ailleurs, comment vous appelez-vous, cher ami ?

— Allan, répondit John en omettant volontairement le nom de Roy.

— Enchanté de faire connaissance !

— Moi de même, monsieur Morrison.

— Eh bien, je vous souhaite bon séjour à Londres ! Je dois maintenant avaler mon somnifère pour mieux supporter la descente de cet engin. Comme je déteste les secousses, je préfère dormir pendant le *landing*. Au plaisir de vous revoir un jour !

Alastair mit des écouteurs sur ses oreilles et prit son cachet. Plus tard, ses ronflements enterraient le ronronnement des moteurs, ce qui agaçait John, déjà angoissé par les bruits de l'avion ! Lorsque l'engin amorça son atterrissage, le jeune homme s'agrippa aux accoudoirs de son siège. Descendre les différents paliers atmosphériques n'avait rien d'un voyage dans le temps, mais l'inconfort était en tous points pareil.

\*\*\*

*« Je vais attendre que le garçon revienne au pays. Peindre des œuvres a toujours suffi ! Aujourd'hui, ce n'est plus la même chose, il me semble. La vie le veut autrement ; me présente-t-elle une nouvelle brèche ? Une avenue inédite à envisager ? Puisque la finalité restera la même, faut-il que le voyage soit différent pour que cela apporte un changement ? Le jeune aura assurément des questions. Moi-même, je ne suis plus sûr de rien. Peut-être qu'en discutant ensemble, nous éclairerons. »*

\*\*\*

John appela un taxi pour se rendre au centre-ville de Londres, puis tendit au chauffeur la carte qu'Alastair lui avait refilée. En regardant le paysage défiler, il avait une nette impression de déjà-vu. Plus il approchait du cœur de la cité, plus ce sentiment s'intensifiait. Arrivé à destination, il descendit de l'automobile et partit à la recherche d'une auberge où il pourrait séjourner. Tout autour de lui lui rappelait un souvenir de jeunesse. Une odeur de pavé mouillé, un bruit de pas sur la chaussée, l'accent des Anglais, le parfum des roses, mais surtout, de romarin. Il inspira profondément et commença son exploration des lieux en traversant Hyde Park. Une dame promenait son chien, un homme déambulait à vélo et un couple s'embrassait près de l'étendue d'eau. En s'asseyant sur un banc, John ne put faire autrement que penser à Nelly. Il chercha son portable au fond de sa poche et l'appela. «Elle doit travailler au café à cette heure-là», se dit-il.

\*\*\*

— Nelly ! Ton engin vibre dans la cuisine, lança Mia.

— Al-lo, répondit Nelly, essoufflée, après avoir couru vers son manteau.

— Salut, Nelly. C'est moi.

— John ! Écoute, c'est l'affluence du dîner et je dois aider Mia. Tu vas bien ?

— Oui, je voulais juste te dire que je suis désolé d'être parti ainsi... J'ai agi sans réfléchir...

— O.K., pour les remords, on repassera. J'ai placé un carton dans la vitrine de ton atelier qui mentionne que le propriétaire est en vacances... Tu comprends, je dois maintenant épauler Mia du matin au soir, alors...

— Merci pour l'affiche. Je t'appellerai plus tard. Et j'écrirai un mot à Mia pour me faire pardonner.

— Tu la connais, elle ne t'en veut même pas...

— Oui, enfin... je vais au moins lui présenter mes excuses et lui expliquer la raison de mon départ subit.

— Je ne te cacherai pas que ce dernier point m'intéresse aussi, Sherlock...

— Je t'expliquerai plus tard.

— À tantôt, alors, soupira Nelly.

—À bientôt.

Après avoir rattaché, John se leva pour se dégourdir les jambes. Puis, en déambulant sur Great Cumberland Place, il vit au loin l'hôtel Hard Rock. Il entra dans le grand bâtiment et se réserva une chambre.

—Pour combien de temps, monsieur... ?

—Allan. Je vais rester trois nuits, répondit John à la charmante employée devant lui.

—Vous avez des bagages à faire monter dans votre chambre ?

—Non, merci. J'ai seulement ce sac à dos et ces deux toiles.

—Nous pouvons vous offrir une suite supérieure simple. Cela vous convient-il ?

—Parfaitement.

Le jeune homme s'acquitta des frais et sourit à l'hôtesse, qui lui remit une carte magnétique.

—Passez un agréable séjour à Londres, monsieur Allan.

—Merci.

John prit ensuite l'ascenseur et monta à l'étage indiqué. Sa chambre se trouvait à l'autre bout du couloir, où le son de ses pas feutrés sur le tapis lui donnait la sensation de marcher sur un nuage. En apposant sa clé sur le détecteur, une lumière verte apparut, ce qui lui permit d'actionner la poignée. La pièce respirait la modernité. Aussi, l'artiste était heureux de constater que de véritables œuvres d'artistes locaux figuraient sur les murs. Il installa ses propres tableaux sur le meuble en face du lit, déposa son sac sur la chaise et s'étendit de tout son long sur le matelas moelleux à souhait. Ses yeux se fermèrent tranquillement et il s'octroya une sieste bien méritée.

\*\*\*

Les réverbères de Londres étaient déjà allumés depuis un certain temps lorsque John se réveilla. Il tourna l'interrupteur de sa lampe de chevet et observa la chambre, maintenant illuminée. Le cadran sur la table de lit indiquait vingt heures. Il avait profité d'un paisible repos, un rare plaisir dans sa vie des dernières semaines. Chaque fois qu'il s'étendait pour dormir, il craignait d'être téléporté dans un monde différent du sien. Il se frotta la tête et eut un flash. Est-ce que la chute sur le plancher de béton aurait pu avoir modifié quelque chose chez lui ? Serait-ce pour cette raison qu'il pouvait désormais traverser les murs

du temps et s'aventurer dans le passé ? Cette hypothèse tombait sous le sens, car c'était depuis son retour de l'hôpital qu'il effectuait de tels voyages. Il se leva et se dirigea vers la salle de bain, où il ouvrit le robinet de la douche avant de laisser couler l'eau quelques secondes.

\*\*\*

Mia s'approcha de Nelly. L'heure de pointe du dîner venait de se terminer et l'Italienne apportait une surprise à son employée.

— Un *mochaccino* ! Et exactement comme je l'aime ! Merci, Mia !

— Il n'y a pas de quoi, ma belle. Tu es un ange qui est entré dans ma vie. Tout se passe à merveille, pour moi, depuis ton arrivée.

— Il y en a un qui ne peut pas affirmer la même chose... répliqua Nelly d'un ton sarcastique.

— *TU* es un *angelo*, m'as-tu bien comprise ? Peu importe ce que vit John, tu n'y es pour rien.

— Mais, Mia... partir ainsi, sans explications ?

— Il a sûrement ses raisons, *cuore mio*. « *Il a intérêt à avoir de très bonnes raisons* », pensa Mia en même temps qu'elle prononçait sa phrase.

— Je le trouvais bizarre depuis son retour de l'hôpital... Crois-tu que son attitude pourrait avoir un lien avec le coup qu'il a eu à la tête ?

— Je ne sais pas... s'inquiéta Mia en fronçant les sourcils. Quoi qu'il en soit, il vient de m'écrire et il sera de retour dans quelques jours, une semaine tout au plus. Il devrait t'appeler d'ici quelques minutes, qu'il m'a dit, signifia Mia en s'occupant de préparer la commande d'un client.

— Mia ?

— Oui ?

— Merci encore.

— C'est moi qui te remercie, ma chère ! Allez, je t'envoie en pause ! Tu pourras discuter tranquillement avec John, si tu veux.

Nelly s'élança vers l'arrière-boutique et se laissa choir sur le divan quand son portable sonna.

— John ? répondit-elle promptement.

— C'est Jack.

— Oh... Bonjour, Jack.

— Est-ce que vous pourriez m'apporter un grand sac de café moulu, tout à l'heure, quand vous viendrez ?

— Du café et pas de thé ? Êtes-vous souffrant ?

— Pas du tout. Avez-vous eu des nouvelles de John, à tout hasard ?

— Il va m'appeler d'une minute à l'autre. Vous me permettez de remettre cette conversation à un peu plus tard ?

— Bien entendu. À bientôt, alors.

— Oui, à très bientôt !

Jack retourna à sa berceuse et regarda le mur de son appartement. L'œuvre qu'il venait d'installer était encore plus belle que dans ses souvenirs. Il sourit en espérant que John revienne avec les éclaircissements qu'il attendait...

\*\*\*

Sorti de la douche, John enroula une serviette autour de ses hanches, s'élança sur son téléphone et composa fébrilement le numéro de Nelly. Avec un décalage, une lointaine voix de femme lui répondit.

— Allo ?

— Nelly, c'est moi ! Comment vas-tu ?

— Bien, Sherlock.

— Je suis à Londres et demain, j'ai l'intention de présenter deux œuvres à une galerie d'art.

— C'est pour cette raison que tu es parti sur un coup de tête ?

— C'est étrange que tu le dises de cette manière, parce que c'est à cause de ma chute que je suis ici.

— Je me disais, aussi...

— Ah... ah, oui ? Comment...

— J'ai songé que le fait d'avoir frôlé la mort t'avait peut-être poussé à réfléchir sur ta vie... Pourquoi ne pas en profiter et explorer le monde, réaliser tes rêves les plus fous, etc.

— En fait, ce n'est pas...

— J'ai une tante qui a survécu à un cancer. Sans rien dire à personne, elle est partie du jour au lendemain à bord d'un catamaran pour faire le tour du monde, et puis...

— Nelly ! interrompit John.

— Oui ?

— Ça n'a rien à voir avec ce que tu racontes... En fait, ça demeure assez difficile à comprendre pour moi, alors pour ce qui est de l'expliquer...

— Tente le coup, Sherlock, éclaire-moi !

— Je dois rencontrer ma famille et saisir le sens... de ce qui est arrivé, expliqua John après un moment de silence. Faire la paix avec mon passé.

— Quel est le lien avec tes œuvres ?

— Mon grand-père tient une importante galerie d'art à Londres.

— Comment le sais-tu ?

— C'est mon père qui me l'a dit... avant de mourir, mentit John.

— Pourquoi ne m'as-tu rien raconté ? questionna Nelly avec une pointe de reproche dans la voix. Il n'y a pas là de quoi faire un drame ou des cachotteries !

— Crois-moi, je ne pouvais pas ! s'écria John. Tu me manques déjà, tu le sais ? lança-t-il après avoir marqué une pause.

— Tu n'es parti que depuis un jour, Sherlock...

— Le temps m'a paru beaucoup plus long que ça.

— ...

— Je serai de retour dans quelques jours, une semaine tout au plus. À bientôt, Nelly.

John raccrocha, déçu de ne pas avoir su mieux verbaliser ses préoccupations et ses sentiments pour Nelly. Il s'habilla sans entrain et commanda un petit encas avec service à la chambre. Il entendait profiter de la soirée pour se reposer, avant sa visite du lendemain à la galerie de son grand-père paternel...

De son côté, Nelly retourna au comptoir pour finir l'après-midi avec Mia. Celle-ci remarqua que le coup de fil de John n'avait pas réussi à ramener le sourire si contagieux de la jeune femme. Du coup, elle se demanda si l'artiste peintre savait vraiment ce qu'il faisait. Il avait la chance d'être réellement aimé, et ce, par une femme extraordinaire et voilà qu'il donnait l'impression d'agir de manière égocentrique. Quelle mouche l'avait donc piqué ?

La clochette de la porte retentit et un homme entra dans le café. Avec une joie évidente, Nelly accourut et le présenta à sa patronne, qui bégaya son nom et lui tendit maladroitement la main, avant de rougir de la tête aux pieds. Tout sourire, Vincent ne parut pas insensible, lui non plus, aux charmes de l'Italienne. Au moment même où cette der-

nière lui offrait un siège au bar et un café comme elle savait si bien les préparer, Nelly crut voir son frère fondre littéralement sur place. Alors que lui et Mia s'observaient furtivement du coin de l'œil, elle toussota.

— Hum... hum ! Déjà de retour du symposium de sculpture ? demanda-t-elle à son frère.

— Mmmh ? Ah... oui... le symposium, répondit évasivement Vincent sans lâcher Mia des yeux, avant de se pencher vers sa sœur pour lui murmurer : « Ta patronne est ravissante. »

— En effet, j'ai cru remarquer qu'elle te plaisait bien, le taquina Nelly.

— Tu ne m'as pas dit que ton nouveau copain et toi alliez probablement reprendre les rênes de son entreprise ? Elle a l'air toute jeune, pourtant...

— Elle a cinquante et un ans, gros bêta ! Dix ans de plus que toi. Je ne pensais pas que tu aimais les femmes plus matures...

— Je ne vois pas notre différence d'âge, coupa Vincent. Et ton amoureux, lui, où est-il ?

— À Londres.

— Qu'est-ce qu'il fait là ?

— Une histoire de famille. Il a perdu son père, dernièrement, tu t'en souviens ?

— Oui, ça me revient. Et ton idée d'acheter le café, ça tient toujours ?

— J'y réfléchis encore. Je veux en discuter avec John et peut-être démarrer ce projet avec lui, tu vois ? Ça pourrait l'intéresser, selon Jack.

— Jack... ce ne serait pas le gars qui a acquis la toile de Max ?

— Tout à fait.

— Tu sais que, si tu as besoin d'aide, tu peux compter sur moi ? dit Vincent en tapotant le dos de sa sœur.

— Merci. Je te ferai signe si besoin est.

Vincent sourit et se leva pour rejoindre Mia, qui venait de terminer de nettoyer les tables. Ils s'assirent ensemble et bavardèrent quelques minutes, sous le regard attendri de Nelly. Le grand frère partit ensuite chez lui, après avoir subtilement glissé son numéro de téléphone dans les mains de l'Italienne.

\*\*\*

Maggie reposa le combiné sur son socle. Elle n'en croyait pas ses oreilles. John s'apprêtait à rencontrer son grand-père paternel, un membre de la famille qu'elle n'avait elle-même jamais vu, du fait que James ne le portait pas dans son cœur. Elle s'en souvint clairement. Elle avait fait la connaissance de son futur époux, alors qu'elle occupait ses moments libres à lire au bord du canal. Un jour, un séduisant jeune homme l'avait accostée pendant qu'elle dévorait *Autant en emporte le vent* et lui avait plu dès cet instant. Il lui avait d'ailleurs récité un passage du livre et c'est ainsi qu'ils avaient entamé la conversation. Leur amitié s'était mue en amour d'été, puis en une relation plus sérieuse, et le couple ne s'était plus jamais quitté. Très tôt, Maggie avait compris qu'il ne fallait pas parler des parents de James en sa présence. Bien qu'elle ne saisît pas ce qui créait tant d'animosité chez son amant lorsqu'il était question de son père et de sa mère, elle respectait sa demande. Ce dont elle ne se doutait pas, à cette époque, c'était que son futur fils avait déjà croisé le chemin de son aïeul pendant qu'elle et James vivaient en France.

\*\*\*

John fixait le plafond de sa chambre. Tant de choses avaient changé en si peu de temps ! Comment allait-il pouvoir aborder le sujet avec Nelly ? Non, il ne pourrait pas tout lui dire... enfin, pas tout de suite. Avant, il lui faudrait élucider plusieurs mystères. Il se tourna vers les deux toiles qui lui faisaient face et finit par s'endormir paisiblement.

## Chapitre 21

Les rayons du soleil léchèrent la commode devant le lit et illuminèrent les tableaux. John ouvrit lentement les yeux, sursauta et se souvint ensuite qu'il se trouvait à Londres. Rassuré, il expira bruyamment. Il se hâta d'enfiler ses vêtements et quitta la chambre, ses œuvres d'art sous le bras. Dans le couloir, il salua un voisin de palier, puis s'engouffra dans l'ascenseur qui le mena au rez-de-chaussée. L'hôtesse lui envoya la main et il poussa la porte-tambour qui le déposa sur le trottoir. Il inspira profondément et marcha tout droit vers la galerie Roy and Son. Une fois devant la façade de la boutique, il eut envie de revenir sur ses pas, d'embarquer dans l'avion et d'oublier tout ce qu'il avait vécu au cours des derniers jours. Mais en lieu et place, il prit son courage à deux mains et franchit la lourde porte qui le séparait de son aïeul.

À l'intérieur, l'ambiance classique et sobre, soulignée par un éclairage ponctuel et théâtral, mettait en valeur les œuvres d'art installées sur les murs. John admira quelques instants le décor simple et chaleureux de l'endroit.

— *You!* s'écria une voix étonnée dans son dos.

John se retourna et reconnut Wilson Roy, qui le fixait de ses yeux bleu gris perçants tout en le pointant du doigt.

— Jack! continua-t-il en se remémorant son nom.

— Wilson? Vous vous souvenez de moi? s'exclama John, surpris.

— Comment se fait-il que vous ayez l'air aussi jeune, encore, aujourd'hui? l'interrogea le galeriste, perplexe.

— Pas tant que cela...

— Je n'ai assurément pas la même crème miracle que vous, garçon, ni ce front tout le tour de la tête... Filer sans donner signe de vie! Il y a longtemps de cela, mais ma mémoire demeure assez vive pour m'en souvenir! Vous n'êtes jamais revenu à Londres après votre départ impromptu!

— Mieux vaut tard que jamais, paraît-il.

— Je vous l'accorde, répliqua Wilson après avoir scruté son visiteur quelques instants. Et vous m'avez apporté l'œuvre que vous avez peinte à l'époque?

— En effet !

— Et quel est donc cet autre tableau ? J’y remarque la même signature...

— En fait, celle-ci est de votre fils... informa John avant de savourer l’état de choc de son aïeul.

— Impossible !

— Puisque je vous le confirme. Voyez par vous-même !

— James ne possède aucun talent artistique. Cette toile ne peut provenir de lui. C’est votre sceau que j’aperçois, mon garçon.

— Au cas où vous n’auriez pas remarqué, Jack et James sont des prénoms qui débutent par la même consonne.

— Oui, maintenant que vous le mentionnez, je constate qu’il y a une angulation différente entre les deux calligraphies. Montrez de plus près que je vois mieux...

John déposa l’œuvre de James sur une table, derrière le comptoir d’accueil.

— Incroyable ! De James, vraiment ?

— Je vous le jure, et sur la tête de mon père, si vous voulez !

— Où est-il ?

— Euh, qui donc ? demanda nerveusement John.

— Où se trouve mon fils, James ? Pourquoi c’est vous qui êtes ici et pas lui ? Il va bien ?

— Il... bégaya John après un moment d’hésitation. Il est indisposé et m’a chargé de venir à Londres à sa place.

Contre toute attente, John vit les yeux de Wilson s’embuer et ses mains trembler en caressant l’œuvre de son fils.

— Il est mort, n’est-ce pas ? murmura-t-il en levant la tête vers l’artiste. Sinon, il serait venu voir son vieux père...

— Je... bredouilla John sans trop savoir quoi répondre.

— Non, ne dites rien. Peu importe la raison, je souffrirais.

John se tut.

— Vous pourriez lui dire que je suis désolé ? reprit le vieil homme. Je me suis trompé à son sujet. Je ne voulais pas croire qu’il avait du talent, mais avec cette peinture, il faudrait que je sois sot pour ne pas admettre mon erreur.

— Je... lui expliquerai.

— Merci, Jack.

Les deux hommes observèrent un bref silence en contemplant les œuvres posées sur la table, jusqu'à ce que Wilson poursuive en disant :

— J'ai tant rêvé que mon fils pousse la porte de la maison et que nous passions l'éponge sur nos vieilles querelles. Chaque jour que la vie m'offre en cadeau, je comprends par le fait même qu'il me reste moins de temps pour réparer les pots cassés. Si au moins je savais où il vit, je pourrais lui envoyer une lettre... Il adorait les correspondances. Pas surprenant qu'il ait travaillé si longtemps pour ce postier, Fisher !

— Écrivez-lui-en une et laissez-la-moi, proposa John, fier de l'idée de génie qu'il venait d'avoir. Je la lui ferai parvenir.

— Vous feriez cela ? Pourquoi ?

— Une vieille promesse à honorer. Écoutez, je suis ici pour encore deux jours. Vous pourriez rédiger la lettre et m'appeler quand ce sera fait. Qu'en dites-vous ?

— Où logez-vous ?

— Au Hard Rock. Je ne peux quand même pas *squatter* votre maison de vacances chaque fois que je viens au Royaume-Uni ! plaisanta John.

— J'aurais souhaité pouvoir vous le proposer, mais ce serait difficile, ces temps-ci. J'ai mis la demeure à vendre...

— Ah, bon ?

— C'est que, je ne m'y rends plus depuis plusieurs années, depuis la mort de ma femme, en fait... Elle nécessite quelques travaux et réparations dont je n'ai plus envie de me soucier. Alors, j'ai planté une affiche devant la propriété, expliqua Wilson avec une pointe de déception.

— Combien demandez-vous ? questionna précipitamment John en sentant une inexplicable excitation monter en lui.

— Pourquoi ? Elle vous intéresse ? interrogea l'aïeul.

— Peut-être.

— Eh bien, puisque vous êtes un ami de mon fils, je pourrais vous la laisser au prix qu'elle vaut ; 120 000 livres.

— Vous êtes sérieux ?

— Assurément. J'ai envie de passer à autre chose, vous comprenez ? Et je suis conscient que cette vieille demeure a besoin de quelques rénovations ; donc, oui, elle est à vous, si le prix vous convient.

—J’achète! lança John, sans plus attendre, avant de serrer la main de son grand-père pour sceller l’accord.

Pour lui, c’était comme une évidence... La maison de vacances familiale! Comment passer à côté d’une telle opportunité? Soudain, il songea à Nelly... Qu’en penserait-elle? Viendrait-elle le rejoindre? Il réprima ses inquiétudes et pria Wilson d’organiser le rendez-vous chez le notaire. Pour sa part, il resterait plus longtemps que prévu à Londres pour effectuer le transfert de propriété. Tout à coup, il se souvint que son aïeul ne le connaissait que par le prénom de... Jack. Lorsqu’il serait informé de sa véritable identité, l’artiste serait démasqué... Comment résoudre le problème? Mais y en avait-il vraiment un? Après tout, beaucoup de gens, en Amérique, s’appelaient John et Roy était un nom de famille assez commun. De toute manière, Wilson n’était, à l’évidence, nullement au courant de l’état matrimonial de son fils ni du statut de grand-père qui lui revenait. Et ce n’était pas le rôle de John de l’en informer. Du moins, pas pour le moment. Lorsque le vieil homme lui serra la main, l’artiste lui dit :

—Pour ce qui est des toiles que j’ai apportées...

—Je les prends en galerie, l’interrompit Wilson. Il est certain qu’elles plairont à ma clientèle. Qui plus est, je considère ce geste comme une preuve de confiance mutuelle et ça me remplit de joie. Vous porterez une lettre à mon fils et, pour cette seule raison, j’éprouve beaucoup de reconnaissance...

—À ce propos, reprit John, si jamais il ne vous contacte pas après la lecture de votre missive, sachez que ce ne sera pas à cause de vous...

—Ni de lui, renchérit Wilson. Ne vous inquiétez pas. Je comprendrais s’il ne voulait plus me voir. Après tout, je lui ai dit beaucoup de méchancetés. Mais en lui écrivant, j’entame un processus de réconciliation.

—Vous avez raison. Au moins, vous aurez fait le premier pas.

Après que les deux se furent souhaité une belle journée, John quitta la galerie, l’air rêveur et se félicita de son dernier geste. D’une certaine façon, il avait tenu sa parole envers James, et maintenant, il aiderait son grand-père à se libérer. La cerise sur le gâteau, il venait de prendre une décision majeure : acquérir un pied-à-terre au Royaume-Uni et pas n’importe lequel ! Étonnamment, il en ressentait de la fierté. À sa mort, son père lui avait légué un pécule significatif et il trou-

vait tout à fait à propos de l'investir dans une propriété qui fut si importante pour lui. En se remémorant soudainement que James avait déjà rêvé qu'il demeurerait un jour à Playden, un frisson lui parcourut l'échine. Encore une autre coïncidence ? Satisfait de ce début de journée fructueux, il choisit de dîner au restaurant chic du quartier pour fêter l'événement. Midi sonnait déjà. Mais avant de se sustenter, il souhaitait téléphoner à sa mère pour lui annoncer la nouvelle...

\*\*\*

Maggie laissa tomber le téléphone dans l'évier de cuisine quand elle apprit la chose. John avait acheté la maison de vacances de la famille de James dans le Sussex ! Peut-être que ce dernier lui avait confié certaines choses avant de mourir ? Elle fouilla dans une pile de papiers rangés dans sa commode et relut le testament de son ex-époux. Celui-ci léguait la totalité de ses avoirs à son fils. Le notaire leur avait lu le document quelques jours après le décès. John avait déposé le montant dans un compte en affirmant à sa mère qu'il l'utiliserait à bon escient. Elle n'aurait jamais cru que ce serait pour racheter la demeure familiale et qu'il irait passer du temps au Royaume-Uni. Il apparaissait évident qu'elle devrait y retourner un jour, elle qui, pourtant, s'était juré de ne plus jamais poser le pied sur cette partie de la planète, songea-t-elle en remontant son châle sur ses épaules. Tant de souvenirs amers étaient rattachés à sa vie là-bas, en plus d'avoir anéanti ceux, plus heureux, de sa jeunesse. Aurait-elle la force de fouler le sol de cette terre insulaire à nouveau ? Sentant son pouls s'accélérer, elle tenta de reprendre ses esprits en se disant que leurs passages là-bas ne dureraient que le temps des vacances, et que jamais John ne s'installerait de façon permanente dans cette maison. Après tout, son amoureuse vivait ici, au Canada... à moins qu'il comptât l'emmener ! Maggie sentit le décor tourner autour d'elle et eut la nausée. Elle s'assit sur le rebord de son lit et respira profondément. Épuisée par tant d'émotions, elle se recoucha.

\*\*\*

Durant les jours qui suivirent, John régla les diverses procédures d'achat avec Wilson. En fin de compte, celui-ci avait cru le

peintre lorsqu'il lui avait raconté que *Jack* n'était qu'un surnom que lui avaient donné ses amis. Il n'avait pas sourcillé non plus lorsqu'il lut *Roy* sur les papiers du notaire. Le vieil homme y avait même vu un bon présage. John profita donc de son séjour pour habiter sa nouvelle demeure et prendre rendez-vous avec un inspecteur. Tout s'avéra dans les normes, sauf pour la cheminée qui avait grandement besoin d'être ramonée. Il effectua un peu de ménage entre les visites du serrurier et du jardinier avec qui il traiterait pour entretenir les parterres pendant son absence. De temps à autre, Nelly lui envoyait des messages auxquels il n'avait pas le courage de répondre. Une semaine s'était écoulée et il n'avait pas encore daigné lui donner signe de vie. Un matin, il reçut un texto aussi court que direct.

*John,*

*Je t'avoue que ton silence me trouble. Est-ce que tout va bien ? Sherlock, un détective démystifie les choses, il ne les rend pas plus floues ! Si je dois savoir quelque chose, joue franc jeu et dis-le-moi.*

*Nelly*

Mal à l'aise à l'idée de lui répondre par écrit, John choisit de l'appeler pour discuter de vive voix avec elle.

\*\*\*

Quand Nelly entendit son téléphone vibrer dans ses poches, elle souleva sa visière et éteignit sa torche à souder. Voyant que l'écran affichait un numéro d'outre-mer, elle pressa sur le bouton vert et répondit.

— Salut, Nelly.

— Allons droit au but, Sherlock. Pas de détours, cette fois, parce que je commence à m'inventer des scénarios, dans ma tête, tu comprends ? Tu ne me donnes aucune nouvelle et franchement, j'ai de la difficulté à te suivre.

— Tu as raison. J'agis de façon étrange. Toute cette histoire a débuté... lors de mon retour de l'hôpital. Je suis vraiment désolé, Nelly, c'est vraiment difficile à expliquer. Surtout de là où je suis. Je suis actuellement en pleine campagne anglaise et...

— Tu n'es pas à Londres ?

— J’y étais encore, cette semaine, mais...

— C’est quoi, ces bruits que j’entends ? interrompit Nelly.

— Le jardinier qui taille mes haies...

— Qui... quoi ? Qu’est-ce que tu veux dire par... TES haies ?

— J’ai acheté une maison.

— Hein ?

— Et pas n’importe laquelle ! LA maison de vacances de mon père ! Tu te rends compte ? s’écria John, tout excité.

— Wow... lâcha Nelly sans la moindre émotion.

— Nelly...

— Es-tu en train de m’annoncer que tu t’installes... là-bas ?

— Non, bien sûr que non, répondit John d’un ton peu convaincant. Ce ne sera qu’un lieu de villégiature !

— Évidemment...

— Et une aubaine que je ne pouvais pas laisser passer, ne serait-ce que pour l’aspect du patrimoine familial ! Ce domaine a toujours appartenu à la lignée de mon père ! Je devais l’acquérir.

— Si tu le dis.

— Tu sembles peu enthousiaste, est-ce que je me trompe ?

— Je... ne sais pas trop. C’est rapide, comme démarche, non ?

— Aussi rapide que de tomber amoureux de toi, répliqua John du tac au tac.

— ...

— Nelly ?

— Quand tu as choisi d’entrer en possession de cette propriété, as-tu songé à nous deux ?

— Euhh... oui, bien entendu, mais...

— Ton embarras en dit long, Sherlock. Écoute, je suis en pleine création et je viens d’avoir mon lot d’émotions pour aujourd’hui. Alors, merci. Je te souhaite un agréable séjour et quand tu auras envie de me voir, tu retraverseras l’océan. Bye, John !

Puis Nelly raccrocha sans laisser à son copain la chance de répondre. John attendit un moment avant de reposer son téléphone portable sur la table. Le serrurier avait terminé son travail et quitta les lieux, tandis que le jardinier rangeait ses outils dans sa camionnette. Alors que le soleil se couchait, l’artiste se sentait très fatigué. Et seul. Il devait se rendre à l’évidence. Même s’il n’avait pas beaucoup pensé à elle, ces derniers jours, Nelly lui manquait cruellement.

## Chapitre 22

Une ancienne Citroën entra dans l'allée de *La clé anglaise*. C'est ainsi que John avait rebaptisé la demeure de son grand-père, un clin d'œil à l'aventure rocambolesque qu'il vivait au Royaume-Uni. Un vieil homme sortit péniblement de la voiture et poussa le portail pour remettre la lettre qu'il avait écrite à l'intention de son fils James.

—Attention! lança John. Les clôtures sont fraîchement repeintes!

—Ah, oui! En effet! constata Wilson en se frottant les doigts sur une guenille qui traînait. Dites donc, vous avez fait tout un travail de nettoyage, ici! Les carreaux brillent et les rosiers sont bien taillés!

—J'ai eu de l'aide. Le jardinier a davantage le pouce vert que moi.

—C'est que votre pouce à vous est plutôt multicolore! enchaîna Wilson. À chacun ses talents!

Après un moment de silence, ce dernier ajouta :

—Vous savez, John, je suis encore très intrigué par la cure de jouvence que vous avez suivie... Voilà plusieurs années que nous nous sommes vus et vous avez la même tête que lors de notre première rencontre, en 1980...

—Ah, oui? articula John en se sentant entrer sur un terrain glissant. Je ne peux l'expliquer! Un magicien ne dévoile jamais ses trucs! rigola-t-il.

—Avez-vous collé un message sur ma porte, il y a quinze ans? lui demanda Wilson en le fixant d'un air sérieux.

—Non, pourquoi?

—Un homme est venu et m'a laissé un mot disant que mon fils ne se portait pas bien.

—Je ne me suis jamais présenté à la galerie avant la semaine dernière, Wilson. Vous faites probablement erreur sur la personne.

—Il vous ressemblait et s'appelait Jack, lui aussi.

Wilson se rapprocha... John recula d'un pas et trébucha sur une pierre. Il se rattrapa de justesse et fit face à son grand-père, prêt à lui balancer la vérité sur son identité et l'étrange aventure qu'il vivait. Or, le vieil homme poursuivit sans lui laisser la chance de parler.

— En fait, je suis surtout inquiet pour mon fils ! affirma-t-il, visiblement troublé, en s'affalant sur un caisson qui traînait là.

— Je vous apporte un verre d'eau, lança John, après s'être secoué, pour changer le sujet de la conversation. Vous pâlissez.

— Non, je vais bien, je vous assure, l'arrêta Wilson en le retenant par la manche. J'ai de petits vertiges, de temps à autre, mais cela passe à tout coup.

— Écoutez, tenta John pour le reconforter, peut-être que James avait un autre ami qui s'appelait Jack ?

Wilson ouvrit la bouche, reprit son souffle et répliqua :

— Laissez tomber. Je suis fatigué de me poser tant de questions. C'est juste que... cet homme vous ressemblait tellement, que j'ai cru un moment que c'était vous.

— Parfois, deux personnes ont des physionomies similaires, vous savez...

— Probablement. Néanmoins, cela n'enlève rien au fait que je m'inquiète pour mon garçon.

— Je lui remettrai la lettre, c'est promis.

— Merci, John. Et vous ajoutez à ma joie en prenant le flambeau de cette propriété. Je vois que vous lui procurez de bons soins et ça me réjouit de le constater en personne. Bon, fit l'aïeul en se relevant péniblement, la balade est terminée, je crois ! Je retourne à Londres.

Il clopina vers sa voiture, puis John l'aida à s'y installer avant de refermer la portière. Après quoi, Wilson baissa la vitre et se tourna vers lui pour lui dire :

— Vous reviendrez me voir à la galerie de temps à autre, dites ? D'ailleurs, j'aimerais que nous discussions affaires, tous les deux, quand vous aurez du temps devant vous.

— Bien entendu. Vous êtes sûr de pouvoir conduire ?

— Oui, ne craignez rien.

— À une prochaine fois, Wilson.

L'homme démarra le moteur et se dirigea vers la sortie du domaine, les pneus mordant dans l'allée de pierre concassée et soulevant un voile de poussière derrière la voiture. John entra dans la maison et traîna ses pas vers la verrière. C'est alors qu'il se sentit terriblement seul, ainsi, loin des siens. Du coup, il eut un élan de compassion pour son grand-père. Il comprenait ce qui l'avait poussé à vouloir vendre ce petit bijou de propriété. Comment savourer pleinement tant

de merveilles quand nous n'avons plus personne avec qui les partager? Le jeune homme s'assit sur un fauteuil placé dans la pièce vitrée et, à la lueur du soleil couchant, écrivit un message à Nelly.

\*\*\*

*Ma douce Nelly,  
Je prendrai l'avion dans deux jours pour rentrer à Montréal.  
J'irai te voir à ton atelier.  
John*

\*\*\*

Nelly éteignit son téléphone portable et le rangea dans son sac à main en soupirant. Elle poursuivit sa marche vers le café, où Mia l'attendait. Dès qu'elle y fut, elle poussa la porte et vit l'Italienne accourir nerveusement vers elle.

— Oh, Nelly, est-ce que ton frère est avec toi? demanda-t-elle en scrutant les alentours.

— Non, pourquoi? répondit la jeune femme en esquissant un sourire entendu.

Sans rien dire, Mia la prit par le bras et l'attira rapidement vers l'arrière-boutique.

— Mia, souffla Nelly, veux-tu bien me dire ce que tu as? Tu as l'air paniquée!

— Oh, c'est que... Vincent m'a invitée au cinéma et... enfin, je ne sais pas quoi porter!

Nelly éclata de rire.

— Chut! Pas si fort! Les clients vont t'entendre, la gronda Mia. Tu peux te moquer de moi, *cara mia*, mais il y a une éternité que je ne suis pas sortie avec un homme et je me sens comme une vraie gamine!

— Et tu veux que je te donne mon avis?

— Nelly, je te supplie de m'aider, répliqua Mia en gesticulant, je suis en train de devenir folle! J'ai des chaleurs quand il murmure mon nom et j'ai peur de m'évanouir devant lui!

— Je vois, répondit la jeune femme en réprimant un sourire. Tu as un sérieux béguin pour lui, alors?

— Et lui? s'empressa de demander Mia. T'a-t-il parlé de moi?

— Mon Dieu, Mia, calme-toi ! Sinon, je devrai sortir le défibrillateur !

— Tu as raison. Respirer... respirer... Regarde, poursuivit l'Italienne en désignant deux robes devant elle. La rouge ou la bleue ?

— Mia, mon frère te trouvera jolie, peu importe ce que tu portes ! répondit Nelly après avoir écarté les vêtements et pris la main de sa patronne.

— Tu dis ça juste pour me rassurer !

— Oui, et c'est totalement vrai. Vincent est déjà très épris de toi, alors...

— Tu es sérieuse ?

— Ne va pas lui rapporter que je te l'ai confié, il ne me le pardonnerait jamais, prévint Nelly.

— Promis ! s'exclama Mia en l'embrassant sur les joues. Ça restera *un secreto* entre nous. Merci, Nelly, termina-t-elle en s'éloignant, le sourire aux lèvres.

Nelly observa sa patronne, qui semblait avoir rajeuni de dix ans depuis sa rencontre avec Vincent. Comme si l'amour effaçait les marques du temps. Quant à son frère, il venait de plus en plus souvent au café. Chaque fois, il prétextait vouloir aider sa sœur à préparer son projet. Or, cette dernière savait bien que son frerot n'en avait que pour Mia. Malgré tout, elle ne lui en tenait pas rigueur. Même qu'elle était contente pour eux deux. Ils avaient vécu des histoires similaires et se comprenaient. Cela lui rappelait comment John lui manquait. Après avoir revêtu son tablier et ouvert les lumières, elle lui envoya un petit message, et se mit au travail.

\*\*\*

*Cher John,*

*Je suis heureuse d'avoir de tes nouvelles. Orgueilleuse comme je suis, il m'a été difficile de l'admettre, mais tu me manques. À bientôt.*

*Nelly*

John rangea son téléphone dans sa valise et entra dans l'avion, soulagé.

\*\*\*

Nelly monta les marches menant à l'appartement de Jack. Elle cogna trois coups secs et la porte s'ouvrit presque instantanément. Jack rayonnait de joie. Sans attendre, il la fit entrer. Nelly remarqua qu'il avait mis des couverts sur la table, des petits lampions et quelques fleurs dans un pot.

— Fêtons-nous quelque chose ? s'enquit-elle, tout sourire.

— Le retour du fils prodigue ! s'exclama Jack en versant du vin dans des coupes.

— Vous parlez de John ?

— Qui d'autre ?

— Lui avez-vous parlé ? Vous a-t-il dit qu'il avait acquis une maison, là-bas ? Qu'en pensez-vous ?

Sourire aux lèvres, Jack gardait le silence tout en se promenant de la cuisine à la table pour transporter les plats fumants.

— Avant de faire honneur aux nombreuses questions de mon invitée, je la prierais de prendre place et de déguster une gorgée de ce merveilleux liquide alcoolisé que nous appelons le vin. Allez... déposez votre sac et votre manteau ; nous avons toute la soirée devant nous.

— Le café que je vous ai apporté, je le place à un endroit en particulier ?

— Dans ma boîte métallique, ici, sur le comptoir. Merci.

Nelly accrocha ses vêtements dans la penderie. Ce faisant, elle remarqua au passage une nouvelle toile sur le mur.

— Jack, est-ce une œuvre de vous ?

— Non, je l'ai acquise il y a une quinzaine d'années. Son auteur est un ami.

— Elle est... surprenante ! On dirait votre signature, pourtant, dans le coin ! Elle pourrait être de vous, vous savez !

— Oui... en effet. Je l'ai achetée pour cette raison, avoua le peintre en riant. Approchez de la table, le repas est prêt.

— Que nous avez-vous mijoté, Jack ?

— Un potage aux fruits de mer qu'un camarade m'a servi il y a longtemps. Goûtez-y et dites-moi ce que vous en pensez !

— Tout à fait délicieux ! s'exclama Nelly après avoir avalé quelques bouchées. Parfumé, savoureux et réconfortant ! Exactement ce dont j'avais besoin ce soir ! Alors, qu'arrive-t-il à notre ami en commun ?

Jack s'essuya les lèvres avec le coin de sa serviette de table et se frotta nerveusement les mains.

— Nelly, je conçois qu'il vous sera probablement difficile de saisir ce que je m'appête à vous dévoiler, mais il vous faudra rester ouverte d'esprit.

— Vous m'intriguez, Jack ! lui répondit la jeune femme en croquant dans la miche de pain. Quel est ce mystère ?

— John... change. Son accident lui fera développer quelques nouvelles facultés et ce ne sera pas toujours évident, pour vous, mais vous devrez faire confiance...

— Est-ce que son médecin vous a appelé ?

— Du tout. Commençons par le plus facile. Est-ce que je savais que John revenait de Londres et qu'il avait acheté une maison ? Oui, j'étais au courant.

— Il vous l'a dit ?

— Non.

— Alors, comment...

— Parce que... je vois les choses.

— Vous êtes un médium ? Vous avez des dons de télépathie ?

— Pas vraiment. Je vis ce que John expérimente actuellement. J'ai eu un accident, jadis, et j'ai subi une opération au cerveau. Je suis resté... avec des séquelles...

— Quel genre de séquelles ?

— Des répercussions qui changent mes perceptions, qui me permettent de deviner certains événements du passé et de l'avenir...

— Incroyable ! Vous en avez parlé avec votre médecin ? Il vous a expliqué ce qui causait ça ?

— Pour qu'ils m'enferment et me transforment en rat de laboratoire ? Non, merci ! J'ai préféré effectuer mes propres recherches ! Et rien n'a pu justifier l'apparition soudaine de ces nouvelles capacités.

— Alors... ce que vous tentez de me dire, ce soir, c'est que... John aurait probablement acquis ces mêmes capacités ?

— Oui.

— En êtes-vous certain ?

— Je compte confirmer mes soupçons bientôt.

— En voyant l'avenir ?

— Non, en parlant avec lui.

— Vous croyez qu’il s’ouvrira à vous ? Il semble pourtant avoir de la difficulté à s’exprimer, ces derniers jours...

— Il n’aura pas le choix.

— Jack, soupira Nelly, je vous avoue que je me sens un peu perdue.

— Gardez espoir, jeune fille, lui répondit Jack en déposant sa main sur la sienne, qu’elle retira doucement.

— Je suis désolé, Nelly, s’excusa le vieil homme après un court silence embarrassant, je ne voulais pas...

— Non, ça va. Je sais que vous ne souhaitiez pas agir de manière déplacée. Je suis seulement un peu ébranlée et, je dois l’admettre, un peu frustrée de la situation.

— Je comprends. Votre histoire a débuté, alors que John vivait dans un contexte difficile, je vous l’accorde. Mais, si je puis me permettre, ça n’enlève rien aux sentiments qu’il éprouve pour vous.

— Comment pouvez-vous en être si sûr ?

— ...

— Ah, oui, votre don de voyance...

Tout à coup, Nelly se leva nonchalamment, puis reprit son veston et son sac à main.

— Où... où allez-vous ? s’étonna Jack.

— Chez moi. Je suis désolée, Jack, mais en toute honnêteté, je me sens de piètre compagnie, ce soir.

— Restez, je vous en prie. Nous parlerons d’autres choses, de sujets plus amusants, comme de votre projet d’atelier-café, par exemple !

— Mes pensées se sont assombries et je n’apporterais aucune joie à notre discussion, croyez-moi. Qui plus est, le principal intéressé brille par son absence à cette amicale réunion. Vous comprenez ?

— Bien entendu, convint Jack avec une pointe de déception dans la voix.

— Je suis terriblement navrée. Je ne rejette pas votre aide. Je place seulement le tout sur *pause*. Il faut que je remette de l’ordre dans mes idées.

— Je suis d’accord.

— Merci, Jack. Vous êtes vraiment un chic type.

Puis Nelly quitta l’appartement du vieil artiste en prenant le soin de refermer doucement la porte d’entrée derrière elle. En l’observant descendre l’escalier par la fenêtre, Jack crut la voir essuyer ses yeux.

Il retourna vers le comptoir de cuisine et lança quelques pièces de vaisselle dans l'évier, qui se fracassèrent contre la paroi métallique. Il s'appuya sur le rebord et fixa son reflet dans le miroir en face de lui. Il n'y vit que des remords et des regrets.

«*Il faudra y aller plus doucement, mon vieux*», pensa-t-il.

## Chapitre 23

Le vol de retour vers Montréal avait semblé plus long qu'à l'aller, même si John avait dormi quelques heures durant le trajet. Un taxi le déposa chez lui. Malgré l'heure tardive, la ville grouillait d'activité. Inutile de dire que l'artiste ne s'était pas ennuyé des sirènes et des klaxons ! Il laissa échapper son trousseau de clés sur le trottoir et se pencha pour le ramasser. Quand il se releva, une silhouette se tenait devant lui.

— Bonsoir, le jeune.

John sursauta, fixa son interlocuteur, sourit et lui fit l'accolade.

— Bob ! Comme je suis content de te voir ! s'écria-t-il.

— Et moi donc, mon garçon ! Anita et moi t'attendions. Nelly nous a dit que tu étais parti pour les *z'Europe* !

— Oui, je viens tout juste d'arriver. Comme c'est bon de revenir chez soi !

— Tu as eu ce que tu voulais ? s'enquit Bob d'un air entendu.

— ...

— Là-bas, au Royaume-Uni, tu as des réponses ?

Sans trop comprendre, John toisa Bob, alors que celui-ci le fixait d'un air joyeux.

— Pas... vraiment, répliqua le jeune homme. En fait, peut-être... en partie. Qu'est-ce qui te fait penser que j'avais des questions ?

— Oh, rien. C'est juste que, souvent, on voyage en espérant que l'endroit visité nous éclaire. Mais la plupart du temps, la réponse se trouve ici même, expliqua Bob en pointant sa poitrine.

— Ouais... d'accord, fit John, dubitatif, en soulevant un sourcil. Écoute, si ça ne te dérange pas, je vais rentrer me coucher, poursuivit-il en dissimulant un bâillement. J'ai quelques heures de sommeil à rattraper. On se revoit demain ?

— Entendu, le jeune ! Repose-toi bien !

— Merci, Bob.

John déverrouilla la porte d'entrée et monta à l'étage. Sur le trottoir, Bob attendit que la lumière dans l'appartement de son copain s'éteigne avant de retourner au parc. Chemin faisant, il s'arrêta devant une cabine téléphonique et y pénétra. Après avoir composé un numéro qu'il connaissait désormais par cœur, il murmura :

—Allo. Oui, il est de retour.

Puis il raccrocha et sortit du cubicule en jetant des regards autour de lui. La nuit s'annonçant chaude, il rejoignit Anita près de l'étang.

\*\*\*

John se réveilla en sueur. N'ayant plus sommeil, il se leva. Sur sa table de chevet, le cadran affichait 3 h 00. «*Fichu décalage horaire !*» marmonna-t-il en se dirigeant vers la salle de bain. Il ouvrit la pharmacie et chercha ses cachets de mélatonine, mais ne les trouva pas. Il opta donc pour un bain relaxant et fit couler l'eau, dans laquelle il ajouta quelques sels de mer à l'huile essentielle de romarin. La chaleur ressentie lorsqu'il s'enfonça dans la baignoire le réconforta. Parfait pour imaginer ses retrouvailles avec Nelly. Que penserait-elle de ses voyages ? Il songea tout à coup aux événements des derniers jours. Qui était cet inconnu qui avait rencontré Wilson Roy, quinze ans plus tôt ? Une pensée traversa son esprit. «*Jack !*» s'écria-t-il. «*Le vieux galeriste m'a possiblement confondu avec... Jack !*»

Il sortit précipitamment du bain, faillit glisser sur le plancher mouillé et enroula une serviette autour de ses hanches. Très vite, il agrippa son téléphone et composa le numéro de Jack. Une voix ensommeillée lui répondit au bout du fil.

— Bon sang, jeune homme, tu as vu l'heure qu'il est ?

— Je dois absolument vous parler.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ça ne peut pas attendre que le soleil soit levé ?

— C'est urgent.

— D'accord, d'accord ! Je te prépare un café ?

— Vous saviez que j'étais revenu ?

— J'ai vu Nelly.

— Ah...

— Alors, ce café ?

— Je prendrai du thé, cette fois.

— Je constate que tu y as pris goût ! Tu es au courant que le four *o'clock tea*, c'est en après-midi et non la nuit ?

— Oui, mais nous sommes en Amérique, vous vous souvenez ?

— J'ai quand même une bonne mémoire, je te signale.

— Tant mieux, car c'est justement elle que nous solliciterons, informa John avant de marquer une pause et d'ajouter : je pars à l'instant. Je prends un carré de sucre et du lait dans mon thé.

— Sacrilège ! riposta Jack.

John n'entendit pas, car il avait déjà raccroché. Quelques minutes plus tard, il quitta son appartement et marcha en direction du café. Sourire aux lèvres, Jack déposa le combiné. « Parfait », se dit-il. « Tu veux des réponses, tu en auras. On va clarifier les choses une bonne fois pour toutes ».

\*\*\*

Quelques minutes plus tard, Jack ouvrait la porte à John, essoufflé d'avoir grimpé les marches quatre à quatre.

— Tu as de la difficulté à dormir, l'artiste ? lança le vieil homme en faisant signe à son visiteur de s'installer à la table.

Celui-ci ne se fit pas prier et attendit que son interlocuteur s'assît à son tour pour poursuivre la conversation. Un thé chaud parfumant l'air de ses touches florales était déjà déposé sur un sous-verre.

— Vous n'avez jamais souffert du décalage horaire ? questionna John.

— Oui, je connais. Mais ça n'a jamais été la cause de mes problèmes d'insomnie, répondit Jack. Alors, que me vaut cette visite ?

— J'ai croisé mon grand-père, Wilson Roy.

— Ah bon ? sourit Jack.

— Cela vous fait plaisir ? Le connaissiez-vous ?

— En effet, dit Jack en mesurant bien ses mots. Je l'ai rencontré il y a longtemps.

— Pour quel motif ?

— Pourquoi penses-tu, John ? Je suis peintre et je souhaitais exposer mes œuvres chez lui ! ricana Jack. Le monde des artistes est très petit ! Après coup, j'ai ouvert ma propre galerie d'art à Londres. Mais en quoi ça me concerne ?

John marqua une pause avant de poursuivre, puis revint au sujet principal de la conversation.

— Vous aviez écrit à Wilson que vous connaissiez mon père ?

— Oui, mais ça, tu le savais déjà, je te l'ai dit quand on s'est vu la première fois.

— Où avez-vous rencontré James ?

— À Rye.

— Alors, c'était bien vous sur la photo que je vous ai montrée !

— L'image était floue, mais tout est possible !

— Vous vous souvenez de l'année où vous vous êtes connus ?

— C'était avant les années '70. Ton père passait tout l'été au domaine de ses parents, mais eux ne le savaient pas, car ils étaient trop occupés à Londres. Nous avons eu du bon temps là-bas...

— Vous étiez donc proches ?

— Assez, oui.

— Vous saviez qu'il était malade il y a une quinzaine d'années...

Pourquoi l'avoir dit à son père ?

— J'essayais de rendre service. Comme toujours. Toi aussi, tu aides constamment les gens autour de toi, non ? Jusqu'à en oublier ta propre personne...

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je ne pense pas à moi ?

— Tu passes à un cheveu de savourer un bonheur inestimable, John, dit Jack en se penchant au-dessus de la table après avoir pris une gorgée de son thé, tu le laisses peu à peu te filer entre les doigts.

— De quoi parlez-vous ?

— D'homme à homme, je peux jaser franchement ? Tu es en train de perdre la femme de ta vie, voilà ce dont il est question !

— Je vois Nelly, tout à l'heure. Je lui expliquerai.

— Il est plus que temps, ne trouves-tu pas, de lui raconter tes voyages pour le moins extraordinaires ?

John se figea. Comment Jack pouvait-il connaître son secret ? Le vieux ajouta :

— Oui, John. Je suis également au fait de cela...

— Comment ?

— Des indices. Tes actions. Mais surtout, parce que je vis la même chose que toi.

— Pourquoi ?

— Une chute que j'ai faite il y a plusieurs années. Mon accident a nécessité une lourde opération et causé des séquelles irréversibles.

— Est-ce cela qui provoque les voyages dans le temps, alors ?

— Ça demeure un mystère. J'ai beaucoup lu sur le sujet, mais rien ne m'a semblé valable, comme hypothèse, quant à la source de ces voyages temporels.

— Comment faites-vous pour vivre avec cette... affliction ?

— Est-ce une affliction ou une bénédiction, John ? Ce que je comprends, c'est que peu importe comment j'agis pendant mes périples, rien ne semble affecter le cours des choses. Je ne peux qu'apprendre une leçon en retour.

— Oui, j'ai remarqué. Et vous, comment revenez-vous de vos expéditions ?

— En peignant.

— Moi aussi. Même que la toile me suit.

— Idem pour moi. C'est comme une estampe dans notre passeport. Ça nous indique que le voyage est terminé.

— Dans mes tableaux, toutefois, des silhouettes lumineuses sont apparues d'elles-mêmes. Est-ce que ça vous est déjà arrivé ?

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un autre mystère à résoudre.

— Vous ne le savez pas encore, même à votre âge ?

— Essaies-tu de m'insulter au passage ? ricana Jack. Écoute, c'est l'histoire d'une vie ! Je peux t'aider à vivre tes voyages, mais ne compte pas sur moi pour répondre à toutes les énigmes qui se présenteront sur ton chemin ! Tu devras découvrir les réponses par toi-même ! Qui plus est, je pourrais me tromper !

Se gardant d'ajouter autre chose, John prit une gorgée de son thé. Au bout d'un moment, une question se mit à lui brûler les lèvres. Il tenta donc sa chance.

— Depuis qu'on se connaît, Jack, vous me sommez de ne pas aller au Royaume-Uni... Pourquoi ?

— Je te l'ai dit tout à l'heure. J'essaie d'aider ! Mais, au bout du compte, ça ne change en rien le cours des choses. Nous ne pouvons forcer une mutation de l'histoire que par nos gestes, sauf si cela implique des actions différentes chez les autres... Bien sûr, ils détiennent un libre arbitre, mais si nous influençons suffisamment leurs décisions, le futur de ces personnes se transforme. Et le nôtre, également.

— Je ne comprends pas.

— J'ai été l'ami de James. Ces facultés dont nous parlons, il les avait, lui aussi...

— Ah bon ? s'étonna John.

C'est là que ce dernier se remémora sa dernière conversation avec son père. C'était à l'hôpital. « Tu as tous les talents. Toi, tu sauras quoi en faire », avait dit James.

— Mais chez ton père, reprit Jack, un rien pouvait déclencher ses dons : une émotion, une odeur, un chant, un paysage... C'est ce qui a entraîné sa perte. Il ne savait pas comment gérer la situation. Pendant ses voyages, il laissait libre cours à ses pulsions, puisqu'il n'était pas en mesure de les exprimer dans son existence. Il croyait à tort qu'il ne provoquait aucun mal, dans la mesure où les actes étaient commis dans d'autres réalités temporelles. J'ai essayé de le raisonner, mais sans succès. Un jour, il a émis le souhait de te revoir, ce que je lui ai fortement déconseillé.

— Pourquoi ?

— Parce que tu n'aurais pas compris ! Tu ne vivais pas la même chose que lui, à cette époque.

John songea tout à coup à sa mère et aux disparitions soudaines de son père.

— Il est pourtant venu me trouver... Croyait-il que j'avais hérité de ses *dons* ?

— Peut-être le présumait-il. Mais je suppose, au contraire, qu'à l'aube de sa mort, il a cherché à te protéger en te conseillant de laisser le passé là où il est.

— Pour ça, il a échoué. Je l'ai rencontré lors de mon premier voyage... Et vous, Jack ? Quel rôle jouiez-vous dans cette histoire ?

— Celui d'un ami qui voulait briser ce cercle infernal.

— Je ne comprends toujours pas en quoi le Royaume-Uni peut engendrer ma perte... J'y suis allé, je suis tombé dans le passé de mon père, et alors ? Je suis encore vivant !

— Ce n'est pas ton pays d'origine qui peut déclencher un malheur, mais toi.

— Hein ?

— Savais-tu que c'était toi qui avais été sélectionné, au départ, pour la résidence à Manchester ?

— Quoi ?

— J'ai fait en sorte qu'on ne te choisisse pas. C'est un petit monde, ne l'oublie pas ! Et j'y ai une certaine influence ! Ce que je n'avais pas prévu, c'est qu'on choisisse ton ami, ce qui n'était guère mieux. Il t'a invité à le suivre, pas vrai ? Éventuellement, tu aurais ac-

cepté, et même en écartant la résidence d'artiste, l'entrée en scène de ton père a agi comme un catalyseur de fatalité!

—Alors... l'amphithéâtre à Manchester... c'est là qu'aurait eu lieu mon accident?

—Tu serais vraiment allé au spectacle de la chanteuse américaine?

Jack s'assombrit et se perdit momentanément dans ses pensées. John le ramena à la réalité en lui demandant :

—Et Nelly?

—Ne parlons pas d'elle, pour le moment, veux-tu? Elle n'a pas eu assez de poids pour t'empêcher de t'installer au Royaume-Uni, n'est-ce pas?

—Insinuez-vous que Nelly n'est pas importante à mes yeux? s'insurgea John en déposant brusquement sa tasse sur la table.

—Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire...

—Mon meilleur ami et mon père sont morts, et vous croyez que je laisserais tomber la femme que j'aime?

—En effet, tu te sabotes! Quand vas-tu accepter les cadeaux que la vie te présente?

Piqué au vif, John se leva et se rua droit vers la porte. Avant de franchir le seuil, il vociféra :

—Regardez qui parle! Vous vous épuisez à secourir tout un chacun depuis que nous nous connaissons! Et où ça vous a mené? Nulle part! Et puis, pour prodiguer des conseils sur les relations amoureuses, il faudrait d'abord que vous en viviez une! Hélas! je ne vois aucune femme dans votre misérable vie de riche parvenu! Alors, gardez vos recommandations pour vous! C'est vous qui en avez besoin!

Sur ces mots, le jeune homme claqua la porte si fort, que les murs en tremblèrent. Jack pouvait même l'entendre dévaler l'escalier métallique d'un pas décidé. Il soupira. «*Le garçon a raison*», songea-t-il. «Pourquoi est-ce si facile, vu de l'extérieur, et si difficile quand il est question de nous? Quelle est MA leçon?» Le cœur lourd, il se leva et retourna se coucher. Puis, un point lumineux apparut à l'horizon. La journée commençait et, à travers le plancher de son appartement, le vieil homme percevait des bruits provenant du Café Minelli. John y était entré.

\*\*\*

Mia n'était pas encore arrivée. D'une main habile, John prit deux brioches à la cannelle et les enveloppa dans du papier. Il coula deux cafés et laissa un mot à sa patronne, ainsi que de l'argent pour payer son repas. Songeant à Nelly, il apporta également un thermos et deux pains au fromage pour leur rencontre à l'atelier. Sans même allumer les lumières, il quitta le commerce.

\*\*\*

Une sonnerie tira Nelly de son sommeil. L'écran de son téléphone portable s'était illuminé et une notification indiquait qu'elle avait reçu un message de John. Elle s'assit bien droite dans son lit et le lut d'un trait :

*Ma douce Nelly,*

*Je suis de retour de Londres. Je nous ai préparé un petit déjeuner et si le cœur t'en dit, viens me rejoindre à l'atelier vers 7 h, avant le travail. Je t'attends !*

Aussitôt, Nelly envoya une note à Mia pour la prévenir qu'elle serait au café vers 9 h. Elle se leva, s'habilla et quitta sa maison d'un pas léger.

\*\*\*

John tournait en rond. Il passait son temps à regarder son reflet dans le miroir et à replacer quelques cheveux, ainsi que sa chemise et son pantalon. Lorsqu'il entendit la porte ouvrir et sa copine se diriger droit sur lui, il la serra fort dans ses bras et la couvrit de baisers, ce qu'elle lui rendit au centuple. Reprenant ses esprits, il lui murmura :

— Nelly, je ne partirai plus sans t'avertir, c'est promis.

— Tais-toi et continue de m'embrasser.

Leurs êtres électrifés s'enlaçaient et se frôlaient, caressant une épaule, une hanche, une fesse. La tension se faisant grandissante, Nelly incita John à la suivre vers la petite pièce qui servait de bureau. Dès qu'ils y furent, ils enlevèrent enfin le peu de tissus qui empêchait leurs corps de ne former qu'un...

Alors que Nelly replaçait une mèche de cheveux et boutonnait son chemisier, John proposa du café à Nelly, de même que le petit goûter qu'il avait préparé.

— Avec plaisir, accepta-t-elle. J'ai croisé Bob en venant ici. Tu l'as vu, ce matin ?

— Oui, en arrivant chez moi. Tu sais... j'étais claqué, mais je me suis réveillé en pleine nuit et puisque je n'arrivais pas à me rendormir, j'ai eu le temps de faire le point sur plusieurs sujets.

Ils s'assirent sur la méridienne, côte à côte, puis Nelly prit une bouchée de son pain.

— Nelly, reprit John d'une voix grave. J'aurais dû t'en parler avant, mais voilà, c'est maintenant que je me sens capable de le faire, alors... Depuis l'accident, je vis des trucs étranges pendant mon sommeil. Je *voyage* dans le passé. Pas le mien, mais celui des membres de ma famille.

En entendant cela, Nelly cessa de mastiquer. Le notant, John devint nerveux, mais poursuivit tout de même.

— J'ai rencontré mon père et mon grand-père et j'ai beaucoup appris au sujet de mes racines anglaises. Ça m'a poussé à vouloir en savoir plus.

— C'est pour cette raison que tu es parti subitement au Royaume-Uni, questionna Nelly, et que tu as acheté une maison là-bas.

— Oui, confirma John, surpris de l'équanimité de son amoureuse.

— Jack m'a fait part de tes nouvelles facultés.

— Ah, bon ? Quand ? s'étonna John.

— Hier soir.

John se sentait coupable, tout à coup, d'avoir été brusque avec Jack. Si Nelly réagissait avec flegme, c'était probablement parce que l'Anglais l'avait préparée un tant soit peu.

— Tu me demandes de croire à ces histoires de voyage dans le temps ?

— Je n'invente rien.

— Comment est-ce possible ?

— Je le vis, c'est tout !

—Je veux bien te croire, lança Nelly après avoir brièvement réfléchi. Quoique ça me semble tout droit tiré d'un film de science-fiction ! Mais je te fais confiance. Et pour la suite ? Est-ce que tu comptes t'installer là-bas ? Et ton entreprise ?

—Je ne sais pas, soupira John. Je viens d'acheter cette maison... Tellement de choses ont changé depuis que...

—Depuis que quoi ? l'encouragea à poursuivre Nelly après qu'il se soit arrêté de parler. Depuis qu'on se connaît ? C'est ce que tu allais dire ?

—Non, ce n'est pas ça que... Je m'apprêtais à dire... depuis la mort de mon père et celle de Max.

—Laisse tomber, coupa Nelly d'une voix douce en se levant. Voyant qu'elle s'apprêtait à partir, John la retint par le bras.

—Ne fais pas ça. Ne me fuis pas. J'ai seulement besoin de temps pour réfléchir. Je te veux dans ma vie, Nelly, je le jure. Tout se bouscule, dans mon univers, et ce que je souhaite, c'est que le brouillard se dissipe, que je puisse avancer vers toi avec assurance.

La jeune femme approcha à quelques centimètres des lèvres de son amant et, les yeux embués rivés dans les siens, elle murmura :

—Tu sais, je croyais que, dans ton univers chamboulé, tu me percevais comme un élément stable. Oui, j'ai envie d'un avenir avec toi. J'ai espoir que nous évoluions ensemble, côte à côte. Il y a à peine un mois que nous nous fréquentons, mais, comme je te l'ai mentionné au début, j'ai l'impression que nous nous connaissons depuis des lustres. Le temps n'est donc pas une référence pour moi. Je pensais que c'était la même chose pour toi. Mais peut-être que je me trompais, dit-elle en reculant.

—Nelly, je...

—Bye, Sherlock. Passe une bonne journée.

Nelly détourna le regard et quitta l'atelier. Pendant plusieurs minutes, John resta debout devant l'entrée dans l'attente qu'elle revienne sur ses pas, mais au bout d'un moment, finit par comprendre qu'il se leurrerait. Nelly ne jouait pas la comédie, ce n'était pas son genre. Il agrippa alors le premier objet qui se trouvait à portée de main et le lança au bout de ses bras. Le chevalet en bois fonça droit sur la toile de Nelly et la déchira.

—Oh, non ! Merde ! jura l'artiste.

Il se précipita vers l'œuvre et la décrocha du mur. Une entaille de la longueur d'un cure-dent fendait le tissu. Il l'apporta dans le petit bureau et sortit ses outils ainsi que de la colle. « Qu'est-ce que j'ai fait ? » ragea-t-il. Le cœur lourd, il passa l'heure suivante à réparer l'accroc et quitta l'atelier.

\*\*\*

*Londres, il y a plusieurs décennies.*

*« Tout ce que je tente pour aider est inutile ! Tout rate ! Ces voyages deviennent une vraie torture ! Bon, le voilà qui sort de la maison, le gredin ! Il approche. Je vais le surprendre... »*

*— Salut, James...*

*— Jack ! Qu'est-ce que tu fous ici ?*

*— Tu le sais très bien.*

*— Arrête de me suivre ! dit James en accélérant le pas.*

*— Je veille sur toi, l'ami. Pas la même chose.*

*— T'as pas plus important à faire ?*

*— On est deux, là-dedans, James. On se comprend ! Qui d'autre peut partager ton petit secret ? Tu ne trouves pas ça réconfortant de connaître quelqu'un qui voyage comme toi ?*

*— Je m'en moque, dorénavant. Si j'avais su, quand je t'ai rencontré la première fois...*

*— Allons, allons ! Tu ne peux pas repousser ton vieil ami Jack !*

*— Il joue à l'inspecteur, mon pote Jack, et il me tombe sur les nerfs ! Je fais ce dont j'ai envie et je n'ai pas de comptes à te rendre ! Je ne nuis à personne !*

*— Ah non ? Et Maggie, alors ?*

*— Laisse ma femme en dehors de ça, veux-tu ? Ce qu'on ne sait pas ne fait pas mal.*

*— Tu crois qu'elle est dupe ? Les effluves et les marques sur ton corps te trahissent, James. Et cette femme avec qui tu viens de coucher ? Ça ne va pas lui briser le cœur de voir son amant disparaître dans les limbes ?*

*James arrêta de marcher et fixa son interlocuteur droit dans les yeux.*

— *Quand je naîtrai, cette fille-là aura déjà vécu une belle et longue vie et sera une très vieille dame. Et en quoi ça te regarde, de toute façon, hein ? Tu n'as pas une toile à peindre en ce moment ?*

— *Oh, elle sera bientôt terminée et tu ne m'auras plus dans les pattes pendant un bon moment.*

— *Tant mieux, parce que j'ai autre chose à faire que de me faire faire la leçon par un artiste arrogant !*

— *Moi, au moins, je reviens de mes voyages avec quelque chose. Toi, au contraire, tu ne ramènes jamais rien... À peine un léger souvenir...*

— *Ça me facilite la tâche pour calmer ma conscience. Puisque je ne me souviens de rien, adieu les remords ! La vie est bien faite, n'est-ce pas ?* ironisa James avant de se remettre en marche.

— *Quand te décideras-tu à affronter ton père, une bonne fois pour toutes ?* insista Jack en le suivant. *Peut-être que l'on pourrait alors être deux à rapporter une œuvre de nos voyages temporels... Et organiser des expositions en duo ?*

— *Tu veux rire de moi ? Je préfère de loin les plaisirs de la chair et mon amnésie ! Et puis, commence par suivre tes propres conseils : va donc confronter TON père !*

— *C'est ce que je fais en permanence !*

— *Et ? As-tu du succès ?*

— *Jusqu'à présent, pas vraiment, mais je garde espoir,* répondit tristement Jack.

— *Alors, cesse de me sermonner. Puisque ça ne fonctionne pas pour toi, ne t'attends pas à ce que je suive la parade ! À la prochaine, le sauveur !*

*Cela dit, James entra dans une automobile. Jack resta en plan sur le trottoir, pendant que la voiture s'éloignait.*

\*\*\*

Après être rentrée chez elle, Nelly laissa un message à Mia pour l'informer qu'elle n'entrerait pas ce jour-là, sans donner plus d'explications. Elle appela ensuite son frère pour lui demander s'il pouvait la remplacer.

— *C'est rare que tu manques le travail, s'inquiéta ce dernier. Que se passe-t-il, petite sœur ? Tu es malade ?*

—S’il te plaît, Vincent, ne me pose pas de questions, implora la jeune femme en ravalant un sanglot. Tu as promis de m’aider en cas de besoin, et là, je te demande de me remplacer au café. Est-ce possible pour toi ?

—C’est à cause de John, c’est ça ?

—Vincent !

—O.K., plus de questions. Je pars à l’instant rejoindre Mia.

—Merci.

—Prends soin de toi, petite sœur.

—T’en fais pas, je vais m’en remettre.

Puis les deux raccrochèrent en même temps. Nelly enfouit son nez dans son oreiller et laissa quelques larmes couler, comme les érables au printemps : goutte à goutte. Seulement, leur goût était plus amer que sucré.

\*\*\*

Les semaines passaient. John et Nelly avaient repris leurs activités comme s’ils ne s’étaient jamais rencontrés. L’artiste travaillait au café le matin et poursuivait sa journée à l’atelier, alors que Nelly suivait l’horaire inverse, puis retrouvait ses outils dans son cabanon. Ils s’évitaient, au grand désespoir de Mia, qui s’expliquait mal ce comportement qu’elle jugeait enfantin. Vincent et elle avaient tenté de les raisonner, mais ce fut peine perdue. Un jour, John reçut une lettre à l’atelier. Elle venait de New York. Il décacheta l’enveloppe et en extirpa un message écrit à la main, sur un papier de qualité.

*Cher M. Roy,*

*Nous nous sommes rencontrés lors de votre vernissage au Café Minelli. Je voudrais vous convier à Londres pour discuter d’une œuvre que vous avez léguée à M. Wilson Roy. Je souhaiterais l’acquérir et, si vous le permettez, j’aimerais que vous me présentiez à cet homme afin de faciliter les négociations, puisqu’il est question, ici, d’une transaction délicate. Comprenez-moi, j’entends offrir une somme considérable pour le tableau, que je compte conserver dans ma collection personnelle. J’attendrai votre consentement avant de me rendre là-bas.*

*Merci de votre précieuse collaboration,*

*Bien à vous,*

*Mitch Myers.*

John grimaça de dégoût. « Dans tes rêves, Mitch ! » pensa-t-il en lançant la lettre dans les airs. Soudain, une idée lui traversa l'esprit... Et si la vente de l'œuvre de James lui permettait de remplir la promesse qu'il lui a faite, lors de son premier voyage temporel ? Il ramassa le papier et composa le numéro de téléphone du collectionneur.

— Mitch Myers ? John Roy à l'appareil. J'accepte...

## Chapitre 24

Le lundi suivant, un Boeing 747 atterrit dans la brume londonienne, tel un oiseau traversant les nuages. Mitch attendait John à l'aéroport depuis le matin. À la sortie des voyageurs, ce dernier vit le collectionneur brandir son parapluie pour attirer son attention. Il prit une profonde inspiration et le rejoignit.

— *My dear John! Great to see you again!* s'exclama Mitch avec une joie un peu trop intense au goût du peintre. *London, here we are!* s'extasia le New-Yorkais, en riant aux éclats.

— Yes, Mitch, yes. Nous voilà à Londres, répliqua John.

— Vous avez fait un bon voyage ?

— Oui.

— *Fantastic! Can't wait to see that painting!*

— Comment étiez-vous au courant pour l'œuvre que j'ai offerte à Wilson Roy ? s'enquit John, alors qu'ils se dirigeaient tous deux vers la sortie.

— Ha ! ha ! ha ! Tout se sait, dans ce milieu ! J'ai mes *relations* !

— Pourquoi avez-vous besoin de moi, alors ?

— Mr. Roy semble vous estimer grandement. Et moi aussi. Je crois que je ferai bon usage de votre présence.

— Et qu'avez-vous à me proposer en retour ?

— *Wow, quick in business, John! I'm impressed!* En fait, j'aimerais vous suggérer d'acheter toutes les œuvres de votre dernière collection.

— Sérieux ?

— *Quite serious, yes.*

— Je vais y réfléchir...

— Qu'est-ce qui se passe, John ? Vous désirez quelque chose d'autre ? demanda Mitch en scrutant son interlocuteur de la tête aux pieds et en le dévorant du regard.

— Non, oubliez ce département, Mitch, répondit John avec une moue de dégoût.

— *Oh, too sad,* rétorqua l'autre, visiblement déçu.

Le duo prit place à bord d'un taxi et demanda à être déposé au Hard Rock. John avait laissé Mitch choisir sa chambre. Or, dès que le New-Yorkais s'éloigna, l'artiste demanda à être logé sur un étage

différent et dans une suite située dans l'aile opposée du collectionneur. L'hôtesse et lui échangèrent un regard entendu, puis la dame lui remit sa clé en étouffant un petit rire.

\*\*\*

Le lendemain, avant de descendre pour le petit déjeuner, John remarqua un petit rond rouge sur l'écran de son portable. Nelly lui avait écrit.

*Bonjour John,*

*Nos retrouvailles se sont terminées en queue de poisson parce que j'étais à cran et tu m'en vois désolée... J'ai beaucoup réfléchi, ces derniers jours... Jack et moi avons parlé de toi. Il est de bon conseil. Cet homme tient vraiment à nous ! Ça me donne envie de laisser une chance à notre histoire. Et toi ?*

*Nelly.*

John appuya sur la flèche de réponse. Le curseur clignotait sur l'écran tel un métronome battant la mesure, non sans augmenter la pression de celui qui allait jouer les prochaines lignes. Mais le jeune homme se retint. D'une part, il avait besoin d'être aux côtés de Nelly et d'une autre, il sentait qu'il devait d'abord régler ce problème de voyages temporels. Il archiva donc le message de Nelly en se promettant d'y jeter un coup d'œil plus tard.

\*\*\*

Pendant ce temps, quelque part à Montréal, un itinérant rencontra un vieil homme dans un parc.

— Il est parti à Londres, annonça l'un.

— Encore ? lança l'autre.

— Oui, et j'ai bien peur cette fois-ci, ce soit pour de bon.

— Et la fille ?

— Il faut absolument qu'elle aille le rejoindre.

— Tu veux que je la convainque ?

— Elle t'écouterà.

— Moi ? Pourquoi ne lui proposes-tu pas toi-même l'idée ?

— J'ai fait plus que je ne le pouvais. Nous sommes contraints d'agir différemment. Peux-tu me rendre ce service, Bob ?

— Tu me connais, Jack. Je ne laisserais pas tomber un vieil ami.

— Merci. Je t'en revaudrai une !

— Non, Jack. Tu l'as déjà fait, il y a longtemps.

Émus, les deux hommes se serrèrent la main, puis repartirent dans des directions opposées.

\*\*\*

Mitch entra le premier dans la galerie d'art, suivi de John. Une femme d'une trentaine d'années discutait au comptoir en compagnie de Wilson. John crut apercevoir un fantôme.

— A... Anaïs ?

— John ? lança la femme en se retournant avec un air innocent accroché au visage. Que fais-tu ici ?

— C'est plutôt moi qui devrais te demander ça ? Je pensais...

— *Manchester, the stadium...* intervint Mitch. *We all thought you were...*

— Max et moi n'étions pas ensemble quand l'explosion a eu lieu. J'étais... aux toilettes.

— Mais aux funérailles de Max... tu n'étais pas là...

— Je fais une bien piètre amie, hein ? Mais tu le sais déjà, ça, John. En fait, il n'y avait rien entre lui et moi. Ça aussi, tu étais au courant, je crois. J'ai estimé qu'il valait mieux pour tous que je ne sois pas présente à ses funérailles.

— Et ta famille ? Tu ne crois pas qu'elle méritait d'être rassurée, de te savoir en vie ?

— Quelle famille ? rétorqua froidement Anaïs. Oh, c'est vrai, tu l'ignorais... Mes parents sont décédés lorsque j'étais adolescente.

— ...

— Pourquoi penses-tu que je ne t'ai jamais rappelé, John ? Après mes études, j'ai voulu me changer les idées et j'ai fait le tour du monde !

John ferma les yeux, alors que Mitch regardait ailleurs, visiblement mal à l'aise. Tout ce temps, Anaïs avait agi pour se protéger. Il

avait honte de lui. Il aurait dû s'intéresser davantage à sa vie et moins aux émois qu'elle lui créait. Wilson se racla la gorge et dit :

— *Hum, so you DO know each other ?*

— *Yes*, répondirent les trois autres en chœur.

— Je... je suis sincèrement désolé, reprit John à l'endroit d'Anaïs. Vraiment. Si j'avais su...

— Ça aurait changé quelque chose ? répliqua durement la jeune femme.

— Je... je ne sais pas... je...

— Ne te fatigue pas. Ça m'est égal. Aujourd'hui, je ne compte que sur moi. Les épreuves m'auront au moins servi à ça.

Soudain, la clochette de la porte retentit à nouveau. Un homme entra dans la galerie et se dirigea vers Anaïs.

— Ah, tu es là, *sweetheart* ! s'exclama-t-il.

Ce n'est qu'à ce moment que John remarqua la bague à l'annuaire d'Anaïs. Le visiteur, qui portait le même modèle à sa main gauche, toisa John et demanda :

— Bonjour, vous êtes ?

— Mark, voici John, fit Anaïs en abaissant les paupières. John, je te présente Mark, mon... fiancé.

John garda le silence tout en promenant ses yeux de Mark à Anaïs.

— John... répéta Mark, l'air de chercher dans ses souvenirs pour le replacer. Êtes-vous John Allan Roy ?

— Oui, c'est moi... s'étonna John. On se connaît ?

— Je suis Mark Winston, de la résidence d'artiste, à Manchester ! Ça alors, quelle coïncidence !

— En effet, répliqua John, en jetant un œil en direction d'Anaïs, qui elle, se détourna avant de lancer un sourire innocent à Mark.

— Nous sommes *very sorry* pour votre ami... dit ce dernier en enroulant son bras autour d'Anaïs. Sincèrement.

— Personne ne pouvait savoir... répondit l'artiste en songeant à Jack.

— En effet, reprit Mark. Quoi qu'il en soit, ce qui m'a étonné, c'est qu'au départ, c'était votre candidature qui avait été retenue et non celle de Max. D'une façon que nous ignorons, son nom a été placé en haut de la liste, et le funeste événement a fait en sorte que c'est à nouveau vous qui êtes choisi...

—Mark, intervint nerveusement Anaïs lorsqu'elle vit John se figer, je ne crois pas que le sujet soit approprié... Ta mère ne nous attend pas pour dîner? Allez... il faut partir.

—Attendez, interrompit John. Vous n'êtes pas celui qui m'a choisi?

—C'est le jury qui l'a fait. Je n'en faisais pas partie, mais Anaïs, elle, oui. Pas vrai, trésor? Elle est si douée pour dénicher des artistes exceptionnels! Mais ce n'est pas pour cette qualité que je l'ai demandée en mariage! s'esclaffa Mark.

Mitch et Wilson émirent un sourire malaisé, tandis que John restait sidéré.

—Et moi, c'est Mitch Myers, de New York, lança l'Américain en tendant la main à Mark, puis à Wilson.

—Enchanté, répondit Mark, un peu décontenancé par le regard séducteur que lui offrait Mitch. Alors, Anaïs, tu as terminé tes emplettes?

—Vous allez vous marier? répéta John avec un sourire cynique accroché aux lèvres.

—*She said YES!* lâcha Mark, excité, alors qu'Anaïs, mal à l'aise, fixait silencieusement leur interlocuteur.

Cela dit, il prit la main de sa fiancée et l'embrassa fougueusement devant tous. Tandis que Mitch affichait une moue de dégoût, John ne pouvait quitter Anaïs des yeux, un air narquois au visage. Visiblement tendue, la jeune femme se dégagea tranquillement de l'étreinte et replaça quelques mèches. De son côté, voulant se montrer poli, Wilson avait détourné son regard.

—Que s'est-il passé à Manchester, Anaïs? poursuivit John. Comment t'en es-tu sortie?

—De quoi parle-t-il, *sweetie*? questionna Mark, alors qu'Anaïs fusillait l'artiste de ses étroites pupilles.

—Rien, trésor, rien, se contenta de répondre cette dernière. Alons rejoindre ta mère, j'ai terminé mes achats. Au revoir, John. À bientôt, M. Myers.

Puis elle serra la main que Mitch lui tendit, ramassa son colis et sa bourse et se dirigea vers la porte.

—Eh bien! s'exclama Wilson qui, bien que témoin de la discussion, n'avait pas tout saisi. Toute une journée qui s'annonce, vous ne trouvez pas? *I've just sold your* tableau, John.

— Quel tableau ? interrogèrent simultanément Mitch et John.

— Celui que tu m'as apporté, bien entendu ! Ma première vente du mois et c'est TON œuvre ! *Congratulations !*

John comprit alors qu'Anaïs avait acquis la peinture exécutée pendant son voyage dans le temps. Pourquoi ?

— Wilson, s'empressa-t-il de demander, vous saviez qui était cette femme, n'est-ce pas ?

— Mon garçon... répliqua Wilson en souriant, *it's a small, small world !* Tout le monde se parle et tout le monde se connaît ! Ah, quelle fine négociatrice, cette fille ! Tout comme moi ! L'œuvre lui appartient, désormais, et elle a payé le prix fort pour l'obtenir !

— À ce propos, interrompit Mitch après avoir dégluti. J'aimerais moi aussi faire l'acquisition d'une œuvre que vous avez en galerie...

— Bien sûr ! M. Myers... c'est bien ça ?

— Oui, continua l'autre en prenant de l'assurance. Je vous ai envoyé un message, la semaine dernière, concernant le tableau de James Roy...

— Je suis désolé, s'excusa Wilson en exhibant un air rembruni. Comme je vous l'ai déjà dit, *that's impossible*. Cette œuvre m'est trop précieuse.

— Je comprends, enchaîna Mitch. J'ai emmené John pour vous convaincre. Je lui en ai parlé et il partage mon avis : *it HAS to be sold*.

— C'est ce que vous pensez, John ?

— Je conçois que cette toile représente beaucoup pour moi et encore plus pour vous... Mais, ne croyez-vous pas que ce serait un bel hommage rendu à James que de lui offrir la reconnaissance du monde artistique par le biais de cette vente à un collectionneur renommé ? Plutôt que de garder cette toile par attachement à votre fils, ne serait-ce pas préférable de lui accorder cette notoriété qu'il a tant désirée ?

Wilson se tut. Ne sachant pas si ce silence augurait bien pour lui, Mitch fut tenté d'ajouter quelque chose, mais le galeriste ne lui en laissa pas le temps.

— Vous avez sûrement raison, finit-il par dire en riant. Au fond, c'est quoi cette folie de me lier à un objet !

— *I understand*, renchérit Mitch. J'ai moi-même un grand engouement pour certaines œuvres. Elles me rendent tellement heureux que je n'oserais pas m'en départir, peu importe le prix offert. Le fait

est qu'il y a une raison particulière pour laquelle je souhaiterais acquérir cette peinture... James est mon père.

— Quoi ? s'écrièrent John et Wilson.

— Je ne l'ai jamais connu, précisa le New-Yorkais. Il est disparu quelques jours avant ma naissance.

John sentit la soupe chaude. Si Mitch était le fils de James... alors cela signifiait que... « Non, c'est impossible ! » se dit-il en son for intérieur. « Mon père aurait eu d'autres enfants ? Mitch serait donc mon demi-frère ? Est-ce qu'il sait seulement que James est mort ? Non ! Il ne va quand même pas l'annoncer à... » À cette pensée, il se sentit faiblir et tomba à genoux. « Pourvu qu'il ne le sache pas, pourvu qu'il ne dise rien ! » espéra-t-il avant de perdre connaissance.

\*\*\*

— John... John... Réveillez-vous... murmura Wilson, en aspergeant le visage du peintre avec un peu d'eau froide.

John se rassit sur le divan situé dans le bureau de la galerie, avec Wilson et Mitch à ses côtés. Il toucha son front encore humide.

— Vous nous avez fait une de ces frousses, lança Wilson. Vous êtes de retour parmi nous ?

— Oui, ça va, le rassura John en tournant la tête vers Mitch, qui lui, regardait ailleurs.

— Avez-vous des problèmes de santé, John ? questionna Wilson.

— Pas que je sache, répliqua le jeune homme en se levant. Ne vous inquiétez pas.

Le vieil homme se retira pendant quelques minutes et revint avec un grand verre d'eau. Visiblement soulagé, il poursuivit en disant :

— J'ai accepté le marché. La toile est à Mitch.

— Ah, oui ? s'étonna John.

— Nous en avons discuté pendant que vous repreniez du poil de la bête. Vous vous êtes évanoui et ensuite, vous avez somnolé.

John resta bouche bée. Alors que Mitch s'éloigna vers les toilettes, l'artiste en profita pour glisser à Wilson :

— Vous prenez cette nouvelle avec beaucoup de sérénité, je trouve, Wilson ! Moi, je suis sous le choc !

— *You thought I would be chocked?* pouffa Wilson. Je connais mon garçon ! Ça ne me surprend pas de lui !

—Ça ne vous étonne pas qu'il ait laissé à la mère de Mitch la tâche de s'en occuper toute seule?

—*Nobody's perfect*, John. Je ne prétends pas que ce qu'il a fait est louable, je dis seulement que je ne peux juger les actes de mon fils, puisque j'ai moi-même commis des erreurs, dans la vie. Mitch semble être un bon garçon. Un peu étrange, mais rien n'est parfait en ce monde.

—À qui le dites-vous!

«Mitch n'a pas été transparent avec moi! Pourquoi? Dans quelle galère ce filou m'a-t-il embarqué!» se dit John.

—Écoutez, expliqua Wilson en s'approchant de celui-ci, j'aimerais vous proposer quelque chose. Il s'agit d'une proposition à laquelle j'ai commencé à réfléchir après votre retour en Amérique.

—Quoi donc?

—*Be my partner*.

—Pardon?

—Je vous offre de devenir propriétaire de cette galerie.

John se tut, stupéfait devant la tournure des événements.

—*I made my mind*, continua Wilson. Même si vous n'êtes pas de la famille, vous avez manifestement votre place ici. Vous avez l'œil juste, ce qui est une qualité recherchée dans ce domaine, je peux vous l'assurer. Une personne telle que vous ne se trouve que très rarement. Et puis, Mitch tient lui aussi une galerie, à New York. Imaginez le portrait! Un jour, nos deux entreprises pourraient s'associer, ne sait-on jamais? Ainsi, je pourrais vivre en paix avec l'inscription *Roy and Son* sur la devanture de mon commerce.

«Alors, c'est ce que tu avais en tête, Mitch! Devenir partenaire avec Wilson Roy!» fulmina intérieurement John. Malgré ce qu'il en pensait, il ne laissa rien paraître de son désarroi et de sa répugnance. Il s'était bêtement fait manipuler par Mitch!

—Wilson, votre offre est fort alléchante, mais j'aimerais prendre le temps d'y réfléchir. Vous comprenez, ma famille vit en Amérique. Il faut que j'évalue l'ampleur d'une telle décision.

—J'entends ce que vous dites et je respecte vos propos. Est-il exagéré de croire que vous me répondrez tout de même d'ici quelques semaines?

—Soyez sans crainte, je vous reviendrai sous peu.

—Je vous remercie encore de ce que vous faites pour moi. Je sens que nous aurions beaucoup de belles choses à vivre en tant que partenaires. J'attendrai de vos nouvelles.

Un peu distant, Mitch revint des toilettes avec son précieux paquet entre les mains.

—Je dois maintenant retourner au travail, messieurs, annonça Wilson. Mitch, je suis heureux d'avoir fait votre connaissance. Félicitations pour votre acquisition. Je sais que vous la maintiendrez en bonne condition.

—Vous pouvez en être assuré, répondit l'Américain avec un sourire exagéré.

—Et vous, John, je vous souhaite un agréable voyage. Au plaisir de recevoir de vos nouvelles.

—Bien entendu, Wilson. Au revoir, répliqua l'artiste en serrant la main du galeriste.

Mitch fit de même et les deux hommes sortirent de l'établissement. Une fois dehors, John empoigna le coude du New-Yorkais et siffla entre les dents :

—Toi, le dandy, suis-moi ! On doit discuter dans le parc. Hyde, qu'il s'appelle, comme Dr Jekyll et Mr Hyde. Et tu sais quoi ? Dr Jekyll pourrait bien se transformer, quand on y sera...

—*Who are Dr Jekyll and... and Hyde ?* bégaya Mitch, visiblement inquiet du changement de ton de son acolyte.

—Une partie de moi que tu ne veux surtout pas rencontrer ! Alors tu la fermes et tu me suis, si tu souhaites rester en vie !

## Chapitre 25

Les jours s'écoulaient au ralenti pour Nelly. Elle qui normalement ne s'ennuyait jamais, voilà qu'elle comptait les minutes et les heures en chassant l'image de John qui hantait constamment son esprit. Elle se réfugia dans son atelier pour le week-end et débrancha tous les téléphones. Après avoir pris son troisième café de la matinée, elle entra dans son cabanon pour n'en ressortir que pour manger ou dormir. Le samedi soir, elle visionna un film romantique, qu'elle coupa dès le premier contact amoureux des deux principaux protagonistes. Le lendemain, on sonna à sa porte. Bob et Anita avaient décidé de lui rendre visite pour lui changer les idées. Mais à son grand regret, ils finirent par parler de John. Quand ils quittèrent la maison, Nelly se sentait plus malheureuse que jamais. John lui manquait, elle ne pouvait plus le nier. Elle ouvrit son ordinateur pour la première fois depuis quelques jours et navigua sur des sites où on offrait des vols d'avion au rabais...

\*\*\*

Une fois dans le parc, John prit à part Mitch, l'agrippa par le collet et s'écria :

— Tu vas me dire la vérité, sale mythomane, à propos de cette mascarade dans laquelle tu m'as impliqué !

— Je suis le fils de James Roy, mais pas nécessairement celui auquel Wilson pense.

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? Je t'avertis, je ne t'accorderai pas deux chances, alors sois clair !

— O.K., O.K. ! *Let it go* ! Laisse-moi t'expliquer !

John repoussa Mitch, qui replaça ses vêtements avant de poursuivre.

— Je suis réellement le fils d'un homme qui s'appelle James Roy. Ma mère l'a croisé dans une soirée quand elle était plus jeune ; ils ont eu beaucoup de plaisir ensemble, ont pris quelques verres... La nuit s'est terminée chaudement et elle est tombée enceinte de cet hurluberlu qu'elle ne connaissait que de nom. Ensuite, elle ne l'a plus jamais revu. Neuf mois plus tard, je suis né.

— Où l'a-t-elle rencontré ?

— Ici, à Londres, dans les années soixante-dix.

— Et tu n'as jamais entamé de démarches pour le retrouver ?

— C'est assez difficile, quand on n'a rien d'autre qu'un nom...

Et il y avait tant de James Roy, à cette époque. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin...

— Comment s'appelle ta mère ?

— *S'appelait*, tu veux dire...

— Oh ! Je suis désolé... s'excusa sincèrement John.

— Elle est décédée. Elle s'appelait Frannie Myers...

— Attends ... Avait-elle une cousine du nom de Margaret Allan ?

— *How would I know* ? Je n'ai jamais connu ma famille. Maman a quitté les siens quand elle a accouché de moi et elle a refait sa vie à New York.

— As-tu gardé ses papiers ? Un acte de naissance ? Des documents qui pourraient t'aider ?

— Écoute, John, j'ai seulement profité du fait que cet homme a un fils du nom de James...

— Tu t'es servi de moi !

— Je *devais* agir ainsi.

— Mais c'est un mensonge ! Tu n'es pas le petit-fils de Wilson !

— Peut-être que si ! *Who knows* ? répliqua Mitch.

John lâcha un soupir d'exaspération et lui tourna le dos.

— *Anyway*, continua Mitch, il n'y a pas que moi qui dissimule des choses, n'est-ce pas, John... ?

L'artiste se retourna vivement et s'approcha à quelques centimètres du visage triomphant de l'Américain.

— Je pressentais que tu manigançais des choses, mais là, tu viens de confirmer mes soupçons... Allez, crache le morceau, ça presse !

Mitch sortit deux articles de sa mallette. Le premier figurait sur une coupure du *Journal de Montréal*, extraite de la rubrique nécrologique, et l'autre provenait d'un site Web réservé aux galeristes. John lui arracha les papiers des mains et s'assit sur le banc le plus près. L'un annonçait le décès de James Roy, ainsi que les funérailles de ce dernier et le nom de chacun des membres de la famille endeuillée. Dans le second texte, on apercevait Wilson Roy, sourire aux lèvres, à côté de l'œuvre de James. Il y était écrit que le don de cette toile avait été fait par un certain John Roy, de Montréal...

— *A puzzle quite simple to assemble, isn't it?* suggéra Mitch. Franchement, je ne comprends pas comment le vieux n'a pas fait le lien... Sans compter que la signature ressemble étrangement à la tienne!

«Je vais lui mettre mon poing dans la figure!» ragea John en son for intérieur. «Pendant tout ce temps, il savait qu'il s'agissait de l'œuvre de MON père et que de ce fait, je saurais très bien m'occuper de cette affaire!»

—Tu sembles en colère, John... Ressaisis-toi! Ne vois-tu pas que j'ai agi pour le bien de tous? Oui, j'ai fait l'acquisition d'une œuvre dont l'auteur est décédé, ce qu'apparemment *mister* Wilson ne sait pas encore. Sa valeur marchande est donc beaucoup plus élevée que le prix que j'ai payé; merci à toi! Pour ta part, tu vas nouer des liens avec ton grand-père, qui ne se doute pas que tu es son petit-fils. Mais ça pourrait s'arranger, si tu veux...

—Tu es une crapule! invectiva John.

—Qui est une crapule, John? Si ton père *is also mine*, alors c'est lui le *bastard*, parce qu'il a abandonné une femme après l'avoir mise enceinte. Alors, il ne mérite que d'être à demi reconnu. Voilà pourquoi j'ai acquis son œuvre seulement à moitié prix.

—Tu ne sais même pas si c'est réellement lui, ton père!

—Si ce n'est pas le cas, eh bien, j'aurai au moins fait un bon achat! Après tout, *business is business*. Le jour où la mort de cet artiste méconnu sera rendue publique, je récolterai un excellent bénéfice.

—Je ne sais pas ce qui me retient de te casser la gueule! vociféra John.

Content d'avoir touché une corde sensible et retrouvant le peu d'assurance qu'il avait, Mitch profita de la situation pour ajouter:

—Parce que tu te demandes si je suis ton demi-frère?

—Une demi-portion, tu veux dire, lança John, irrité par l'arrogance du New-Yorkais.

—Tut-tut-tut. C'est comme ça que tu me remercies? N'oublie pas que je viens de t'offrir une place dans la plus importante galerie de Londres.

—C'est moi qui t'ai ouvert la porte, espèce d'égo sur pattes! Et tu as tout saccagé au passage! se fâcha John avant de déchiqueter les articles et de les jeter à la poubelle. Et tu peux dire adieu à notre entente. Je ne te vendrai jamais rien!

—Ah non ? Ce serait dommage que Wilson apprenne que son fils est mort, tu ne trouves pas ? S’il fallait qu’un informateur anonyme lui annonce la nouvelle...

—Du chantage ?

—Ne trouverais-tu pas navrant qu’il te perçoive comme un menteur ou pire, comme un escroc qui a abusé de son ignorance ?

—Ne te mêle pas de ça. Tu ne connais rien de mon histoire et tu ne peux comprendre pourquoi j’ai agi de la sorte.

—Peut-être, mais ce que je sais, c’est que tes œuvres seraient *awesome* dans ma galerie et que je ferais fortune grâce à elles... Alors, c’est un *deal* ? Tu me vends tes toiles et je ne dis rien à ton grand-père...

—*Asshole* !

—Je te donne jusqu’à demain pour y penser, handsome man, pas un jour de plus !

Le poing de John s’élança et atterrit sur le nez du New-Yorkais. Pris par surprise, Mitch, qui n’eut même pas le temps de réagir, se retrouva dos au sol, étourdi, le sang dégoulinant de son visage sur sa veste en tweed. Puis le peintre s’éloigna en massant ses jointures.

\*\*\*

Son portable vibra dans la poche de pantalon. John le sortit et vit sur l’écran le numéro de téléphone d’outre-mer qu’il connaissait désormais par cœur. Il soupira et le remit dans sa veste.

\*\*\*

Nelly déposa le combiné. John devait être occupé. Elle prépara sa valise et alluma quelques lanternes, histoire de donner au salon une atmosphère paisible. Sur la tablette de ses fenêtres s’alignaient ses petits portails de verre enfin terminés. Elle sourit en songeant que John traversait les époques, ce qui lui offrait des perspectives différentes, tout comme l’exprimaient ses œuvres. Le parallèle entre les expériences de son amoureux et sa production artistique lui apparaissait tout à coup comme un signe du destin.

\*\*\*

Arrivé à l'hôtel, John annula son séjour au Hard Rock en certifiant à l'hôtesse que les services de l'établissement n'étaient pas la cause de son départ soudain. Il expliqua celui-ci en prétextant qu'un peu d'air de la campagne lui ferait du bien. Il se loua une voiture et prit la route de Playden. Étrangement, conduire à gauche lui donnait chaque fois l'impression d'être dans le reflet d'un miroir, impression qu'il ressentait également lors de ses voyages dans le temps.

Rendu à destination, il éteignit le moteur et écouta quelques instants le silence de la compagne anglaise. Le tintement des cloches de l'église retentissait dans la vallée. «*Ah... enfin chez soi...*» se dit-il en voyant l'affiche restaurée et installée devant la maison. On pouvait y lire: «*Welcome Home*». Le soleil peignait les toits d'un vif orange clair. Les oiseaux piaillaient de faim et le foin dansait avec le vent. L'artiste resterait bien à cet endroit toute sa vie. Mais qu'advierait-il de Nelly? Viendrait-elle le rejoindre? Il réfléchit aux précédentes semaines et à la façon dont il avait involontairement écarté sa copine de son quotidien. Fourbu, il soupira et entra dans sa nouvelle demeure. Demain, il ferait deux appels, non... trois. Un pour Wilson, un pour cette saleté de Mitch et le dernier serait pour Nelly.

\*\*\*

Le lendemain, John se leva tôt, juste avant que le soleil n'éclaire la façade de la maison. Il se prépara un petit déjeuner à l'anglaise à partir d'une recette pigée sur le Web. La bouillie qui résulta de ses efforts ne ressemblait en rien à l'image du porridge qu'il voyait à l'écran. Il jeta tout le contenu du caquelon à la poubelle, pour finalement se contenter d'une tranche de pain rôtie et d'un café. En cherchant une cuillère dans le tiroir à ustensiles, il trouva un cliché en noir et blanc coincé entre deux panneaux. Des personnes prenaient fièrement la pose, bras dessus bras dessous. Derrière la photo, pas d'inscription. Seulement une date, 1976. En l'observant de plus près, John vit son père, alors trentenaire, un autre homme un peu plus âgé et une femme qui lui rappelait étrangement quelqu'un. Tout à coup, il se souvint. C'était la cousine de sa mère, celle-là même qu'il avait rencontrée lors de son premier voyage temporel. Sa mémoire revenait tranquillement. Il scruta le visage souriant. Frannie! Sur ce, son téléphone sonna au même moment. Il prit l'appareil et répondit.

—Allo ?

—John, c'est moi.

—Ah... Salut, maman !

—Dis, mon garçon, tu comptes rester combien de temps au Royaume-Uni ? Je me ronge les sangs à me demander si tu vas t'installer là-bas ou pas ! Au moins, explique-moi ce que tu fabriques ! Sois franc, John ! Je veux juste savoir, tu comprends ?

—Maman ? coupa John.

—Oui ?

—Tu me manques, tu sais...

—Toi aussi, tu me manques. Et à Nelly, aussi.

—Mais attends... Tu m'appelles en pleine nuit ? Tu ne dors pas ?

—Je souffre beaucoup d'insomnie depuis que tu as acheté cette maison. Je ne voulais pas t'inquiéter avec mes petits ennuis de sommeil ! Et puis, tu avais l'air si heureux.

—Maman... était-ce si pénible que ça, pour toi ?

—Je ressens beaucoup de tristesse lorsque j'y pense, soupira bruyamment Maggie.

—Je comprends.

—Tu vas rester là combien de temps ?

—Je n'ai pas encore décidé.

—Et Nelly ?

—Il faut que l'on en parle.

—D'accord, mon chéri.

—Tu viendrais me visiter si je fais le saut ?

—Je pourrais bien faire un retour aux sources, mais juste pour toi, répondit Maggie avec un petit sourire dans la voix.

—Au fait, puisqu'on bavarde, j'aurais une question pour toi.

—Oui ?

—Dis-moi, est-ce que tu te souviens d'une cousine à toi qui vivait à Rye ?

—Oh que si ! laissa entendre Maggie sans faire preuve d'entrain.

—Comment était-elle ?

—Je n'ai jamais aimé passer l'été à Rye, mais j'y allais parfois pour rejoindre ma tante et mon oncle à la ferme. En fait, ce sont mes parents qui m'y obligeaient. Je fuyais le domaine dès que je le pouvais pour me réfugier à la gare et lire en toute tranquillité. Ma cousine, qui

est un peu plus âgée que moi, préférait aller dans les bois pour faire la chasse aux garçons. Elle avait un tout autre appétit que celui de la lecture, disons-le ainsi. Elle me prêtait ses livres et pendant que je lisais, elle avait la paix. Je m'évadais dans un monde fantastique où les histoires et les personnages devenaient mes meilleurs amis. C'est à cette période que j'ai rencontré ton père. Il revenait du bureau de poste. Le soir, je retournais à la maison de ma tante et ma cousine me racontait comment sa journée entourée de garçons avait été merveilleuse. Elle sentait la marihuana à plein nez ! C'était son petit secret et elle ne voulait pas que je le dévoile. Elle et sa bande d'amis étaient des passeurs de substances et ses excursions dans les bois ne ressemblaient en rien à des marches de santé.

— Cette cousine avait-elle des cheveux bruns bouclés, des yeux rieurs et une large bouche charnue ? demanda John en observant à nouveau la photographie trouvée dans le tiroir.

— Oui, cette description lui va comme un gant.

— Qu'est-il advenu d'elle ?

— Je me souviens qu'elle habitait Londres. Puis un jour, elle s'est volatilisée sans laisser de traces. Des mauvaises langues racontaient qu'elle était tombée enceinte d'un pauvre mec et qu'elle avait traversé l'océan pour refaire sa vie. Qui sait si c'était vrai !

— Et comment s'appelait-elle ?

— Frannie. Frannie Myers...

\*\*\*

Ce soir-là, John se coucha avec un sentiment de solitude plus fort que jamais. Pourtant, la journée s'était avérée pleine de rebondissements jouissifs. Il avait appelé Mitch et lui avait mentionné qu'il avait trouvé des informations fort embarrassantes au sujet de sa mère et que de ce fait, il avait intérêt à se tenir tranquille s'il ne voulait pas que la primeur sorte au grand jour. Secoué, l'Américain avait raccroché en bégayant, au grand plaisir de John, qui n'avait plus rien à craindre de lui. En lui remettant ainsi la monnaie de sa pièce, il s'assurait d'un avantage sur lui. Désormais, fortes étaient les chances pour que Mitch soit son demi-frère ! Quant à la proposition de Wilson, John avait préféré attendre, même si la réponse avait résonné clairement dans son cœur le jour même où il avait foulé le sol anglais. C'est ce

dont il s'était rendu compte à son retour à Montréal. Sa vie se poursuivrait à Londres... Il ne lui restait plus qu'à espérer que ce soit en compagnie de Nelly, qu'il n'avait pas réussi à rejoindre. Tombé sur sa boîte vocale, il n'avait pas eu le courage de lui confier ses décisions par l'entremise d'un message. Il attendrait plus tard pour lui annoncer le tout de vive voix... Il ne le savait pas encore, mais son souhait s'exaucerait bientôt...

## Chapitre 26

Le jour se levait et le London Eye formait un cadre inusité au disque lumineux du soleil. Wilson arriva plus tôt au travail. Machinalement, il fouilla dans la boîte postale avant de pénétrer dans le bâtiment. Ses doigts touchèrent un papier, qu'il extirpa. Il s'agissait d'une lettre qui était adressée au nom de John. Le vieil homme trouvait étrange qu'elle lui soit envoyée à la galerie, alors que l'artiste n'avait pas encore accepté son offre. Néanmoins, sa curiosité était piquée, puisque la missive provenait d'outre-mer. «Et si c'était James...», supposa-t-il. Il ne tenait plus en place. L'adresse de l'expéditeur se trouvait à Montréal. Il s'installa au comptoir, puis déposa l'enveloppe sur la table devant lui. Ce n'est pas envie de la décacheter qui lui manquait ! Il pourrait sans doute découvrir enfin où se trouve son fils ? Se sentant coupable d'avoir osé penser lire une missive qui ne lui appartenait pas, il la rangea dans un tiroir et s'en éloigna en jetant maints petits coups d'œil par-dessus son épaule.

\*\*\*

Le cœur léger, John traversait la campagne anglaise. Il aimait le paysage qui s'offrait à lui et qui changeait selon l'heure de la journée. Ce matin-là, le soleil inondait la vallée et mettait en évidence le vert des prairies. Quelle couleur apaisante ! Cela lui rappelait que plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis la dernière fois qu'il avait réalisé un tableau. Ce voyage lui faisait un bien immense et il en prenait soudainement conscience. Une pause dans tout ce tumulte. Il était temps qu'il pense un peu à lui ! Il arriva à Londres à neuf heures pile, gara la voiture devant la galerie et en sortit. Wilson et lui s'étaient donné rendez-vous pour discuter de leur possible association. Il huma l'air humide et chaud de la ville. La brume qui se dissipait tout doucement l'inspirait plus que jamais à peindre un tableau. Il entra dans le commerce de son grand-père, qui sans lever les yeux de son comptoir lui demanda :

— Bonjour, John. Alors, la route a été bonne ?

— Absolument ! Je commence à prendre goût à la vie ici !

—Tant mieux... Personne ne te manquerait, à Montréal, quelqu'un que je devrais connaître?

—J'y ai de la famille et une petite amie, oui, répondit nerveusement John en se figeant. Pourquoi cette question?

Lorsque Wilson lui tendit l'enveloppe, John reconnut les timbres canadiens et son nom. Elle était décachetée.

—C'est ainsi que vous souhaitez créer une relation de confiance avec vos éventuels associés, Wilson?

—J'aurais envie de te poser la même question, mon garçon, répliqua le vieil homme en fixant le peintre par-dessus ses lunettes. Regarde à l'intérieur...

John entrouvrit la lettre dont l'adresse de l'expéditeur correspondait à celle de Jack et aperçut un court texte, additionné d'une photographie de l'œuvre de James...

—C'est... c'est impossible! s'exclama-t-il. Comment...

—Je me le demande aussi, dit Wilson. Qu'est-ce que cette personne qui semble vous connaître fait avec la toile que j'ai vendue à Mitch hier?

John lut le message de Jack

*John,*

*Lorsque tu recevras ceci, je m'attends à ce que tu m'appelles.*

*Signé J*

Inébranlable, il replit le papier en deux, le remit dans l'enveloppe et la brandit devant Wilson.

—En vérité, la réelle identité de son auteur m'est inconnue, mais je m'apprete à le démasquer. Je suis désolé, Wilson. Notre rencontre devra attendre. Il faut que je règle certaines choses...

—Et la toile de James?

—Je ne suis pas en mesure d'expliquer ce mystère... du moins, pour le moment.

John quitta précipitamment la galerie et se dirigea vers le parc. Là, il sortit son téléphone cellulaire de sa poche et composa un numéro outre-mer.

\*\*\*

Assise à bord de l'avion la menant vers le Royaume-Uni, Nelly fixait le vide. Dehors, derrière le hublot, des nuages, un ciel, l'immensité de la planète... Encore plus de détails qui lui faisaient penser à la distance qu'il y avait entre elle et John. Comme elle aurait aimé déjà être là, en un seul clignement de paupières. Elle se demandait si John serait heureux de la surprise qu'elle lui réservait. Elle sourit du simple fait d'imaginer leurs retrouvailles...

\*\*\*

*New York, 2030*

*Un homme errait dans un quartier cosu de Manhattan en jetant un regard par-dessus son épaule. Il s'approcha d'un clavier mural, composa le code et poussa un portail qui séparait la rue d'un riche domaine. Trois heures. C'est le temps dont il disposait pour voler le tableau d'un certain James Roy. Celui qui l'avait engagé pour réaliser ce contrat lui avait promis une grosse somme et la mission lui avait semblé un vrai jeu d'enfant. Comme à l'habitude, le propriétaire, un galeriste du nom de Mitch Myers, avait quitté sa résidence vers vingt heures et était parti pour toute la soirée, à la conquête d'un nouvel amant d'un soir. La demeure était donc libre de tout habitant. Tout habillé de noir, l'intrus se faufila dans le jardin et longea le mur arrière de la maison. Après quoi, il sortit de son sac à dos quelques outils et brisa la vitre d'une fenêtre sans faire aucun bruit. Apparemment, le tableau se trouvait dans la salle à manger. Il réussit à désactiver un à un les systèmes de sécurité, et s'empara sans mal de l'œuvre. Ensuite, il quitta la résidence sans plus attendre. Au même moment, une voiture se pointa au portail, accueillit le voleur et s'éloigna.*

*— Vous avez le colis ? demanda le chauffeur cagoulé.*

*— Vous m'avez engagé parce que je suis un professionnel, non ?*

*— Comme promis, voici votre argent, enchaîna l'homme au volant en tendant une enveloppe.*

*— Merci J.*

*La transaction terminée, le véhicule déposa le voleur sous un viaduc, puis ce dernier disparut dans la nuit. Jack se tourna vers le ta-*

*bleau et enleva son couvre-visage. Il lâcha un rire franc et victorieux. Il abandonna ensuite l'automobile, récupéra sa propre voiture et prit le chemin de l'aéroport, une main sur le précieux colis, bien emballé et installé sur le siège passager.*

\*\*\*

Dérangé dans sa sieste par la sonnerie du téléphone, Jack grommela en se levant de son fauteuil. Qui pouvait bien l'appeler à une heure pareille ! Il se figea. « *Ça ne peut être que lui...* », se dit-il avant de se précipiter pour aller répondre.

— Tu as reçu ma lettre, John ? demanda-t-il d'emblée.

— Et une photo qui m'a grandement bouleversé. Beau tour de passe-passe, Jack ! Une blague de votre part ? Vous savez, Wilson aurait pu avoir une crise cardiaque !

— Il l'a vue ?

— Qu'est-ce que vous pensez ! Il croyait que c'était son fils qui m'écrivait !

— Dans quel pétrin t'es-tu enfoncé ?

— Vous êtes le seul responsable de cette mascarade ! Quand avez-vous croqué ce cliché ? Chez moi, avant mon départ ?

— Non, chez moi.

— Impossible.

— J'ai photographié la toile il y a une semaine et je t'ai envoyé le cliché.

— C'est improbable, elle était déjà à Londres ! Mais... comment saviez-vous que je me pointerais exactement à ce moment-là à la galerie ?

Jack resta muet.

— Jack ?

— J'aurais tellement préféré te le confier en personne, mon gars, mais il faudra faire avec. Ce que je vais te dire sera difficile à croire.

— Tentez le coup. Jusque-là, j'ai survécu à vos inepties.

— Commençons par ceci : la toile est encore ici, dans mon appartement.

— Mais non, c'est impossible, Mitch l'a acquise hier, à la galerie d'art de Wilson. À l'heure qu'il est, il y a fort à parier qu'elle se trouve quelque part entre Londres et New York ! Vous devez sûrement

avoir une copie, un giclé ou un imprimé... quoique je ne saurais pas davantage expliquer ce mystère...

— J'ai l'original. Regarde la photographie de plus près.

John ressortit le cliché et l'approcha de ses yeux. À côté de l'œuvre figurait un certificat d'authenticité.

— O.K., tenta-t-il de raisonner, à supposer que vous disiez vrai, comment est-ce possible ?

— Tu te souviens des tableaux qui sont dans mon appartement et de ma signature qui ressemble étrangement à la tienne ?

— Oui...

— J'espère que tu es bien assis, John, car... je suis... toi.

— Pardon ?

— Je suis toi. Et toi, tu es moi quand j'étais plus jeune. Je suis le futur toi. J'ai retrouvé la toile qui pendant plusieurs années, a appartenu à ce petit prétentieux de Mitch. Je la lui ai reprise. Voilà pourquoi elle est en ma possession !

John éclata d'un rire troublé. Près de la folie.

— Vraiment ? s'exclama John en reprenant son souffle après avoir lâché un rire frôlant la démence. Vous repoussez toujours les limites, Jack, mais là, sérieusement, je sens que je vais craquer !

Il s'esclaffa à nouveau, comme pour vider son trop-plein d'absurdités ingurgitées. Jack attendit qu'il se calme, puis reprit en disant :

— John, écoute-moi. Je suis prisonnier de cette réalité. Je veux retourner chez moi, en 2050. J'ai beau peindre un tableau après l'autre, rien ne me ramène dans ma vie...

John se tut sur-le-champ.

— Est-ce que j'ai bien entendu ? 2050 ?

— J'ai écrit cette lettre pour qu'elle te parvienne exactement au moment et à l'endroit où tu serais. Comment je le savais ? Parce que j'y suis allé. Parce que tout ce que tu vis, je l'ai vécu avant toi. Il fallait que je capte ton attention au moment où tu serais le plus apte à recevoir l'information.

— Alors, tu prétends être le moi du futur.

— Oui.

— C'est incroyable !

— Et pourtant, c'est la pure vérité.

— Vous vous êtes donné le nom de Jack ?

— C'est toi qui as eu cette idée. C'était durant ton premier voyage, lors de ta rencontre avec ton père, tu t'en souviens ?

— Comment pouvez-vous savoir ça ?

— Je viens de te dire : je suis toi.

— Que faites-vous ici, à ce moment même de notre vie ?

— J'aimerais le savoir, John. Je n'ai pas encore compris la leçon.

— C'est la création d'une œuvre qui nous ramène à notre réalité, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Donc... les tableaux que j'ai vus dans votre appartement...

— Sont toutes des toiles que j'ai peintes dans l'espoir de retourner chez moi.

— Même le portrait de Nelly ?

— Celui-là non plus n'a pas suffi à me renvoyer dans ma vie.

— Et, dans votre monde, en 2050, vous tenez une galerie d'art, il me semble ?

— Entre autres...

— Et Nelly ? De quels liens brisés parliez-vous, l'autre jour ?

— Écoute, John, tu ne peux pas me poser trop de questions sur ton avenir. Il faut que les décisions viennent de toi, uniquement de toi, sans influence extérieure.

— Avec tous ces périples que vous avez faits dans le passé, est-ce que vous avez réussi à changer les événements ?

— Non. Tout ce qui m'est arrivé s'est reproduit, malgré les précautions que j'ai prises et les actions que j'ai appliquées pour éviter la catastrophe... La finalité demeure identique, bien que le chemin se soit avéré différent.

— Comme mon voyage au Royaume-Uni... Mon accident... Même la mort de Max...

— Oui.

— Mais, comment modifier notre futur, alors que nous n'avons aucune emprise sur le passé ?

— Je n'en suis pas certain, John. J'ai pu améliorer des choses, mais elles devaient être concrétisées par les personnes qui vivaient dans leur époque. J'ai compris, avec les années, que je ne détiens aucun contrôle sur l'histoire et encore moins sur ses principaux acteurs. Je ne peux que suggérer et espérer qu'ils posent les meilleurs gestes possible !

— Donc, vous vous attendez à quelque chose de moi ? Quoi ?

— Si c'était si simple ! La vérité, c'est que je n'en sais rien. Je cherche, tout comme toi. Il y a longtemps, avec ce tableau de James, je croyais avoir changé la donne. Or, tout ce que j'ai appris, c'est que les voyages servent à réparer les choses qui ont été brisées dans notre vie, une à la fois...

— Qu'est-ce qui s'est brisé, Jack ?

Devant le mutisme du vieil homme, John reprit en disant :

— Jack, si vous souhaitez repartir en 2050, il faut m'aider !

— Je ne peux pas ! Je pense avoir saisi ce qui me retient ici, mais tu dois assimiler la leçon par toi-même, j'en ai bien peur. Ainsi, ça me libérera et je pourrai retourner chez moi en paix.

— Et si je ne réussis pas ?

— Je mourrai un jour, dans ta réalité, et donc, dans mon sommeil, en 2050.

— Tout repose sur mes épaules, alors ?

— Sur les miennes aussi, ne l'oublie pas.

S'ensuivit un nouveau silence empreint d'émotions.

— Si le passage vers votre époque s'ouvre grâce à la création d'une œuvre, je pourrais peindre pour vous, Jack, proposa John.

— Je savais que je pouvais compter sur toi, l'artiste, répliqua Jack avec un sourire et les yeux larmoyants.

— C'est un peu fou, cette histoire, mais... au point où j'en suis...

Ils rigolèrent tous les deux, mais cette fois, de bon cœur.

— Puisque j'ai une mine d'informations en or à portée de main, pensez-vous que ce serait une bonne chose de m'associer à mon grand-père ?

— Il n'existe pas de mauvais choix.

— Par quoi débute-t-on, alors ?

— Et si on commençait par penser à soi-même ? Tu meurs d'envie de revoir Nelly, alors pourquoi ne l'invites-tu pas à ta maison de campagne anglaise ?

— Comment savez-vous que j'ai acheté une... Ah, oui, c'est vrai, vous l'avez vécu.

— En effet.

— D'accord. Bonne idée.

— Fais comme ton cœur le sent.

La pile du cellulaire de John lui indiqua qu'il ne lui restait que très peu d'énergie. Une passante tira sur la laisse de son chien, qui eut envie, au passage, de renifler le pantalon de l'artiste.

— Jack, je vais appeler Nelly à l'instant même. Je reviendrai prochainement à Montréal pour m'occuper de mes affaires personnelles. Ce serait possible de vous rencontrer à votre appartement ? On pourra discuter plus longtemps.

— Ce sera avec grand plaisir, John.

— À bientôt, alors.

— À plus tard !

Les deux hommes raccrochèrent simultanément. Le vieux John retourna à son fauteuil et s'y installa confortablement. Ce faisant, il remarqua une étoile filante dans le ciel de juin, ce qui selon lui, constituait un signe. Il émit le souhait que son jeune alter ego réussisse la quête de sa vie.

Après son entretien avec Jack, John utilisa ce qui restait d'énergie à la pile de son téléphone pour appeler Nelly, qui ne répondit pas. À regret, il lui envoya donc un message. Il téléphona ensuite à Wilson pour qu'il ne s'inquiète pas ; Mitch Myers avait encore la toile. Enfin, pour le moment. Mais il se garda bien d'ajouter ce dernier détail. Il voulut d'abord faire croire à son grand-père que l'œuvre sur la photo était une fausse, mais se ravisa pour plutôt lui expliquer qu'un bouffon lui avait fait une mauvaise plaisanterie. Enfin, il lui donna rendez-vous deux semaines plus tard, le temps de réfléchir de nouveau à son offre. Une pluie fine se mit à tomber et le parc se vida de ses randonneurs. Il retourna donc à sa voiture et prit la route vers Playden.

\*\*\*

L'avion en provenance de Montréal atterrit sans heurt sur la chaussée miroitante de l'aéroport de Londres. Nelly sentit une vibration dans le fond de son sac, d'où elle extirpa son téléphone. Elle lut ensuite le message qui apparut sur l'écran.

*Nelly,*

*Voilà plusieurs jours que j'y pense. J'aimerais te présenter mes nouveaux quartiers et voir s'ils te plaisent autant qu'à moi... Je te*

*laisse les coordonnées. Si le cœur t'en dit, prends l'avion et viens me rejoindre au Royaume-Uni.*

*À bientôt, je l'espère !*

*John.*

Tout sourire, la jeune femme marcha vers la sortie du terminal, puis héla un taxi.

\*\*\*

Quelque part à Montréal, une femme envoya ses papiers pour renouveler son passeport. Un agent lui demanda si elle comptait voyager bientôt, ce à quoi elle répondit qu'elle souhaitait faire la paix avec son passé lors d'une prochaine visite chez son fils, au Royaume-Uni.

Dans un quartier de Montréal, une autre femme avait désormais tourné une page de sa vie amoureuse et roucoulait des mots en italien, dans les bras de Vincent Leclerc.

Encore à Montréal, deux hommes d'un certain âge se racontaient leurs exploits d'antan, pendant qu'un peu plus loin, une certaine Anita nourrissait les canards qui pataugeaient sur l'étang. L'un des deux hommes avait apporté son matériel d'artiste et venait de terminer une toile, qu'il signa *J* d'un geste assuré.

Toujours à Montréal, une résidence en brique rouge s'était vidée, laissant les outils d'artiste-verrier seuls dans l'atelier. Une pancarte indiquant *maison à louer* était plantée dans la cour...

## Chapitre 27

L'atmosphère pesait sur les fleurs en pleine éclosion, mais les feuilles et les racines du jardin de *La clé anglaise* s'abreuvaient de l'humidité environnante. John sortit de son véhicule et prit une grande inspiration. Les effluves qui émanaient des plaines autour du domaine nettoieraient n'importe quel poumon encrassé par l'air vicié de la ville. En repensant à Nelly, il sentit son cœur se serrer tant il était inquiet. «Et si elle ne veut plus moi?» Il tenta de chasser les mauvaises sensations qui lui parcouraient le corps et entra chez lui. Une soirée tranquille s'annonçait et la vue de l'âtre de cheminée, sombre et esseulée, lui donna envie d'y allumer un feu. Il alla chercher du bois à l'extérieur et choisit quelques branches sèches pour aider à l'embrasement. Par trois fois, il jeta un coup d'œil à son téléphone déposé sur la table, dans l'espoir qu'il sonne ou qu'il vibre, signe que Nelly lui aurait répondu. Or, aucun signal. Le silence plat. Accroupi devant la flamme grandissante, il soupira, se releva et se dirigea vers le meuble où quelques vieilles bouteilles de scotch étaient rangées. Il se versa un verre, le porta à sa bouche et but une petite gorgée du liquide doré en claquant la langue de satisfaction. La note finale liquoreuse lui rappelait le goût du caramel et de la pomme. Il en reprit une deuxième gorgée et s'installa confortablement sur le fauteuil. Quelque peu assommé par la chaleur grandissante du feu de bois, il tomba endormi, son verre à la main.

\*\*\*

Il se réveilla en sursaut. Un moteur de voiture grondait dehors et s'éteignit subitement. Son chandail sentait le whisky, signe qu'il avait renversé le contenu de son verre sur lui par mégarde. Voyant que le feu n'était plus qu'une faible lueur, il se leva pour allumer la lampe placée au coin du salon. Il s'approcha des fenêtres, et aperçut une silhouette féminine. Du coup, son cœur s'emballa. Il ouvrit la porte et tomba nez à nez devant...

— Anaïs ? lâcha-t-il, surpris.

— Tu espérais quelqu'un d'autre ? rétorqua la jeune femme en scrutant l'intérieur de la maison. Puis-je ? Il fait un tel froid, dehors.

Sans attendre de réponse, elle franchit le seuil. Endormi et peu alerte au signal de danger qu'il ressentait dans le fond de son cœur, John la laissa entrer.

— Comme c'est charmant, chez toi, le complimentait-elle en délaissant sa veste sur le rebord de la rampe d'escalier et en le fixant droit dans les yeux. Tu as beaucoup de goût, mais ça, tu en as toujours eu.

— Comment as-tu su que j'habitais ici ?

— C'est le vieux Wilson. Il s'est échappé quand je suis allée le voir...

— Qu'est-ce que tu veux, Anaïs ? Où est ton fiancé ?

— Mark ? Parti à un colloque, à Liverpool. C'est qu'il est souvent occupé, cet homme, et moi, je m'ennuie tellement, s'exclama Anaïs en s'approchant de John d'une manière trop langoureuse pour être innocente.

— Anaïs, bon sang ! Tu vas te marier !

Anaïs roula des yeux et s'éloigna du peintre. À la façon d'un chat qui se frotte les flancs sur tout ce qu'il rencontre, elle se promenait entre les meubles en baladant sa main sur tous les tissus à sa portée. Elle était vêtue d'une chatoyante robe marine, ce qui mettait en valeur la couleur chaude de sa peau et l'auburn flamboyant de sa chevelure. Tout en s'affalant sur le canapé, elle laissa échapper un long soupir. John s'approcha et choisit de s'asseoir sur le fauteuil. Anaïs semblait si triste, tout à coup. Trop fière pour montrer sa peine, elle détourna le regard.

— Anaïs, je n'aime pas que tu t'insinues ainsi dans ma vie, commença John, mais puisque tu es là, j'aimerais clarifier certaines choses. Ensuite, tu t'en vas.

— D'accord, John, comme tu l'entends. « *On verra bien* », se dit-elle.

— Pourquoi m'avoir élu pour la résidence ? Et d'abord, que s'est-il passé à Manchester ?

— Tu veux vraiment tout savoir, hein ? répliqua la jeune femme en poussant un soupir, encore plus profond que le premier. Max m'accompagnait au spectacle. Il n'y avait rien de sérieux, entre nous. Que de l'affection et des gestes tendres. Ça n'allait jamais plus loin. À un moment, j'ai aperçu au loin un homme follement attirant qui me déshabillait littéralement du regard. Je me suis aussitôt sentie enflammée

et j'ai eu envie de m'envoyer en l'air avec cet inconnu terriblement sexy...

John déglutit tout en tentant de rester concentré. Puis Anaïs continua.

— Je me suis retirée dans un petit coin tranquille et sombre, où le Don Juan est venu me rejoindre. Pendant que nous... enfin, tu comprends... il a eu un fracas terrible. Nous sommes sortis subitement de notre cachette et nous nous sommes précipités vers l'endroit d'où provenait l'épouvantable bruit d'explosion. C'est là que nous avons constaté qu'une partie du stade avait été détruite. Exactement là où je me trouvais quelques minutes plus tôt... J'ai vu mon foulard rouge flotter au loin, près d'un corps. La fatalité m'a frappée d'un coup de fouet, John. J'ai compris que si je n'avais pas suivi mes instincts primaires, je serais morte à l'heure qu'il est... laissa-t-elle entendre en s'approchant de John pour lui prendre la main, qu'il dégagea. J'ai aussi pris conscience de ce que j'avais raté jusqu'à présent. L'amour, le vrai. Il fallait que je m'ouvre à l'homme avec qui je me sentais le mieux... Après l'attentat, je suis retournée à Londres. J'étais bouleversée et j'avais la tête emplie d'images morbides. Je n'ai pas eu le courage de me rendre à l'enterrement de Max.

— Et Mark ? Savait-il que tu étais à ce spectacle ?

— Mark n'en savait rien. Il y a des tas de choses que je ne lui ai pas dites...

— Wow, c'est la transparence, entre vous...

Nous sommes en couple depuis quelques années, déjà... Il accepte mes incartades et passe l'éponge chaque fois.

— Et toi, tu l'aimes ?

— En quoi ça te regarde ? questionna Anaïs sans afficher la moindre émotion.

— Je me demandais, simplement... De toute façon, la loyauté n'a jamais été ton fort, alors pour ce que ça change...

— Et toi, John, tu es fidèle ? demanda l'intruse d'une voix suave.

Elle se leva et s'assit sur le bras du fauteuil où était installé l'artiste, qui du coup, se retrouva coincé dans le meuble, avec l'immense décolleté d'Anaïs devant ses yeux. Cette dernière en profita pour appuyer fortement son postérieur sur ses cuisses. Déglutissant, John tenta de se ressaisir, perturbé par les formes voluptueuses qui s'offraient à sa vue. La jeune femme lui haussa le menton afin qu'ils

se fixent droit dans les yeux. Pour la première fois de sa vie, John crut apercevoir de l'affection dans le regard d'Anaïs. Exit l'orgueil et la séduction. Cette fille lui témoignait de l'amour. L'odeur sucrée de ses cheveux était encore plus grisante que l'alcool.

— J'ai fait en sorte qu'on te choisisse pour la résidence, car c'est toi que je veux, John. L'accident de Manchester me l'a confirmé. Tu es le seul homme qui m'a aimée dès le premier instant. Tu m'as espérée pendant tant d'années pendant que moi, j'étais si aveugle !

Cela dit, Anaïs plaqua ses lèvres contre celles de John et l'embrassa un long moment, avant que celui-ci ne la repousse doucement.

— Non, je ne peux pas. Nelly...

Anaïs replaça une mèche derrière son oreille et approcha sa bouche à quelques centimètres du jeune homme.

— Nelly n'est pas ici... Moi, je suis là, et j'ai tant à t'offrir !

Elle lui prit la main et la déposa sur ses hanches, pendant qu'elle cherchait à l'embrasser. Le cerveau de John s'engourdissait au fur et à mesure qu'elle se frottait à lui. Il la repoussa à nouveau, cette fois plus brusquement.

— Tu DOIS partir, Anaïs ! lui lança-t-il fermement.

Elle se redressa lentement en replaçant les pans de sa robe. Elle semblait maintenant exaspérée et triste.

— C'est toi qu'il me faut, John. C'est d'une évidence ! Pourquoi penses-tu que j'ai acquis ton œuvre, à la galerie ? J'ai besoin de toi ! Je m'en veux tellement de t'avoir fait languir toutes ces années ! J'avais l'homme de ma vie devant moi et je ne me doutais de rien !

— Je t'ai déjà dit que c'était terminé, Anaïs. Tu n'as plus d'emprise sur moi. Je suis libre et j'aime Nelly.

Alors que John se leva pour conduire sa visiteuse vers la sortie, elle sauta sur lui et le poussa sur le divan avant de lui emprisonner les poignets pour le coincer. Après quoi, elle souleva sa robe, sous laquelle John crut apercevoir de la fine dentelle. Elle laissa échapper un petit grognement de plaisir, puis sans que l'artiste n'ait le temps de réagir, elle lui donna un langoureux baiser qui malgré lui, le fit frémir de tout son corps. Il sentit ses forces diminuer et son excitation grandir, abaissant une à une les barrières qui l'empêchaient de commettre un acte qu'il regretterait aussitôt. Dans un dernier élan de conscience, il poussa brutalement Anaïs en bas du divan.

— NON ! cria-t-il.

Mais il n'était pas le seul à avoir élevé la voix. Derrière lui, la porte d'entrée de la maison était grande ouverte et figée en son cadre, Nelly, qui n'avait rien manqué de la scène.

—Nelly? Que fais-tu...je ne voulais pas... bafouilla piteusement John.

—J'ai tout entendu, John, répliqua Nelly en levant la main pour qu'il s'arrête de parler. Voilà quinze minutes que je vous observe depuis la fenêtre.

—Mais...

—Est-ce que tu aurais couché avec cette fille si j'étais arrivée quelques minutes plus tard, ou bien tu l'aurais sortie de chez toi? Je m'en moque, John. Et tu sais pourquoi? Parce que c'est terminé, lâcha Nelly avec un léger tremblement dans la voix.

Sur ce, elle tourna les talons, John à ses trousses, pendant qu'Anaïs se rhabillait avec un sourire en coin. John agrippa le bras de Nelly de façon à la faire pivoter vers lui. En voyant son visage imbibé de larmes, il ne pouvait que se sentir encore plus coupable.

—Je t'aime. Il n'y a personne d'autre que toi. Je t'en prie, ne t'en va pas. Je suis si content que tu sois ici.

—John, ne me rends pas les choses plus difficiles qu'elles ne le sont déjà. Laisse-moi partir, dit la jeune femme en tentant de se dégager.

—Ta décision est prise, c'est ça? questionne John. Eh bien, non, tu ne t'enfuiras pas. Tu sais pourquoi? Parce que je suis fou.

Nelly se figea et se retourna vers lui. Heureux d'avoir capté son attention, l'artiste poursuivit en disant :

—Totalement fou de toi. Je n'abandonnerai pas notre amour pour des ambiguïtés. Anaïs n'est pas la fautive de l'histoire. Je me suis laissé piéger par toutes sortes de circonstances. La peur m'a mené par le bout du nez et ça ne m'a apporté que des ennuis. Et j'en suis terriblement désolé, vraiment.

—Je suis venue pour te faire une surprise... répliqua Nelly en s'approchant lentement de son copain.

—Je suis sincèrement navré, Nelly, s'excusa John en libérant un soupir d'espoir, de ne pas avoir compris que dès le début, tu étais là, à mes côtés. Je regrette de ne pas m'être montré assez ouvert pour te confier mes tourments. Quand je t'ai écrit pour te prier de venir ici, c'était pour te voir et tout réparer...

Surpris de s'entendre dire une telle chose, John se la répéta intérieurement. *Réparer ce qui a été brisé ! Serait-ce le but notre mission, Jack ?*

— Nelly, poursuivit-il, me pardonneras-tu ? Me laisseras-tu la chance de te montrer l'homme que je suis en train de devenir ?

Nelly resta silencieuse quelques secondes, le temps de scruter les yeux sincères de son bien-aimé. Sans même poser le regard sur la femme qui s'échappait en catimini de la maison, elle se mit sur la pointe des pieds et embrassa John de tout son être.

Un peu plus loin, accompagnée par le son des criquets qui résonnait dans la quiétude de la campagne, Anaïs rejoignit sa voiture. De sa position, elle observa John, épia quelques minutes les retrouvailles des deux amoureux et ouvrit la portière de son véhicule. En quittant l'allée de gravier, ce soir-là, elle se jura qu'elle n'avait pas dit son dernier mot...

## Chapitre 28

Jack trouva le sommeil beaucoup plus facilement qu'au cours de la dernière année. Il monta la couverture jusqu'à son menton, comme à l'habitude, et laissa Morphée s'occuper de lui.

Pendant ce temps, quelque part au Royaume-Uni, deux amants dormaient paisiblement, couchés nus l'un contre l'autre devant l'âtre de la cheminée, dans une maison de campagne de Playden, après avoir refait le monde et l'amour une énième fois. La jeune femme souriait dans son sommeil, alors que dans son sac à dos attendait un présent pour son bien-aimé.

\*\*\*

À Montréal, une mère achète un billet pour Londres, où elle compte se rendre en automne. Voilà qui lui donnera le temps de se faire à l'idée.

\*\*\*

«*Le chant des grillons du Royaume-Uni est aussi harmonieux que celui qu'on entend au Québec*», songea Nelly une fois réveillée. Elle se tourna vers John, qui dormait encore, et se leva tranquillement, sans déplacer les couvertures. En se dirigeant vers la cuisine, elle remarqua, à travers les carreaux de la fenêtre, qu'un oiseau avait construit son nid dans la corniche. Elle prit la chose comme un signe favorable relativement à ce qu'elle s'apprêtait à proposer à John. Lorsqu'elle avait quitté le salon, elle n'avait pas vu que les pulsations à la base du cou de l'artiste venaient de s'accélérer...

\*\*\*

L'artiste se réveilla dans la maison familiale. Il chercha Nelly des yeux, mais ne la trouva pas. Au pied du lit en laiton, un individu était assis et le fixait d'un air ravi.

— Bon sang, Jack, sursauta-t-il, vous voulez nous faire mourir, ou quoi ?

Pour toute réponse, le vieil homme s'esclaffa en secouant la tête.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda John. Pourquoi êtes-vous dans mon propre voyage ? Nous sommes maintenant en deux exemplaires !

— En fait, je suis en train de dormir, moi aussi. Donc, c'est également MON expérience.

— Comment est-ce possible ? Vous n'étiez pas déjà assoupi, en 2050 ?

— Tout à fait. J'ai inventé un mot pour cela : des sommeils gigognes.

— On peut remonter le temps indéfiniment ? Intéressant... Mais voilà qui complique les choses, non ?

— Il s'agit de se souvenir d'où l'on vient, le rêve originel.

— Avons-nous quelque chose à réparer ensemble, ici ?

— Je cherche également la clé.

— C'est drôle que vous disiez cela. C'est ainsi que j'ai nommé le domaine.

— Je sais.

Sans mot dire, le vieux John se leva et se dirigea vers la fenêtre, suivi de sa version rajeunie.

— En quelle année sommes-nous, Jack ?

— Nous sommes hier matin. TON hier. Tu devrais arriver cet après-midi, répondit Jack en regardant sa montre.

— Quoi ? Mais que fait-on, alors ?

— Je n'en sais rien. Il faut trouver et vite ; sinon, on risque de croiser notre troisième *moi* !

— Je ne peux pas réfléchir le ventre vide. Je vais nous préparer du thé.

John descendit à l'étage inférieur et remplit la bouilloire. Quelques minutes plus tard, le vieux apparut à son tour dans la cuisine.

— Oublie le thé, l'artiste, même si ça me réjouit de te voir en boire ! Assieds-toi... Je crois avoir compris.

Les deux hommes se laissèrent choir sur une chaise, puis Jack expliqua :

— Je pense que nous devons nous réconcilier.

— Quoi ?

— Nous n'avons pas fait la paix avec nous-mêmes.

— Vous n'êtes pas sérieux ?

—Absolument. Quand nous reculons dans le passé, nous réparons ce qui a été brisé, n'est-ce pas? Je suis dans mon voyage et toi, dans le tien. Forcément, nous vivons mutuellement un déséquilibre.

—Et ce serait...

—Notre amour de soi. Notre estime de nous-mêmes.

—Et que proposez-vous pour remédier à cette situation?

—Je suggère que nous réalisions une œuvre commune.

—Une peinture à quatre mains?

—À deux mains, en fait. Ce sont les mêmes.

—Allons vite dans la verrière, alors!

Sans plus tarder, ils installèrent une grande toile sur deux chevaux et travaillèrent sans relâche durant plusieurs heures, chacun ajoutant à l'œuvre sa parcelle de lumière et de couleur. Parfois, le jeune prenait une pause, d'autres fois, c'était le vieux qui reculait pour admirer le tableau qui se dessinait sous leurs yeux. Au bout d'un moment, leur rythme ralentit. Ils déposèrent leur pinceau et s'essuyèrent les mains, satisfaits. Alors qu'ils se retirèrent pour mieux contempler l'ensemble du travail, Jack tapota l'épaule de John.

—Tu as un talent exceptionnel, tu sais. Autant, sinon davantage que tous ces artistes que tu côtoieras.

—Est-ce que nous réussirons? La prospérité sera-t-elle au rendez-vous lors des prochaines années?

—Qu'est-ce que le succès, au fond? Les choix que nous faisons nous révèlent toujours les choses importantes de la vie!

—Vous avez raison.

—Je sais.

—Vous êtes d'une modestie déconcertante!

—Ça aussi, je sais.

John sourit. Tout à coup, un détail attira son attention. Deux silhouettes lumineuses étaient apparues pendant qu'ils peignaient. L'artiste s'approcha du tableau pour découvrir que... ces contours étaient en fait les siens. Il se tourna vers Jack avec une expression de surprise sur le visage. Le vieil homme hochait de la tête pour valider la pensée de son alter ego.

—Ces silhouettes, c'est nous! s'exclama John.

—Nous sommes ensemble, dans cette toile. Il en est ainsi pour notre vie. Un lien temporel nous unit. Le passé, le présent et le futur.

Ils marquèrent une pause, pour bien intégrer cette dernière découverte.

— Tu n’as pas signé...

— Vous non plus.

— Apposons nos griffes et faisons une sieste. Nous retournerons alors chacun dans notre propre réalité.

— Vous semblez si sûr de vous.

— Tu devrais l’être aussi. Après tout ce qui t’est arrivé, il n’y a plus rien à ton épreuve, n’est-ce pas ?

John se tourna vers son autre moi, lui tendit la main et le prit dans ses bras.

— Tu vas me manquer, le comique ! lança Jack.

— Nous ne sommes pas vraiment loin de l’autre, non ? Et puis, vous pourrez toujours revenir me voir...

— Je n’en sais rien. À chacun de mes voyages, je n’ai jamais pu deviner à l’avance où j’allais aboutir. Chaque fois, c’est une destination-mystère !

— Mais nous retrouvons notre chemin, invariablement.

— En effet.

— Alors, cette sieste ?

— Allons-y, avant que notre nigaud ne rapplique et ne gâche tout en une soirée...

— Hé ! C’est de nous que vous parlez, là ! s’esclaffa John.

— Oui, et je nous ai pardonné, précisa Jack.

— Merci.

L’un et l’autre se choisirent un divan et s’y installèrent pour s’accorder un repos bien mérité.

\*\*\*

Lorsque Nelly revint dans le salon, elle vit John qui se levait tranquillement, plus magnifique que jamais dans sa nudité. Elle porta les doigts à ses lèvres et lui sourit d’un air coquin, pendant que l’artiste lui rendait son sourire. Il s’habilla lentement, puis Nelly apporta un plateau rempli de fruits, de noix, de biscottes et de gelées. Ils s’installèrent à même le sol, près de l’âtre, dans lequel John ajouta quelques bûches.

— C'est pour moi ? demanda ce dernier après avoir remarqué un paquet placé sur des coussins.

— J'ai quelque chose à te dire, avant, expliqua Nelly. En pensant à toi, j'ai eu une vision. Cette parcelle de verre vient clore ma production de portails...

John déballa le cadeau et ce qu'il découvrit le troubla. Nelly avait conçu un cylindre plein qu'elle avait moulé dans la forme d'un presse-papier, identique à une pièce de 25 cents. D'un côté, il y avait un haut-relief d'un orignal et de l'autre, un haut-relief de la reine du Royaume-Uni. Lorsqu'on plaçait l'objet devant la lumière, on y remarquait la reine, appuyée sur l'animal.

— On n'a qu'à tirer à pile ou face pour décider où nous passons le plus de temps ? plaisanta la jeune femme. Si c'est l'orignal, on opte pour le Québec, et si c'est la reine, ce sera le Royaume-Uni. Alors, tu lances et on laisse le hasard choisir ?

Plutôt que de s'exécuter, John se leva d'un coup.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiéta Nelly.

— Il n'y a pas de coïncidence... Suis-moi, lui dit simplement John, tout fébrile.

Il l'emmena dans la verrière, où il espérait trouver ce qu'il voulait lui montrer... Oui ! Elle était bien là !

— John, tu as fait une nouvelle œuvre ! s'extasia Nelly.

— Jack et moi l'avons peinte ensemble.

— Jack est ici ?

— Nelly, j'ai quelque chose à t'annoncer, mais je veux que tu me jures de ne pas t'enfuir en courant...

— Promis, répondit la jeune femme en affichant un air sérieux.

— Jack, c'est moi.

— Pardon ?

— Regarde, Nelly. Observe la toile de plus près.

Nelly n'aperçut que la silhouette lumineuse des deux hommes et l'unique *J* dans le bas de l'œuvre, à droite.

— Comment peux-tu être Jack ?

— En fait, Jack est un nom d'emprunt. C'est moi, qui arrive du futur. Nous partons toujours vers le passé lorsque nous *voyageons*.

— Donc, Jack, en l'occurrence toi, de quelle époque vient-il ?

— 2050. Je voyage pendant que je dors.

— C'est long, comme sommeil, non ?

—Le temps... diffère d'une réalité à l'autre. Je peux demeurer plusieurs jours dans le passé, mais en vérité, le *voyage* ne dure que quelques minutes. Ce n'est pas tous les soirs que ce phénomène se produit, mais c'est assez fréquent. Depuis que je suis sorti de l'hôpital, j'ai vécu l'expérience à trois reprises. C'est ce que je n'étais pas en mesure de te raconter... J'avais peur que tu me trouves cinglé. Et j'ai eu tort.

— En effet. Et comment fais-tu pour revenir ?

— Je dois créer une œuvre révélatrice...

— Comme quoi ?

— Une toile qui démontre que j'ai intégré la leçon à apprendre.

— Et qu'est-ce que Jack devait comprendre ?

— Je n'en ai aucune idée. Il n'a jamais voulu me le dire.

— Et quel enseignement as-tu reçu, toi ?

— Je crois que la paix s'est installée dans mon cœur, répliqua John après avoir observé la peinture quelques instants. Je suis prêt à m'aimer, à accueillir l'amour en cadeau et donc, à t'aimer en retour.

— En tous cas, ça explique la tendresse que Jack me vouait, le taquina Nelly.

— J'étais un peu jaloux, je l'avoue.

Nelly fixa John et tourna ensuite les yeux vers l'œuvre.

— Il savait que nous serions ensemble, aujourd'hui.

— J'imagine, supposa John. Regarde ce qu'il a peint. Je ne comprenais pas, sur le coup, mais là, avec la surprise que tu m'as apportée, ça prend tout son sens...

Ce qui frappa instantanément Nelly fut la représentation de la pièce singulière de 25 cents, sur la toile. Interloquée, la jeune femme secoua la tête, puis aperçut deux personnages dans un cercle blanc : la souveraine à côté d'un élan. De sa main royale, le personnage caresse le cou de l'animal et l'enlace de l'autre.

— Tu as peint mon cadeau ?

— Oui. Enfin, Jack l'a fait.

— Qu'est-ce que cela signifie, tu crois ? se montra curieuse de savoir Nelly.

— Je présume, lui répondit John en l'étreignant, qu'il nous invite à épouser les deux possibilités à la fois.

— Aussi longtemps que mon original chéri restera à mes côtés, j'accepte.

—Je vais faire comme si tu ne m'avais pas traité d'original !

Ils rigolèrent et regagnèrent le salon où leur petit déjeuner les attendait. Ayant une pensée pour Jack, John espérait que tout comme lui, il était retourné à sa réalité...

## Chapitre 29

*Londres, 2050*

*L'homme ouvrit les yeux tout doucement, puis regarda autour de lui.*

*« Bon sang, que c'est bon d'être chez soi ! »*

*Se levant à la hâte, il remarqua qu'il avait retrouvé une certaine vigueur, comme s'il avait dormi plus d'une journée. Machinalement, il se dirigea vers la salle de bain attenante à la chambre. Quand il aperçut son reflet dans le miroir, il faillit tomber à la renverse. Il affichait une mine beaucoup plus détendue ! Était-il revenu à la bonne année ? Il tapota du doigt la surface de la glace et des chiffres lumineux apparurent : 8 décembre 2050. Le jour de son anniversaire. Des rides sillonnaient sa peau et pourtant, ce n'étaient pas les mêmes qu'avant. En esquissant un sourire, il comprit qu'elles résultaient des expressions de joie imprimées par le temps sur son visage.*

*— Bonne fête, Sherlock ! Bien dormi ? lança une voix douce, derrière lui.*

*Surpris, il sursauta et se retourna. Une femme à la chevelure argentée, en pyjama, était appuyée sur le cadre de la porte... Elle tenait une tasse entre les mains et la portait à ses lèvres invitantes. Une seconde tasse de boisson chaude avait été déposée sur la table de chevet.*

*— Nelly ! s'écria John en la rejoignant.*

*Il n'était plus seul. Elle était là et faisait désormais partie de sa vie ! Il l'enlaça tout en se disant, en son for intérieur : « Nous avons réussi, John. Merci pour tout. »*

*Au-dessus de la tête de lit siégeait une œuvre d'art témoignant de ce miracle. On y voyait un orignal, une reine et deux silhouettes lumineuses.*

\*\*\*

Dans un café de Montréal, une Italienne se promenait d'une table à l'autre en passant un petit coup de guenille par-ci, par-là. Elle ferma les portes du commerce et attendit avec hâte la venue de son

bien-aimé. À la demande de celui-ci, elle avait allumé les nombreuses lanternes de Nelly et préparé les couverts, juste pour eux deux. Quand il se pointa, elle le fit entrer et l’embrassa. À peine quelques minutes plus tard, l’homme sortit de sa poche un petit boîtier qu’il déposa sur la nappe, ainsi qu’une enveloppe contenant deux billets d’avion pour l’Italie. Il s’agenouilla devant elle en lui tenant la main. Du coup, leur rythme cardiaque s’accéléra. Quand il eut énoncé LA question, l’Italienne lui sauta au cou et lui répondit un *Si !* franc et clair !

\*\*\*

Quelque part au loin, au bord d’un étang, Anita se promenait en tenant le panier que Mia lui avait préparé ce matin-là. S’étant liée d’amitié avec l’Italienne, elle recevait chaque jour de sa part un petit quelque chose à manger pour elle et Bob. Depuis que John était parti au Royaume-Uni, Mia avait pris le relais pour donner un coup de pouce au couple de sans-abris. Anita chercha son Bob du regard, à l’endroit où il avait habitude de l’attendre. Elle s’assit, ouvrit le sac en papier et lança quelques miettes aux oiseaux curieux. Quelques minutes plus tard, son fiancé apparut en titubant à l’autre bout du parc. Il semblait sonné. Elle déposa le paquet sur le banc et se précipita vers lui pour l’aider à se mouvoir.

— Bonté divine ! s’écria-t-elle en voyant les marques rouges sur son front. Que s’est-il passé ?

— Je suis tombé.

— Comment ?

— En courant pour t’annoncer une bonne nouvelle, dit Bob en reprenant son souffle.

— Et quelle est cette primeur qui t’a valu ces prunes sur la tête ? soupira Anita en réprimant un sourire.

— John et Nelly se sont réconciliés !

— Oh, c’est merveilleux ! se réjouit Anita.

— En effet, ma colombe.

Bob profita du fait que sa dulcinée préparait le lunch pour sortir une vieille photo toute défraîchie de son veston. On y voyait le visage rayonnant de deux hommes, debout, côte à côte. « Il se sont retrouvés », pensa le mendiant, ému. « John a réussi ! » Il remit le cliché dans sa poche et se retourna vers Anita, qui lui fit part d’une autre nouvelle.

—Mia m'a annoncé que monsieur Jack est parti sans dire au revoir!

—Il devait avoir ses raisons, ma douce amie, rétorqua Bob en réprimant un sourire.

—Quand même! Dame Mia a été si gentille, avec lui! La moindre des choses aurait été de la remercier avant de plier bagage.

—C'est déjà fait, sois sans crainte, murmura Bob.

—Que marmonnes-tu dans ta barbe?

—Rien, mon ange, rien.

—Ah, et il y a Mia et Vincent qui vont se marier!

—Oh! Ça aussi, c'est une belle nouvelle!

—Il y a de l'amour dans l'air, mon Bob! s'exclama joyeusement Anita.

—Avec toi, ma belle Anita, c'est toujours ainsi!

Et les deux tourtereaux s'enlacèrent pendant que des tourterelles tristes les observaient du haut des saules pleureurs qui peuplaient le parc. Toutefois, les tourterelles, loin d'être tristes, chantaient, et aucun saule ne pleurait.

\*\*\*

Quelques pâtés de maisons plus loin, Maggie Allan préparait un crumble aux prunes, comme son mari le lui avait montré des dizaines d'années plus tôt. Elle avait tant aimé cette période de leur vie de couple. James excellait en cuisine et il réussissait à merveille les desserts, au grand bonheur de Maggie, qui avait la dent sucrée. Elle avait sorti cette vieille recette toute tachée de son album. Au marché Jean-Talon, elle avait choisi les plus belles prunes italiennes, lesquelles regorgeaient de saveur. Arrivée à la maison, elle avait mis dans le lecteur ses disques préférés des Beatles avant de s'affairer à la préparation de la mixture de farine et de céréales à étendre sur les fruits. Après avoir mis le plat au four, elle se campa dans son fauteuil, un verre de bourbon à la main, et se laissa emporter par la musique qui lui rappelait tant de souvenirs. Son fils la poussait à revivre son passé et, bien qu'au départ elle eut ressenti un sérieux inconfort accompagné d'émotions négatives, elle prenait maintenant plaisir à imaginer des balades avec son fils dans la campagne anglaise. De même, elle pourrait visiter avec lui tous les endroits qu'elle connaît. Qui sait?

Peut-être oserait-elle même lui montrer quelques recettes de James, lors d'un prochain séjour ?

\*\*\*

À Playden, Nelly déposa le téléphone, abasourdie.

— Mia et Vincent vont se marier ! annonça-t-elle à John, incrédule. Ils vont venir cet automne pour célébrer l'événement avec la famille de Mia !

— C'est formidable ! Et le café ? Qui s'en occupera ?

— Mia m'a dit qu'elle le fermera pendant deux semaines et qu'à leur retour en Amérique, Vincent prendra la relève, répondit Nelly en se levant pour mettre de l'ordre dans le salon.

— Nelly, dit John en la retenant. Est-ce que tu tiens beaucoup à ce projet de café-atelier ?

— Je ne sais pas... Après tout, plusieurs possibilités s'offrent à nous, maintenant, non ? Et toi, la galerie de ton grand-père, désires-tu t'en occuper ?

— Je reste ambivalent à ce sujet. Je vais appeler mon grand-père pour lui dire que je souhaiterais y réfléchir avec toi. Nous déciderons ensemble.

— Ça me va.

Le sujet clos, John se frotta les mains, prêt à aborder la journée.

— Alors, tu veux que je te fasse visiter *La clé anglaise* ? suggéra-t-il à Nelly.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Joli, non ? C'est ainsi que j'ai nommé le domaine.

— Avec joie !

Et les deux artistes sortirent dans le jardin. Au loin, une femme était cachée dans un buisson et les observait à l'aide de jumelles. Elle se faufila vers la route principale sans se retourner, et composa un numéro outre-mer sur son téléphone.

— Allo, c'est Anaïs. Non, ils sont ensemble. Notre plan a avorté quand elle est arrivée. Je sais ce que je dois faire, vous n'avez pas à me le rappeler ! Je vous tiens au courant...

\*\*\*

*Londres, 2020*

*Pendant combien de temps vivrai-je ces expériences? Toute ma vie, sans aucun doute. C'est insensé, irréel, mais vrai. Il y a des choses que la science ne peut pas encore expliquer. Dehors, j'aperçois le coucher du soleil à travers le London Eye. J'irai faire un tour à la galerie d'art, tout à l'heure. Je dois parler à mon grand-père. Je ne comprends pas comment cela peut être possible, mais j'ai reçu une réponse de mon père pour lui...*

FIN

**La suite dans le tome 2 : Jack – Le nœud originel**

## Remerciements

Je tiens à remercier du fond du cœur toutes les personnes qui ont fait la différence durant la réalisation de ce roman :

Martin, mon amoureux, merci d'avoir cru en moi beaucoup plus que moi-même.

Mes enfants, précieux témoins des aléas de l'inspiration d'une créatrice, vous êtes ma motivation, ceux qui m'incitent à poursuivre mes buts.

Mes parents, sans qui je ne serais pas en ce monde et celle que je suis.

Mes amis, qui m'ont encouragée lorsque j'avais une mine qui avait besoin d'être aiguisée.

Merci à mes premiers lecteurs, les braves qui ont osé me pointer les endroits à améliorer dans l'histoire.

Aux amis auteurs qui partagent généreusement leurs trucs d'écriture : vous m'avez guidée dans mes moments d'incertitudes.

Merci aussi aux musiciens dont les œuvres ont servi de trame musicale pendant l'écriture du roman : Matt Holubowsky, Jonathan Roy, Patrick Watson, Mumford & Sons, Passenger (Michael David Rosenberg), Dougie MacLean, Julie Fowlis, Gregory Alan Isakov, Matt Costa, Andrea Bocelli, Jesse Taylor, Zach Winters et, parmi ces multiples talents, les Beatles, forcément...

Et, bien entendu, merci aux Éditions La Plume D'or de m'avoir ouvert ses horizons.

*Geneviève St-André*

Restez en contact avec l'auteure :

<https://www.facebook.com/genevieve.standre.ecrivaine/>



